University of Alberta

Une traduction fébrile de *Restlessness*

by

Karine Noëlle Marie-Claude Germann

A thesis submitted to the faculty of Graduate Studies and Research in partial fulfillment of
the requirements for the degree of Master of Arts

in

French Language, Literatures and Linguistics

Department of Modern Languages and Cultural Studies

Edmonton, Alberta

Spring 2001

National Library of Canada
Acquisitions and Bibliographic Services
395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale du Canada
Acquisitions et services bibliographiques
395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-60376-8

Canada

University of Alberta

Library Release Form

Name of Author: Karine Noëlle Marie Claude Germann

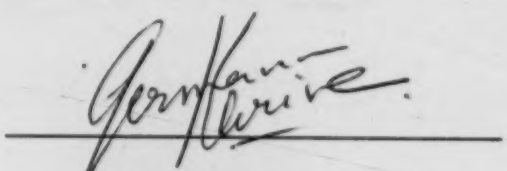
Title of Thesis: Une traduction fébrile de *Restlessness*

Degree: Master of Arts

Year this Degree Granted: 2001

Permission is hereby granted to the University of Alberta Library to reproduce single copies of this thesis and to lend or sell such copies for private, scholarly or scientific research purposes only.

The author reserves all other publication and other rights in association with the copyright in the thesis, and except as herein before provided, neither the thesis nor any substantial portion thereof may be printed or otherwise reproduced in any material form whatever without the author's prior written permission.



9845 - 81 avenue
Edmonton, Alberta
T6E1W4

December 15th, 2000.

Traducteur est moins un métier qu'une façon de vivre et de voir le monde. C'est refuser de s'enraciner, c'est rester volontairement dans 'l'entre-deux' (zwischen). C'est dans sa façon à lui un *départ*. S'il peut y avoir une morale de traducteur, de la pratique de traduire, eh bien, pour moi, ce ne peut être que dans ce refus, dans cet état en suspens qu'il assume de plein gré.

Koitchi Toyosaki

University of Alberta

Faculty of Graduate Studies and Research

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research for acceptance, a thesis entitled "Une traduction fébrile de *Restlessness*" submitted by Karine Noëlle Marie-Claude Germann in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts in French Language, Literatures and Linguistics.

A Malena

Dr Anne Malena (Supervisor)

Lynn Penrod

Dr Lynn Penrod

Patricia Demers

Dr Pat Demers

Date: Dec 15/06

DEDICATION

À mes parents et à mes frères afin qu'ils comprennent...

À Petra, pour ses gribouillages, ses définitions, ses points d'interrogation, mais surtout pour sa présence, son soutien et son amitié ininterrompus.

À Adam dont la détermination et l'endurance ont toujours été une source d'inspiration.

À Derrick qui a su me faire redécouvrir les plaisirs de la vie et de l'amour.

À Jean-Jacques pour ses excès volontairement immodérés.

Et à Jacquie, Duncan et Kyle pour leur amitié très estimée.

ABSTRACT

This thesis consists of the integral translation into French of the novel *Restlessness* (Red Deer College Press, 1998) by Aritha van Herk, a philosophical exploration of death. A literary analysis of the work describes the protagonist Dorcas, who, suffering from melancholia caused by never-ending departures and arrivals, seeks to erase her malaise by hiring someone to kill her. Her contemplation of nothingness, far from being macabre, is transformed into a productive explosion of limits and a celebration of fragmented zones and in-betweens through the themes of travel, urban space and hotels. Her experience of uprooting herself, of attempting to forge a new identity while rejecting all feelings of assimilation into a traditional world can be equated to the experience of translating, which is seen as a metaphor for traveling between cultures. Setting up an itinerary between the source text and the target text, guiding oneself with maps, discovering new sites and looking for answers is a way to go towards otherness but also a way to blur boundaries and contribute to the celebration of an "in-between".

RÉSUMÉ

Ce mémoire est composé de la traduction intégrale en français du roman *Restlessness* (Red Deer College Press, 1998) d'Aritha van Herk, une exploration philosophique de la mort. Une analyse littéraire de l'oeuvre examine l'héroïne Dorcas qui, souffrant d'une mélancolie profonde causée par des tours, des détours et des retours, cherche à effacer son malaise en faisant appel aux services d'un tueur professionnel. Sa contemplation du néant, loin d'être macabre, se transforme en une explosion productive des limites et en une célébration de zones fragmentées et d'un entre-deux à travers les thèmes du voyage, de l'espace urbain et des hôtels. Son déracinement, ses tentatives de se créer une nouvelle identité en rejetant tout sentiment d'assimilation à un monde traditionnel peuvent être comparés à la traduction, métaphore d'un voyage entre différentes cultures. Tracer un itinéraire entre le texte de départ et le texte d'arrivée, se guider à l'aide de cartes, découvrir de nouveaux sites et trouver des réponses, s'inscrivent dans une recherche de l'altérité, dans un effacement de toute frontière et dans une célébration de l'entre-deux.

ACKNOWLEDGEMENTS

Dans la préface de sa traduction (1905) de Sesame and Lilies de John Ruskin, Marcel Proust remercie Marie Nordlinger pour l'aide qu'elle lui a apportée. C'est avec ses mots que je tiens à témoigner de ma reconnaissance au Dr. Anne Malena "qui a bien voulu revoir de près cette traduction, souvent la rendre moins imparfaite." Un grand merci aussi pour avoir parfois transformé des pensées obscures en opinions claires et originales et m'avoir accueillie dans l'espace du jeu et du plaisir de la traduction qu'elle célèbre tant.

Un remerciement spécial à Aritha van Herk dont l'écriture m'a permis de vivre pendant deux années, du petit-déjeuner à l'heure du coucher et de l'heure du coucher au petit-déjeuner, une histoire remplie d'enthousiasme, d'ivresse, d'égarement et d'insatisfaction avec un roman qu'elle a su me décrire comme "the happiest sad book" qu'elle n'ait jamais écrit.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

Première partie: Ma venue à la traduction de *Restlessness* d'Aritha van Herk 4

Deuxième partie: Traductologie, subjectivité et *Restlessness* 13

+ Une traduction métaphorique de Dorcas 13

+ Une identification à Dorcas refusée 21

+ Parti-pris de subjectivité en traduction 23

Troisième partie: Une traduction fébrile de *Restlessness* 31

+ Les différentes lectures de *Restlessness* 32

+ Extériorisation du processus de lecture et de recherche 42

+ Reproduction d'un texte équivalent 46

Conclusion 49

Traduction: *Fébrilités* 52

Bibliographie 270

INTRODUCTION

Dans *Restlessness* (Red Deer College Press, 1998), Aritha van Herk se lance dans une exploration philosophique de la mort à travers son personnage principal Dorcas qui, atteinte d'une sérieuse mélancolie causée par d'interminables départs et arrivées et lasse du caractère fébrile de sa vie, décide d'effacer les raisons de son mal de vivre et engage un tueur professionnel qui pourra la mener à l'ultime destination tant désirée. De quelle manière un tel sujet de roman peut-il justifier le choix de traduire ce livre et en quoi les fébrilités de Dorcas ont-elles poussé l'immigrante-traductrice à s'inscrire dans ce texte? Ce mémoire présente une réflexion sur le processus de lecture et de traduction de *Restlessness,* suivie de la traduction intégrale du roman.

Je tenterai premièrement d'expliquer le processus initial de la recherche d'un roman susceptible de mener au plaisir de la traduction; je décrirai ensuite toute la phase de lecture précédant la traduction en elle-même du roman, que ce soit ma première lecture passionnée du texte, celle des cinq autres romans rédigés par van Herk, celle de ses recueils d'essais critiques et de nombreux articles publiés dans des journaux littéraires, voire celle de l'intertexte de *Restlessness.* Lors d'une troisième étape, je définirai mes critères de sélection du texte, ainsi que les raisons qui m'ont poussée à traduire un roman albertain écrit par un auteur que l'on définit souvent comme romancière postmoderne et féministe et pour qui l'écriture est autant un acte de lecture, un acte d'écoute qu'une analyse auto-réflexive. J'expliquerai alors de quelle manière le choix de ce roman et mon attirance pour un style littéraire bien défini correspondent totalement aux choix personnels que j'ai dû faire en m'installant ici, au Canada. Il est en effet indéniable que c'est par rapport à une certaine écriture liée directement ou indirectement à l'immigration et à travers la traduction d'une oeuvre littéraire de l'anglais au français que je cherche, en tant qu'immigrante et traductrice, à me situer et à me traduire, car comme le souligne

Betty Bednarski, "se heurter à l'autre, se découvrir autre, découvrir sa langue autre par le contact de la langue étrangère - voilà qui fait partie de l'expérience quotidienne du traducteur."[1]

Rencontrer l'autre peut également signifier se perdre dans le langage et devoir lutter avec un monde hybride où reigne le non-certain. L'immigrante-traductrice traverse des territoires avec incertitude. Confrontée à elle-même, elle doit répondre à la diversité et aux différences et parfois mener une vie quelque peu fébrile dans un univers qui ne l'englobe pas toujours. Et ce sont ces caractéristiques que j'ai retrouvées à l'intérieur de l'espace fictif de *Restlessness*. Une lecture attentive du personnage principal, Dorcas, m'a permis de traduire, de me traduire et de comprendre combien la traductrice, elle aussi, est prise dans un voyage obsessionnel. Le refus de Dorcas de se localiser dans un domaine bien défini, sa traversée de frontières imposées, sa méditation sur la mort et sa libre exploration de nouveaux territoires ne peuvent-ils pas, en effet, décrire tout le processus de la traduction? Dorcas s'avère être *rootless, mapless* et *restless* alors qu'elle cherche tant bien que mal à s'identifier et à s'ancrer dans le monde postmoderne de l'espace urbain que je m'appliquerai à définir. N'y parvenant pas et se sentant aliénée, c'est dans le monde hybride du rêve et de l'entre-deux qu'elle se réfugie. Parallèlement, en tant que traductrice, ne suis-je pas également aliénée et picara? En effet, perdue dans un monde qui ne me comprend pas, aux deux sens du terme, je cherche à me situer par rapport à l'état actuel des débats en traductologie et à définir quelles alternatives me sont offertes et quelles théories influencent mes choix méthodologiques. Me voyant involontairement localisée dans le domaine théorique de la traductologie, je suis tentée de rejeter toute version imposée et cartographiée. Je cherche alors à découvrir de nouveaux sites et une

---

[1]: Betty Bednarski, Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité (Toronto: Éditions du GREF, 1989) 127.

nouvelle identité de traductrice en refusant toute fixité. Un pied dans chaque culture, je désire demeurer à jamais dans l'entre-deux que m'offre le monde de la traduction; un monde fébrile composé de remises en cause, de questionnements, de lutte pour les droits de la traduction et de rêve d'in/visibilité. Tout traducteur est en effet enfermé dans un raisonnement contradictoire lorsqu'il s'applique à effectuer un travail de traduction transparent tout en cherchant à revendiquer ses droits d'auteur.

Et c'est dans cette spatialité non-définie que je tiens à m'interroger sur ma propre expérience de la traduction. Comment, en effet, ai-je résolu les différents problèmes qui sont apparus au cours de la traduction du roman *Restlessness*? À quoi m'a menée ce voyage méditatif, exploratoire et aventureux? Indiscutablement à la redécouverte de mon désir de déconstruire, de dialoguer, d'interpréter et de ré-écrire le texte à traduire de façon créative. En effet, traduire pour de nombreux théoriciens ne signifie plus simplement transcrire des phrases d'une langue à une autre mais ré-écrire de façon indépendante, explorer librement de nombreux domaines, ne rien figer et ne jamais atteindre une destination finale. Susanne de Lotbinière-Harwood décrit les différentes étapes de la traduction à travers les expressions "corps lisant, corps écoutant et corps ré-écrivant."[2] J'ai traversé de telles étapes avant de me rendre compte de l'impossibilité de réaliser le désir que je mentionne précédemment. Car mon respect de l'écriture de départ d'Aritha van Herk me pousse à vouloir reproduire une version française qui respecte la structure, le ton et le rythme du texte initial. C'est ainsi que s'est dessinée une lutte entre désirs et réalité qui peut rappeler le terrible dilemme auquel doit faire face Dorcas ou encore l'"horrible" liberté qui guette le traducteur avide d'indépendance. Mais alors que la réflexion de Dorcas aboutit à un voyage métaphorique dans la mort, la traductrice

---

[2]: Susanne de Lotbinière-Harwood, Re-belle et infidèle: la traduction comme pratique de réécriture au féminin (Montréal: Les Éditions du remue-ménage, 1991) 48.

s'applique à découvrir l'univers de la traductologie. Dans un corps à corps avec le roman, elle traverse des phases de jouissance, de désir du texte dans sa volonté d'épouser le style et le ton de l'oeuvre traduite mais aussi de souffrance, de tristesse et de mélancolie devant l'impossibilité de restituer de façon exacte les mots de l'auteur et devant la peur de transgresser les règles de la traduction. Prise entre extase et délire, la traductrice lutte contre son endeuillement éventuel.

A) MA VENUE À LA TRADUCTION DE *RESTLESSNESS* D'ARITHA VAN HERK.

Toute traduction d'une oeuvre littéraire est généralement précédée d'un long processus de lecture qui se subdivise en plusieurs catégories. La première étape de cette procédure est la sélection de l'oeuvre à traduire qui s'effectue à travers la lecture d'ouvrages, ou de compte-rendus d'ouvrages, nouvellement parus. C'est donc en parcourant les revues *Books in Canada* et en feuilletant de nombreux livres dans les rayons des librairies que je suis peu à peu parvenue à définir le genre de littérature auquel je m'intéressais et que j'ai appris à selectionner le travail de quelques auteurs. Non seulement l'oeuvre devait-elle me plaire et correspondre à mes critères, mais elle devait répondre aux exigences de l'exercice académique d'un mémoire de maîtrise. En effet, tenant absolument à traduire un roman dans son intégralité, on me conseillait de travailler sur un ouvrage ne dépassant pas une centaine de pages afin que mon projet se réalise dans un avenir proche. J'ai compris très vite que peu de romans respectaient cette limite que l'on m'imposait et que traduire un recueil de poèmes ou une nouvelle ne répondait pas à mes désirs. Repérer un roman écrit par une romancière canadienne, récemment publié et pas encore traduit s'avérait être une tâche plus difficile que ce à quoi je m'attendais, car la

littérature canadienne se révèle être de plus en plus traduite à l'étranger. Trouver un roman susceptible d'être traduit et découvrir alors que l'on s'apprête à contacter l'éditeur que le livre vient d'être traduit est une expérience que j'ai vécue en sélectionnant *Frog Moon*[3], un roman écrit en 1994 par Lola Lemire Tostevin et traduit en 1997, et qui traite de la tradition orale, des mythes et des légendes, de la langue et des tensions entre l'anglais et le français au Canada. L'emploi unique et novateur de la langue de Tostevin m'attirait, tout comme les nombreuses insertions en français de mots, voire de phrases entières. Enfin un auteur s'appliquait à unir deux langues naturellement et sans aucune prétention.

J'ai donc repris mes recherches et c'est un peu par hasard que j'ai découvert *Restlessness* d'Aritha van Herk au cours d'une lecture tenant davantage de la détente que du besoin urgent de trouver un roman à traduire. C'est par le titre de l'ouvrage que j'ai tout d'abord été attirée; *restlessness*... tant de notions dans un seul mot. Parle-t-on d'une fébrilité mentale, physique, personnelle ou collective? Puis, en ouvrant le livre, c'est le travail de l'auteur sur la langue qui m'a séduite. Dès les premières lignes, Aritha van Herk écrit: "Two armchairs hold wide their elbows in front of the window, a bed, substantial and bolstered and duvetted, metaphor for comfort and the sleep that is supposed to knit up raveled sleeves, rafts the center of the room" (R, p 7). C'est une écriture que j'ai toujours admirée, une écriture ludique qui sonde la langue pour en ressortir des jeux de mots ou des métaphores, une écriture dans laquelle tout traducteur doit s'investir. De plus, la juxtaposition de termes évoquant l'affaiblissement, le déclin ou le secours et le réconfort traduit parfaitement l'état psychique et physique de l'héroïne du roman dès les premières pages. Le format même du roman m'a ensuite interpellée; en

---

[3]: Lola Lemire Tostevin, Frog Moon (Dunvegan: Cormorant Books, 1994).
Lola Lemire Tostevin, Kaki. Trans. Robert Dickson (Sudbury: Prise de parole,1997).

effet, celui-ci se divise en toute une série de brèves sections variant d'une ligne à quelques pages à travers lesquelles se reflètent les fébrilités et l'impatience du personnage principal, tout comme la nervosité et l'intensité de ma lecture alors que je me demande si oui ou non, Dorcas va transformer son intention en acte.

La discontinuité et le caractère propre à la reflexion du texte m'ont donné envie de m'intéresser davantage à ce roman et à son auteur, et c'est après une deuxième lecture, cette fois davantage orientée vers une traduction éventuelle, que je me suis décidée à choisir *Restlessness* comme sujet de mon mémoire. La première étape était donc de vérifier que le roman n'avait pas déjà été traduit car Aritha van Herk avait été jusqu'à lors traduite dans de nombreuses langues dont l'allemand et le néérlandais. Par chance, seul son premier roman *Judith*[4] avait été traduit en français sous le titre de *Judith et les cochons*. Il me fallait alors contacter l'éditeur de *Restlessness*, Dennis Johnson, afin qu'il m'accorde les droits de traduction du roman.[5] Mon travail de recherche et de lecture pouvait commencer; un long processus que j'ai entamé en explorant *Dog Sleeps*[6] de Monty Reid, un roman auquel se réfère sans cesse Dorcas, l'héroïne de *Restlessness*. C'est alors que j'ai compris combien l'écriture de van Herk et celle de Reid se rencontrent et entrent en dialogue; certaines phrases ou expressions de *Dog Sleeps* sont reprises textuellement dans *Restlessness* telles que "a restlessness of the subject" (DS, p1), "my feet sore and persistent" (DS, p13), "the woman desperate to be seen" (DS,

---

[4]: Aritha van Herk, Judith (Toronto: McClelland and Stewart, 1978).
Aritha van Herk, Judith et les cochons. Trans, Marie-Louise Deleuze (Paris: Éditions R.Laffont, 1982).

[5]: Merci à Dennis Johnson qui m'a fait confiance et s'est proposé de me guider à l'avenir dans la publication de mon texte au Québec et en Europe, ainsi que dans l'obtention d'une bourse du Conseil des Arts du Canada.

[6]: Monty Reid, Dog Sleeps: Irritated Texts. (Edmonton: NeWest Publishers, 1993).

p20), d'autres thèmes sont répétés et développés par van Herk "to lose oneself is not the same as not to find one's way" (DS, p12). L'importance de l'allusion de van Herk à la première partie de *Dog Sleeps,* "Against travel" m'est alors apparue évidente. J'ai ensuite poursuivi le processus de recherche dans lequel je m'étais lancée à travers la découverte de l'ensemble de l'oeuvre d'Aritha van Herk et en m'imprégnant de l'écriture de l'auteur à travers ses quatre premiers romans: dans *Judith* (1978), le tout premier roman de van Herk, l'héroïne Judy Pierce quitte la métropole pour s'enfuir dans une Alberta rurale et pour se lancer dans l'élevage des cochons où dans sa porcherie mythique, elle castre ses porcs, défie les railleries des hommes et parvient à se relocaliser dans cette spatialité albertaine en s'identifiant ici et là à Judith de l'Apocryphe. Dans *The Tent Peg*[7] (1981), J.L./ Jaël s'inscrit dans l'univers quasi-masculin du Yukon en tant que cuisinière, confidente, déesse, sorcière et magicienne de ces treize hommes qui l'entourent et transperce métaphoriquement leurs esprits de son piquet de tente. Dans *No Fixed Address: an amorous journey* [8](1986), Arachne la marginale, se transforme en une parodie d'un picaro au volant de sa Mercedes et tout comme son ancêtre (la rivale d'Athéna) tisse sa toile, mais à travers l'Alberta cette fois, avant de traverser les nombreuses frontières de l'ouest, qu'elles soient physiques, surréelles ou littéraires afin de se retrouver ou de se perdre au sens propre du terme. Et dans *Places Far From Ellesmere*[9] (1990), l'ouest se divise en quatre sections géographiques, Edberg / Edmonton / Calgary / Ellesmere à l'intérieur desquelles la narratrice réinscrit Anna

---

[7]: Aritha van Herk, The Tent Peg (Toronto: McClelland and Stewart, 1981).

[8]: Aritha van Herk, No Fixed Address: an amorous journey (Toronto: McClelland and Stewart, 1986).

[9]: Aritha van Herk, Places Far From Ellesmere. A Geografictione: Explorations on Site (Red Deer: Red Deer College Press, 1990).

Karenina dans le vingtième siècle.

C'est grâce à ces quatre romans que j'ai découvert combien Aritha van Herk répondait à mes critères de sélection, que ce soit mon besoin de traduire une romancière qui s'applique à créer une écriture bien féminine et pour qui écrire tient davantage d'un acte d'amour que d'un simple acte d'écriture ou mon besoin de travailler sur l'oeuvre d'un écrivain régionaliste. Pourquoi tenais-je donc tant à travailler sur un texte albertain? Probablement parce que je suis hantée par la nécessité de comprendre cet espace indéfinissable dans lequel je vis et qu'en m'infiltrant dans un roman qui décrit cette province qui m'est chère, j'espérais y trouver l'Alberta que je connais, une terre fertile, propice à l'abolition des frontières et donc à la liberté physique et intellectuelle. Je souhaitais également parvenir à répondre à cette question urgente qu'était "être albertain, c'est quoi?" Car contrairement à ce qu'énonce Nancy Huston dans *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, "Comment se fait-il que, dans le Nouveau Monde en général et dans l'Alberta en particulier, nous soyons si fermés à cet aspect esthétique de la vie? que l'on ne se soucie plus de transmettre aux générations futures *de la beauté?*"[10], la beauté est belle et bien présente en Alberta, même au sein de ses métropoles. Et c'est bien ainsi qu'Aritha van Herk décrit Calgary dans *Restlessness*: les miroirs de glace, l'architecture et l'histoire des bâtiments, les caprices du Chinook et la fébrilité de cette ville "like a hyperactive child who can't stop whirling in circles until he has to throw up" (R, p146). Il est donc indubitable que c'est avec émotion et sensualité qu'Aritha van Herk parvient à décrire l'Alberta. Ses romans se lisent, en effet, dans une toute autre perspective que les romans de W.O. Mitchell, de Robert Kroetsch ou de Rudy Wiebe, qui selon l'auteur ne décrivent leurs personnages féminins que comme des "mothers / saints / whores, muses

---

[10]: Nancy Huston, Pour un patriotisme de l'ambiguïté, (Montréal: Centre d'études québécoises, 1995) 14.

all."[11] C'est en s'infiltrant dans un ouest littéraire essentiellement masculin qu'Aritha van Herk a cherché à se définir en créant une prairie féminine qui pouvait enfin la situer. En renversant l'ordre établi, en subvertissant le discours masculin, Aritha van Herk réinscrit la femme dans le cadre fictionnel de l'ouest. Elle reformule certains mythes et relate la force féminine et mythique de ses héroïnes. Des femmes en colère, en marge et hors frontières, à la recherche d'une identité et prêtes à se rebeller apparaissent et transforment en ondulations l'infinie platitude masculine de la prairie[12]. Dans une entrevue avec Gyrid Jerve, van Herk énonçait: "I'm kind of interested in showing female characters that are images of what women can do, the possibilities of the world."[13] Et c'est ainsi que l'auteur procède avec la plupart de ses héroïnes. Dorcas, le personnage principal de *Restlessness,* est prête à faire appel à un tueur professionnel afin de relocaliser son identité blessée et de se construire heureuse dans le monde métaphorique de la mort, après s'être perdue dans le monde impersonnel et discontinu des métropoles. Dans sa quête de voir le monde avec une certaine sensibilité ou une émotion féminine, elle repousse ses sentiments de fragmentation, confronte sa propre insatisfaction et sa solitude, et se lance dans une recherche de frontières ultimes.

C'est donc au cours de cette première étape de lecture de l'oeuvre complet de van Herk que j'ai éprouvé la volonté de travailler intensément sur un texte qui s'est révélé à moi au fur et à mesure que je m'infiltrais dans l'esprit de l'auteur. Assumer un autre rôle, prendre la voix de quelqu'un d'autre à travers la traduction d'un roman m'ont poussée à analyser ma volonté d'entreprendre un tel projet. En effet, c'est en traduisant un roman

---

[11]: Aritha van Herk, A Frozen Tongue, (Coventry and Sydney: Dangaroo press,1992) 143.

[12]: Aritha van Herk (1992) 143.

[13]: Aritha van Herk interviewée par Gyrid Jerve, Oslo 1985, dans Kunapipi, vol 8.3 p.70.

albertain que j'ai découvert que je tentais aussi de me traduire et de me définir en tant qu'immigrante dans une spatialité que je ne parvenais pas encore à comprendre. La lecture et l'étude de nombreux récits de voyages ont contribué à ma formation: tout d'abord les écrits des femmes pionnières du dix-neuvième et vingtième siècles (Susanna Moodie, Catharine Parr Traill, Emily Carr[14]) qui partaient s'installer sur des terres totalement inhabitées et qui relataient leurs expéditions sous forme de journaux, de lettres et de romans. Suivant leurs époux ou à la recherche de réponses ou de défis, elles décrivaient leur enthousiasme face au côté sauvage de la nature, ou tout au contraire leur aliénation dans ce nouveau pays. Puis les récits d'immigration[15] dans lesquels on relate des histoires d'arrivées, de départs et de trajectoires que l'on associe à la problématique du déplacement, de la différence et de l'identité fragmentée. Car il est vrai que la plupart des histoires d'immigrants sont des histoires "trouées." En cherchant à nous créer une nouvelle identité, nous devons accepter ou nier notre passé et nous repositionner dans une culture en construction. Notre voyage se situe dans la fragilité et les fissures. Que nous écrivions ou traduisions des récits autobiographiques, de la fiction ou de la poésie, nous cherchons tous à répondre à cette même question: "Traveller, have you lost your way?"[16] et tentons d'extérioriser nos différentes expériences d'immigrants à travers l'écriture. Aritha van Herk décrit le processus d'émigration et d'immigration comme:

---

[14]: Imagining Ourselves, ed. Daniel Francis (Vancouver: arsenal Pulp Press, 1994) 37, 43, 106.

[15]: Making a difference: Canadian Multicultural Literature, ed. Smaro Kamboureli (Toronto, New york, Oxford: Oxford UP, 1996).

[16]: Himani Bannerji, Language in her Eye: Views on Writing and Gender by Canadian Women Writing in English, ed. Libby Scheier, Sarah Sheard, Eleanor Wachtel (Toronto: Coach House Press, 1990) 27.

> Emigrate: to leave behind a world, a life, a culture. Immigrate: to enter a new culture as an alien, to settle there. [...] Why? The displacement implied by emigration/immigration is uninimaginable, profound, too complex for the simple answers that are always given.[17]

Et c'est ainsi qu'en tant qu'immigrante-traductrice, j'ai choisi de traduire *Restlessness*, indirectement un récit de voyage, pour comprendre mon propre voyage. Selon Iain Chambers:

> To write is to travel, to enter a space, a zone, but everywhere caracterized by movement: the passage of words, the caravan of thought, the flux of the imaginary.[18]

Traduire, c'est aussi voyager métaphoriquement, établir une trajectoire entre un texte de départ et un texte d'arrivée, se guider à l'aide de cartes, traverser différents sites en quête de réponses. Traduire est explorer l'autre, exploser les frontières et se définir. Traduire peut donc aussi signifier se traduire, et c'est ainsi que j'ai décidé d'utiliser la traduction comme métaphore de ma propre traduction. Traduire pour se traduire... Eva Hoffman se dit "lost in translation"[19], prise entre deux langues et deux cultures. Elle doit lutter pour parvenir à s'exprimer et à vivre dans une nouvelle langue. Mais qu'advient-il de l'immigrante-traductrice qui doit à la fois se battre sur le plan métaphorique et sur le plan pratique? Betty Bednarski souligne:

> "lire, traduire - étrange travail de circonscription au cours duquel j'ai découvert, figuré par d'étranges mises en abyme, le jeu d'altérité auquel moi-même je participais."[20]

C'est dans un tel "jeu d'altérité" que je m'étais engagée. Se découvrir, redécouvrir sa propre langue au contact de l'autre et de la langue étrangère, telle était donc mon

---

[17]: Aritha van Herk (1992) 42.

[18]: Iain Chambers, Migrancy, Culture, Identity (London, New York: Routledge, 1994) 10.

[19]: Eva Hoffman, Lost in Translation, a Life in a New Language (New York: Penguin Books, 1989).

[20]: Betty Bednarski (1989) 102.

expérience. En immigrant dans une langue et dans une culture différentes, j'apprenais à comprendre ma relation aux deux langues et à ne pas exclure un monde au dépend d'un autre. Mon immersion totale m'avait menée, en effet, irrévocablement au sectionnement de ces deux langues: je vivais en anglais et travaillais en français. J'associais étonnamment et progressivement ma langue seconde aux émotions intérieures et à ma vie personnelle. Je faisais usage de ma langue maternelle, par opposition, davantage par obligation que par plaisir. Traduire m'aidait donc à comprendre ma voix intérieure et à me forger une identité. Je me réappropriais ma langue maternelle, apprenais à réévaluer le sens et le poids de chaque mot et aujourd'hui, je permets à chaque langue de me parler différemment mais de façon égale.

Il est clair que c'est à travers une écriture liée indirectement à l'immigration que j'ai éprouvé cette volonté de me traduire. Le dernier roman d'Aritha van Herk n'est pas un récit d'immigration dans lequel l'auteur décrit le processus d'émigration et d'immigration de ses parents de Hollande au Canada, dans lequel elle relate les sentiments de différence et de non-appartenance qu'elle a éprouvés tout au long de son enfance et qu'elle énumère dans de nombreux essais: "As an immigrant daughter, poor and different, a funny name, funny clothes, funny parents, DP, the kids called me, even if I was born in Canada, branded with a story I had no choice but to regret"[21]. *Restlessness* établit cependant un lien avec les problèmes d'acculturation, de manque d'enracinement et de recherche d'identité que beaucoup d'entre nous éprouvent, en tant qu'immigrants. Dorcas se définit, en effet, exilée et déracinée à cause de l'incessant va-et-vient qu'elle établit entre différentes destinations et cultures. Toute la problématique du mot "home" est présente dans le roman. Ses interminables départs et arrivées ont créé en elle un

---

[21]: Aritha van Herk, In Visible Ink, Crypto-frictions, The Writer as Critic: III (Edmonton: NeWest Press, 1991) 137.

sentiment de non-appartenance et de lassitude auquel elle ne voit comme réponse que la mort. Sa vie s'est transformée en immigration perpétuelle, une existence fragmentée dans laquelle elle ne sait plus se localiser. Elle ne peut plus définir le terme chez-soi.

> Dorcas is a professional courier and an amateur suicide. Her travels around the world have only exacerbated her restlessness, and she has determined that since "home" is geographically unavailable to her, her recourse for rest is death.[22]

Lorsqu'elle se trouve à Calgary, elle ne rêve que de quitter cette ville et lorsqu'elle est à l'étranger, elle ne souhaite que retrouver Calgary: "I look for innovative ecstasies, ways of coming home, ways of decamping, ways to abandon the scene of uncommitted crimes. Rootless. Castaway. Robinson Crusoe without an island, and certainly never with a Friday, eager to break the monotony" (R, p45). N'est-ce pas le sentiment qu'éprouvent de nombreux immigrants? Tels des Robinsons échoués sur une île, nous tentons indéfiniment de recréer certains points de repère autour de nous afin de reformer nos identités segmentées et de ne pas aboutir à une perte d'identité. Et là est aussi l'objectif majeur de Dorcas: isolée du reste du monde au sein même de la ville de Calgary et à l'intérieur d'une chambre du Palliser Hotel, elle cherche à se redéfinir, l'espace d'une nuit.

B) TRADUCTOLOGIE, SUBJECTIVITÉ ET *RESTLESSNESS.*

1) Une traduction métaphorique de Dorcas:

C'est à travers une lecture attentive de Dorcas que je me suis aperçue que rencontrer l'Autre et se lancer dans un voyage et une quête interminables pouvaient aussi signifier se perdre dans le monde du non-certain et de la différence. Car c'est bien dans

---

[22]: Alana Wilcox, "Brief Reviews" dans Books in Canada, 27.8 (1998) p.45.

un tel univers qu'aboutit Dorcas après s'être perdue au Caire, à Vienne ou à Las Vegas. Est-ce donc pour cette raison qu'elle tient tant à mourir? Dorcas ne mène pas une vie déprimante, elle est au contraire plutôt joyeuse et développe un très bon sens de l'humour tout au long du roman. Elle vit avec un homme qui l'adore, elle a été élevée par sa tante qui lui a discrètement dédié sa vie et qu'elle apprécie infiniment. Elle exerce un métier fascinant, grâce auquel elle parcourt le monde entier pour livrer des objets plus insolites les uns des autres, et sa compétence est largement reconnue. Mais la nostalgie et la mélancolie qu'elle a progressivement accumulées au cours de tous ses voyages ont créé en elle un mal du pays qui se lit physiquement et mentalement. D'où son combat continu contre une fébrilité et une langueur permanentes. Ses incessants voyages l'ont menée à un sentiment de non-appartenance auquel elle ne voit comme réponse que la mort. Sa vie s'est transformée en une existence fragmentée dans laquelle elle ne sait plus se localiser. Elle ne parvient plus à définir le terme "chez-soi" et habite dans un entre-deux indéfinissable et éclaté. Et c'est à cette notion d'éclatement que songe Dorcas lors de son voyage obsessionnel à travers l'atemporalité. Isolée, elle entreprend un voyage dans les souvenirs et dans le langage. Celui-ci devient exploration, recherche ou peut-être fuite. Tout au long du roman, Dorcas décrit les pays qu'elle a traversés, les restaurants, les musées, les hôtels où elle est passée. Grâce à ses souvenirs, elle parvient à communiquer avec Derrick Atman, à oublier sa mélancolie et sa fébrilité. Elle comprend aussi qu'elle doit s'affirmer *restless, rootless* et *mapless* pour survivre dans le monde postmoderne qui l'entoure.

Et c'est bien au monde postmoderne qu'Aritha van Herk fait allusion dans *Restlessness*. L'auteur utilise le caractère fébrile de Dorcas et de la ville de Calgary comme métaphores de ce monde et comme images du manque d'enracinement dont souffrent ces hommes et ces femmes qui passent leur vie à voyager et qui dorment plus souvent dans les avions et les aéroports que chez eux. Van Herk énonce que "I believe

that one of the symptoms that travel suggests is that many people live with an identifiable and immeasurable pain. Part of it has to do with the pace at which we live. We never take enough time to stop and think about what matters to us."[23] Et c'est à travers son écriture qu'elle questionne cette mise en marge à laquelle aboutit le sujet postmoderne. Déchiré, aliéné, en quête de naissance et d'identité, celui-ci remet en cause les discours dominants en tentant de déterminer sa place sociale, spatiale et temporelle. C'est ainsi que Dorcas cherche à se réinventer, à se libérer de cette prison dans laquelle elle se trouve enfermée. Elle cherche une identité qui lui est propre et veut s'affirmer en s'interrogeant sur ses angoisses existentielles. De nombreux théoristes définissent le sujet postmoderne comme un sujet en construction continue. Que ce soit Lacan, Derrida, Foucault... tous témoignent du décentrement du sujet. Kristeva affirme aussi que:

> Nous sommes des sujets permanents d'une parole qui nous tient, sans doute. Mais des sujets *en procès*, perdant sans cesse notre identité, déstabilisés par les fluctuations de ce même rapport à l'autre dont une certaine homéostasie nous maintient cependant unifiés.[24]

Le sujet postmoderne est influencé par différents discours opposés et tente de se constituer une subjectivité en les rejetant ou en les acceptant intérieurement. Cependant le postmodernisme rejetant tout caractère fixe, éternel et universel, ce même sujet se sent soit menacé par cette négation de toute certitude, soit libéré et stimulé par cette culture qui l'englobe. Linda Hutcheon opte pour la deuxième solution en affirmant que toute abolition de la foi moderniste en un système fixe et en l'ordre fait place à de nouveaux

---

[23]: Jo Moss, "Luggage optional in literary excursion", University of Calgary Gazette, 30 Nov.1998. Online. 17 jan.1999.

[24]: Julia Kristeva, Au commencement était l'amour: psychanalyse et foi. (Paris: Hachette, 1985) 19-20.

modèles basés sur la contingence, la multiplicité, la fragmentation et la discontinuité.[25] C'est bien entre ces deux théories que Dorcas se positionne et cherche à s'affirmer en tant que sujet pris dans cet univers. Son désir de s'identifier et de s'ancrer dans l'espace urbain postmoderne se lit dans les villes fébriles, fragmentées, voire éclatées qu'elle traverse sans jamais vraiment s'arrêter. C'est à Calgary, une métropole tout aussi divisée qu'elle, que Dorcas veut se repositionner. Les mouvements de la ville se réfléchissent en ses habitants qui tentent irrémédiablement de former et de reformer des identités segmentées dans une ville qui l'est tout autant. Ne se réfère-t-on pas en effet à Calgary en la nommant par ses quarts, NW, NE, SW, SE? Les villes ne sont plus que des zones in/habitables trouées, des villes en crise pour des êtres en crise, un vortex qui mène soit à la perte de soi soit à une identité positivement multiple. Iain Chambers déclare ainsi:

> The zone we now inhabit is open, full of gaps: an excess that is irreducible to a single centre, origin or point of view. In these intervals, and the punctuation of our lives, other stories, languages and identities can also be heard, encountered and experienced. Our sense of being, of identity and language, is experienced and extrapolated from movement: the 'I' does not pre-exist this movement and then go out into the world, the 'I' is constantly being formed and reformed in such movement in the world [...] In this movement our sense of identity can never be resolved. [...] Identity is formed on the move. [...] Such a journey is open and incomplete, it involves a continual fabulation, an invention, a construction, in which there is no fixed identity or final destination.[26]

Dorcas se lance dans une découverte intense de Calgary en compagnie de Derrick Atman au cours de cette nuit de chinook afin de trouver une solution à l'énigme de sa vie car comme le dit Lea Vergine: "to investigate a city is therefore a way of examining the enigmas of the world and our existence."[27]

---

[25]: Linda Hutcheon, The Canadian Postmodern, A Study of Contemporary English-Canadian Fiction. (Toronto, New York, Oxford: Oxford University Press, 1988) 19.

[26]: Chambers (1994) 24-25.

[27]: Lea Vergine, "Paesaggio con rovine", dans La città e l'immaginario, ed Donatella Mazzoleni (Rome: Officina, 1985) 30.

Dorcas ne revient à Calgary qu'après avoir tenté, sans aucun succès, de se définir dans d'autres villes comme Vienne et son sentiment macabre, comme Las Vegas et sa superficialité ou comme Le Caire et ses légendes. Mais c'est à Calgary, une ville qui s'oppose aux somptueux bâtiments européens, que Dorcas cherche à respirer et à comprendre cet univers contemporain.

C'est dans une chambre du Palliser Hotel, dans un monde anonyme et factice qu'elle s'efforce de trouver une réponse au vide qui l'envahit. Dans un univers artificiel, elle parvient à reconnaître la raison principale de sa fébrilité: "I run away, I play hide and seek. I practice kinematics" (R, p44) ou encore: "I've been using distance to meddle with the plot of my life, to alter my course, to escape, plunge headlong into a denial that I have always known I should confront. There, I confess" (R, p90). C'est en effet par la séduction des hôtels que l'héroïne du roman se laissait tenter au cours de toutes ces années; un monde calfeutré à l'abri des regards indiscrets, un univers où l'on peut se faufiler dans des couloirs et se glisser derrière des portes "hermétiquement fermées" (R, p30); des espaces neutres où l'on ne doit répondre de rien ("So the hotel becomes its own suggestion [...] life in a capsule, trays producing food without the jam stains and the smell of burning in the kitchen at home, deference purchased, the subtle frictions of the external world softened or erased" (R, p178)), où l'on a à sa disposition grooms, femmes de chambre, portiers qui veillent à notre confort et qui prétendent ne pas voir les scènes auxquelles ils assistent: "All I remembered is the maid sitting outside the door with her feet neatly planted beside each other, waiting for us to finish fighting, to vacate the room. When I came out to use the shower [...] she raised her head, but quickly, then lowered her eyes. As if ashamed to acknowledge that she had heard my crying" (R, p11). L'hôtel se transforme en tout un monde microcosmique où l'on peut adopter une autre identité ou échapper à ses responsabilités, le seul acte requis étant de suspendre la pancarte "Ne pas déranger" à la poignée de la porte: "Hotels are where people eke out honey-moons and

anniversaries, where families are rent and mended, where affairs of the heart are secretly conducted" (R, p163).

Enfermée dans une spatialité qu'elle souhaite impénétrable, Dorcas cherche à habiter des lieux transitoires occupés par des gens de passage. Sa vie n'ayant été jusqu'à date qu'une traversée irrésistible de différents pays, de différentes villes et de différents hôtels dans laquelle les termes "départs" et "arrivées" ont perdu toute signification réelle, elle décide de remettre en question la notion même de départ et s'interroge sur la validité de son existence. Elle parvient à la conclusion que les hôtels ne recentralisent et ne repositionnent que temporairement les identités brisées et que ceux-ci ne sont qu'une image réfléchie du monde postmoderne qui les englobe, des sites traversés qui renvoient aux notions de mouvement, de vitesse et d'exil. Dorcas comprend que le silence, la neutralité et l'anonymat qu'ils offrent ne sont qu'éphémères et illusoires. Il y aura toujours quelqu'un qui finira par démasquer une identité temporairement dissimulée. Toute invisibilité - image traduite par les fantômes qui peuplent la fiction de van Herk ("This hotel has a history; peculiar secrets and ghosts drift the softly padded halls, hover above the lowered voices of the staff" (R, p176), "Odd place, breathing ghosts" (R, p78). "Robert Barr's ghost enjoys the repeated declaration that there are no ghosts in the Palliser [...] No haunting" (R, p26), "she's the ghost of someone who killed herself here" (R, p187)) - se voit bafouée et tout secret irrévocablement étalé à la surface. C'est ainsi que cloîtrée dans sa chambre, Dorcas est elle aussi irrémédiablement exposée aux regards des autres. Le caractère superficiel du monde des hôtels se lit également dans le besoin qu'ont ses occupants temporaires de transformer la neutralité de cet espace en un "chez-soi." Ainsi Dorcas énonce: "What is home but something that we take along, retrieved from a dresser or pulled from a closet. Isn't putting your sweater in the drawer here an affirmation of hominess?" (R, p51). Mais quelques heures passées dans ces ersatzs suffisent aux voyageurs égarés pour s'apercevoir de la futilité de ce qui les entoure, un

univers vide que van Herk traduit en décrivant les tiroirs des hôtels, véritables pastiches d'un chez-soi: "There are drawers that are not drawers but handles affixed to a blank piece of wood, façades without compartments, drawers without three-dimentional space" (R, p53). Des façades qui cachent des vies sans vie, des chez-soi qui n'ont rien d'un chez-soi.

Se sentir chez soi, trouver son identité dans un monde impersonnel et discontinu devient donc difficile pour Dorcas qui passe d'une ville jonction à une autre. Ayant tenté de confronter son problème dans la métropole et le désert, elle comprend qu'aucun retour n'est possible et que c'est dans une autre spatialité, celle du rêve et de l'illusion, qu'elle pourra se construire heureuse; c'est donc ainsi qu'elle se recrée dans l'univers fictif de *Restlessness* où elle refuse de se voir représentée ou cartographiée et voyage à travers une dissertation philosophique de la mort. "Making love to [her imagination]"[28], voilà ce que fait Dorcas dans cette chambre d'hôtel avec son assassin/amant. Il devient en effet de plus en plus clair au fil de la lecture du roman que Derrick Atman tient davantage de l'amant que du tueur, et qu'il est peut-être même son "dear one." En effet, les termes "amant" et "assassin" demeurent continuellement interchangeables et le lecteur devient de plus en plus convaincu que le terme "assignation" que van Herk utilise à maintes reprises s'applique davantage à l'amour qu'à la mort. De plus, de nombreuses phrases demeurent ambiguës tout au long du roman et font davantage référence au désir qu'à la mort: "Through my feet will tingle the slow thickening of the desire my dear one has gifted me, a languid spill that could resemble the climb of light at dawn, the parting of a soft mouth, the wide-flung turn of a knee" (R, p189-190). À travers l'imagination, Dorcas se reconstruit donc une identité qui ne la mènera pas à la mort mais à la vie. Dans cet univers inconnu imaginé, l'héroïne du roman va réapprendre à vivre grâce à l'option de la

---

[28]: Aritha van Herk (1991) 191.

mort. "I got very interested in the philosophy of people who choose death as an option to the way they live," dit Aritha van Herk au cours de l'une de ses entrevues. Elle ajoute également: "Maybe if we all spent an evening with death, we would change our minds about our lives."[29] C'est en effet ce qui se produit pour Dorcas; philosophant sur le sens de la mort avec son amant/assassin, elle rejette cette alternative et se remet en route pour d'autres voyages imaginaires. Contemplant ainsi la femme qui loge dans l'autre aile de l'hôtel, elle dit: "She will get along, she will find a way to make do. Tomorrow morning, she'll wake, stare at our drawn curtains, our window still open a crack. She'll hesitate, then throw her clothes into her bag and take a cab to the airport, on to the next hotel, to another delivery, another imaginary city" (R, p185). C'est ainsi que cette femme rousse s'avère être le double de Dorcas[30], l'une de ses identités fictives qui l'aident à s'inscrire dans la postmodernité. Cette nuit passée avec cet homme dans un hôtel de Calgary n'aura que pour seule fonction de la guider à travers sa vie non-cartographiée; en effet, Dorcas dit: "Guidebooks. Derrick Atman will lend me a guidebook [...] Perhaps I will invent one" (R, p191).

Son amant réussira à la réveiller après une nuit imaginaire tout comme l'apôtre Pierre est parvenu à réveiller Dorcas de la Bible:

> Il y avait à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabitha, ce qui signifie Dorcas: elle faisait beaucoup de bonnes oeuvres et d'aumônes. Elle tomba malade en ce temps-là, et mourut. Après l'avoir lavée, on la déposa dans une chambre haute. Comme Lydde est près de Joppé, les disciples, ayant appris que Pierre s'y trouvait, envoyèrent deux hommes vers lui, pour le prier de venir chez eux sans tarder. Pierre se leva, et partit avec ces hommes. Lorsqu'il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute. Toutes les veuves l'entourèrent en pleurant, et lui montrèrent les tuniques et vêtements que faisait Dorcas pendant qu'elle était avec elles. Pierre fit sortir tout le monde, se mit à genoux, et pria; puis, se tournant vers le corps, il dit: Tabitha, lève-toi! Elle ouvrit les yeux, et ayant vu Pierre, elle s'assit. Il lui donna la main, et la fit lever. Il appela ensuite les saints et les

---

[29]: Jo Moss (1998).

[30]: Le double de Dorcas apporte aussi au roman deux dénouements possibles.

veuves, et la leur présenta vivante.[31]

Le nom grec "Dorkas" a deux significations: gazelle ou brebis, mais le terme anglais "wild she-goat" représente davantage l'héroïne de *Restlessness* et ses fébrilités. Ce n'est qu'en compagnie de Derrick Atman, son apôtre Pierre, qu'elle peut enfin se libérer du poids de son nom et affirmer: "But now that he has said my silly inappropriate name, I feel recognized, as if that oddly Biblical apparition I've been saddled with forever, the saintly Dorcas, is escapable at last" (R, p150). Morte psychologiquement, elle attend d'être ressuscitée et patiente dans la chambre 531 dans l'espoir d'une intervention divine; à Jérusalem, on enterrait en effet le corps le jour même de la mort. Mais dans les environs de Joppé, le corps reposait trois jours dans une chambre sous le toit, dans l'espoir d'une éventuelle résurrection.[32]

L'héroïne de *Restlessness* ne fait qu'explorer la mort, elle s'évade provisoirement dans l'imperceptibilité. Ce voyage intellectuel sur la mort s'ajoute donc à cette liste infinie d'allées et venues (Las Vegas / Trieste / Vienne / Tofino / Amsterdam / Le Caire / Paris / Budapest...), mais aura une toute autre fonction: aider Dorcas à se réconcilier avec elle-même. Suspendue dans un microcosme confiné, elle s'enfuit temporairement (comme Tabitha) dans le monde secret de la mort afin de refaire circuler le sang qui coule dans ses veines, afin de se libérer de sa mélancolie et l'espace d'une nuit, d'échapper aux fébrilités de son existence.

2) Une identification à Dorcas refusée:

C'est aussi provisoirement que j'ai tenté de m'évader dans l'univers de Dorcas, un

---

[31]: The Online Bible software, Actes 9. Online. 21 mars 2000.

[32]: The Seventh-day Adventist Bible Commentary, (Washington, DC: Review and Herald Publishing Association, 1978) 242.

monde dans lequel j'ai indubitablement établi une identification problématique. Tout comme elle, je me voyais vivre dans un entre-deux, différent certes et pas si antagoniste. Sa vie *restless / mapless/ rootless* me semblait être une parfaite métaphore du monde de la traduction: voyageant dans le langage, découvrant de nouvelles zones, établissant des trajectoires à travers le texte, j'entrais, en tant que traductrice, dans un processus de découverte, de migration et de mouvement qui s'opposait à toute fixité et à tout enracinement. Moi aussi picara, je me voyais alors comme:

> a rootless, unattached individual who must secure [her] own survival and psychological well-being in a society which espouses traditional ideas [...] The outsider inherits no place which can be considered a home, [...] no social position to provide him with well-defined relationships to other people.[33]

Traduire signifie effectuer un travail profitable au reste de la société. Mais accomplir cette tâche veut aussi dire accepter malgré soi une position d'asservissement injuste. Tout traducteur effectue, en effet, un long travail solitaire qui n'est que très peu reconnu hors de l'univers de la traductologie. Si l'on songe au nombre de traducteurs invités lors de la promotion à l'étranger du roman qu'ils viennent de traduire, leur assujettissement par l'auteur, les éditeurs et le public en général, se trouve indiscuté. J'ai alors compris que je tentais de définir mon identité de traductrice tout en vivant dans ce monde fragmenté de Dorcas, un macrocosme tout aussi décomposé que le texte à traduire.

Une pénible distance critique s'est alors imposée. Il m'a fallu reconnaître la présence d'un certain interdit qui s'opposait catégoriquement à mon désir d'identification. En effet, mon étude littéraire de *Restlessness* m'obligeait à conserver une distance critique par rapport au roman; et c'est ainsi que l'on m'a rappelé que j'étais autorisée à m'inscrire dans le texte, à me l'approprier dans le but de la traduction mais pas à m'identifier aux personnages qui, eux, appartenaient à la fiction. Je ne pouvais plus

---

[33]: Richard Bjornson, The Picaresque Hero in European Fiction (Madison: University of Wisconsin Press, 1977) 6.

brouiller cette frontière entre la réalité - moi - et la fiction - Dorcas.

Reconnaître les choses d'une façon intellectuelle était cependant un processus moins contraignant que celui de les accepter émotivement et de lutter contre un désir d'identification permanent. C'est cette même lutte entre les désirs et la réalité que j'ai retrouvée dans l'opposition binaire subjectivité/objectivité à la base de nombreux débats en traductologie. De nombreux traducteurs tentent, en effet, de s'impliquer au delà de limites traditionnelles établies et ont la ferme intention de se définir à l'intérieur d'une subjectivité problématique.

3) Parti-pris de subjectivité en traduction:

En extériorisant sa lecture critique du texte à traduire au cours d'une phase de réécriture, en s'inscrivant dans une chaîne de lecture et d'interprétation du texte que Susan Bassnett schématise comme - auteur / texte / destinataire = traducteur / texte / destinataire[34]- le traducteur assume un rôle parallèle à celui de l'auteur. Le traducteur inscrit inévitablement sa propre subjectivité en ayant recours à sa propre créativité alors qu'il tente de produire un texte équivalent. C'est donc à travers ce processus qu'il rejette, volontairement ou non, toute objectivité.

+Une impossibilité de prétendre à l'objectivité:

Les idées reçues en traduction ont toujours poussé le grand public à identifier la traduction comme une science de l'équivalence et de la transparence. Le traducteur est très souvent décrit comme: "a servant, an invisible hand mechanically turning the words

---

[34]: Susan Bassnett-McGuire, Translation Studies, (London and New York: Methuen, 1980) 38.

of one language into another."[35] J.P Vinay et J.Darbelnet renforcent cette définition en décrivant la traduction comme "le passage d'une langue A à une langue B, pour exprimer une même réalité."[36] En effet, le processus de traduction est bien souvent analysé comme étant un simple acte de reproduction à travers lequel le sens d'un texte est transféré d'une langue à une autre sans aucune altération majeure. Selon Vinay et Darbelnet, la traduction est un art dérivé de la science, conviction qui les poussent à définir différents procédés techniques pour remédier à tout problème rencontré: l'emprunt (du mot étranger dans la langue d'arrivée), le calque (tout un groupe nominal est par exemple traduit littéralement. (Ex: Compliments de la saison étant le calque de Season's Greetings)), la traduction littérale, la transposition (changement de la structure grammaticale de la phrase sans en changer le sens), la modulation ("la modulation libre aboutit à une situation qui fait s'exclamer le lecteur: oui, c'est bien comme cela que l'on s'exprimerait en français."[37]), l'équivalence (la traduction de "ouch!" par "aïe!" par exemple) et l'adaptation (le traducteur doit produire une équivalence car aucun terme dans la langue d'arrivée ne correspond à une expression de la langue de départ.) Toutefois, ces deux auteurs sont aussi conscients qu'une traduction d'une qualité réellement équivalente ne s'obtient pas en traduisant littéralement et en appliquant principalement ces trois premiers procédés mais en axant davantage le travail de traduction sur la transposition, l'équivalence, la modulation et l'adaptation, en intervenant donc de façon visible dans le texte. C'est alors que la traduction tient davantage d'un art que d'une science, contrairement à ce

---

[35]: Barbara Godard, "Theorizing Feminist Theory/Translation" dans S. Bassnett et A. Lefevere (eds) Translation: History and Culture, (London: France Pinter, 1990) 91.

[36]: J.P Vinay et J. Darbelnet, Stylistique comparée du français et de l'anglais: méthodes de traduction, (Paris: Didier, 1977) 20.

[37]: Vinay et Darbelnet (1977) 51.

qu'énoncent Vinay et Darbelnet. Et l'art n'est-il pas principalement basé sur la subjectivité? N'étant plus une machine, le traducteur entre en contact avec le texte à traduire et y inscrit ses pensées, ses choix, ses jugements et ses désirs. Et c'est ainsi que le point de vue traditionnel, qui voyait la traduction comme un processus neutre, a été quelque peu remis en question et que progressivement, on a reconnu la traduction comme une production plutôt qu'un simple calque du texte initial. Être fidèle à ce même texte, notamment dans une perspective féministe signifie davantage recréer un texte équivalent dans un autre système langagier, un système différent.

+ Les théories féministes et leur célébration de la subjectivité:

Luce Irigaray énonce que "parler n'est jamais neutre"[38], ce à quoi Suzanne de Lotbinière-Harwood ajoute : "traduire non plus."[39] Il est en effet indéniable que la subjectivité du traducteur s'inscrit dans le texte au cours de l'activité triple de traduction - lecture / appropriation / écriture - à laquelle Harwood se réfère lorsqu'elle mentionne le "corps lisant, écoutant, réécrivant." C'est ainsi qu'elle souligne que:

> Il n'y a pas de corps plus actif, plus agissant, dans la pratique langagière, qu'un corps traduisant. À la fois corps lisant, écoutant et corps réécrivant, il circule sans arrêt dans les mots du texte à traduire, il parcourt les dictionnaires et l'intertexte, fouille son propre imaginaire, interroge l'auteure, se penche sur les lectrices... En mouvement perpétuel, le corps traduisant performe le passage entre le sens de départ à décoder et le sens d'arrivée à encoder, toujours en tenant compte du rapport d'adresse, de la relation à l'autre - comme sur une scène.[40]

Cependant, les notions de fidélité et de subjectivité que célèbrent les féministes peuvent parfois s'avérer problématiques, particulièrement lorsque l'on aborde le cas de la

---

[38]: de Lotbinière-Harwood (1991) 11.

[39]: de Lotbinière-Harwood (1991) 11.

[40]: de Lotbinière-Harwood (1991) 48.

traduction au féminin. Les traductrices féministes refusent d'être identifiées aux traducteurs qui prônent l'invisibilité. Elles s'engagent politiquement et cherchent à démontrer que le texte traduit n'est pas neutre, elles inscrivent leur force créatrice, leur rythme, leur musicalité, leurs désirs dans une écriture d'exploration afin d'abolir les lois du patriarcat, le silence et la censure d'un système linguistique. Elles cherchent à être reconnues comme co-créatrices du livre traduit et à mettre en valeur leur signature. Elles "assument leur infidélité - par fidélité aux femmes - et font de la traductrice et du texte traduit, des corps sonores et parlants."[41] La traduction féministe a donc indubitablement soulevé de nombreux problèmes quant à l'éthique de la traduction. En ne "respectant" pas le texte initial, les traductrices redéfinissent le concept d'équivalence et de fidélité au texte de départ. Elles se veulent fidèles à elles-mêmes mais la limite fidélité / infidélité qu'elles établissent n'est pas toujours bien définie. Rosemary Arrojo affirme qu'il est hypocrite de se dire fidèle à un texte que l'on manipule et que les traductrices féministes devraient être plus ouvertes quant à leurs infidélités.[42] Elles clament leur fidélité à leur identité de traductrice féministe et à leurs intérêts politiques mais le devoir d'une traductrice n'est-il pas d'être loyale premièrement au texte de départ et à l'auteur?

Les traductrices féministes se sont largement inspirées de l'avance des théories féministes et québécoises en littérature qui soulevaient la problématique féminine de l'écriture et le besoin de pouvoir se définir dans une langue non plus exclusivement masculine:

> Le texte se résume, se visualise et prend tout son sens par et pour les femmes. Les mots sont d'un autre temps, d'un autre espace, hors du masculin. Polysémiques, les mots

---

[41]: de Lotbinière-Harwood (1991) 22.

[42]: Rosemary Arrojo, "Fidelity and the Gendered Translation" dans TTR 7.2 (1994) p160.

acquièrent une valeur féminisante.[43]

Elles ont alors redéfini la traduction comme un processus de transformation, de transposition, de reconstruction, voire de réécriture à travers lequel elles peuvent exprimer leur recherche d'identité. Elles ont donné à la traduction une signification totalement différente en la dotant d'une force politique afin de remettre en cause, elles aussi, une langue majoritairement masculine qui les rendait invisibles.

C'est donc en transformant le texte de départ que les traductrices féministes reconstruisent une langue dans laquelle elles cherchent à se définir. À travers l'invention ou l'utilisation de divers moyens linguistiques, elles se créent un nouvel espace dans lequel elles se disent pouvoir vivre. Leurs stratégies varient du refus de l'emploi de termes péjoratifs utilisés pour décrire les femmes à la combinaison de différents mots afin de créer de nouveaux sens, à l'emploi de néologismes et de jeux de mots parallèles à ceux des écrivaines féministes. Barbara Godard, par exemple, en traduisant *L'Amèr* (1983) de Nicole Brossard, a dû faire référence en un seul mot à *mère*, *mer* et *amer,* ce qu'elle a tenté de faire à travers la combinaison graphique des mots "Sea (S)mothers and (S)our Mothers." Le mot *mourriture* [44], aussi utilisé par Brossard, fait allusion à *nourriture*, *pourrir* et *mourir* et rejette la vision de la femme comme simple mère nourrissant son enfant. Mais les traductrices féministes poussent parfois leur intervention jusqu'à une réelle interprétation de certains termes. Luise von Flotow cite l'exemple suivant[45]: la

---

[43]: Marie Couillard et Francine Dumouchel, "Symphonie féministe" dans Gynocritics, Feminist Approaches to Canadian and Quebec Women's Writing, Barbara Godard ed. (Toronto:ECW Press, 1987) 77.

[44]: Nicole Brossard, L'Amèr, ou le chapitre effrité (Montréal: Quinze, 1977).

[45]: Luise von Flotow, Translation and Gender: Translating in the "Era of Feminism", (Manchester and Ottawa: St Jerome Publishing & University of Ottawa Press, 1997) 19.

phrase "ce soir, j'entre dans l'histoire sans relever ma jupe" issue de la pièce La nef des Sorcières, écrite et produite en 1976 par des écrivaines féministes québécoises, a été traduite par Linda Gaboriau comme "tonight I shall step into history without opening my legs." Le but de Gaboriau était de s'attarder sur le refus des auteures de se voir considérées comme de simples objets sexuels. David Ellis, un traducteur plus traditionnel, a traduit cette phrase comme "this evening, I am entering history without pulling up my skirt." Cet exemple démontre donc parfaitement que les objectifs des traductrices féministes s'opposent catégoriquement à ceux des traducteurs traditionnels. Mais quelle limite peut-on imposer à une intervention féministe dans un texte à traduire et à l'inscription de toute subjectivité?

Différentes raisons motivent les actions des traductrices féministes: certaines traduisent des textes exclusivement écrits par des écrivaines aussi féministes, le travail est donc le fruit d'une collaboration auteure-traductrice et devient un acte de solidarité. Toutes deux cherchent à violer les normes établies par un monde patriarcal et utilisent les mêmes moyens pour parvenir à leurs fins. D'autres traductrices prennent un rôle plus radical et se lancent, par l'intermédiaire de leur production, dans une attaque de l'auteur qu'elles traduisent. Le processus de traduction devient invention; à l'aide d'un discours féministe militant, elles cherchent à subvertir le langage qui les rend silencieuses. Luise von Flotow décrit la traduction féministe comme un "hijacking" du texte: les traductrices s'approprient le texte pour faire passer leurs idées politiques et y inscrivent catégoriquement leur identité. Suzanne Jill Levine, quant à elle, définit le processus comme une manipulation du texte. Elle nomme la traductrice "traduttora traditora" et décrit la traduction non plus comme une activité invisible mais une subversion, une manipulation totale du texte d'origine. Traduisant le roman La Habana para un infante difunto de Guilleremo Cabrera Infante et le trouvant sexiste et manipulateur, elle l'a délibérement corrigé et transformé en un roman qui manipulait non plus les femmes mais

les hommes[46].

Il est donc indéniable que les stratégies utilisées par les traductrices féministes ne sont pas toujours dosées. En cherchant à affirmer leur présence féminine, certaines traductrices retombent cependant dans la dualité patriarcale qu'elles cherchaient à abolir. Elle décrivent le langage comme violent mais refusent d'admettre que leur intervention est quelque peu aggressive. Elles n'établissent en aucun cas une neutralité mais recréent une autre entité dans laquelle les traductrices féministes ne sont célébrées que par des auteures féministes qui ne sont comprises que par des lectrices elles aussi féministes. C'est ainsi que Suzanne de Lotbinière Harwood refuse de traduire des textes qui n'ont pas été écrits par des femmes ou qui n'ont pour cible des lectrices. En s'enfermant dans un monde féministe radical, elles refusent toute égalité. De plus, leurs textes ne s'adressant qu'à une partie de la population qui possède la langue et la culture qu'elles décrivent, l'élitisme et le séparatisme deviennent deux conséquences de leur intervention absolue. Les jeux de mots et néologismes qu'elles emploient abondamment peuvent rendre un ouvrage inaccessible au lecteur, en le transformant en véritable puzzle linguistique qui nécessite de bonnes connaissances linguistiques et littéraires, tout comme une maîtrise de la langue de départ et d'arrivée de l'ouvrage en question. En effet, comment est-il possible de comprendre toutes les allusions présentes dans le titre anglais de l'oeuvre de Brossard *L'Amèr, ou le chapitre effrité*, comme le font remarquer Von Flotow et Evelyne Voldeng[47], sans se référer à l'oeuvre originale?

De plus quel est l'avenir de ces traductions? À l'époque du postféminisme, elles font part de vulnérabilité car, hors-contexte, elles n'ont plus la même force. Elles sont un produit québécois des années 80, mais qu'adviendra-t-il lorsque leur contexte social,

---

[46]: von Flotow (1997) 26.

[47]: von Flotow (1997) 81.

politique et culturel sera moins évident? Toutefois, la traduction comme pratique de réécriture au féminin a su libérer la traductrice des normes strictes établies par la traduction et a autorisé la traductrice à se prononcer et à se définir co-créatrice de l'oeuvre en question. En prenant position dans le texte à traduire, les traductrices féministes ont réclamé le droit à la subjectivité. Et comme le dit Evelyne Voldeng: "la traduction est une ré-écriture dans la langue d'arrivée d'une lecture dans la langue de départ." Deux éléments différents s'y insèrent: "la présence d'un sujet traduisant qui accomplit l'acte de lecture et de réécriture [et] un lieu de passage, l'espace-entre-deux-langues d'où parle ce sujet traduisant." Ce à quoi elle ajoute "il est utile de se faire une image de soi dans ce lieu qu'on traduit, le texte traduit étant le produit de notre subjectivité en action dans des circonstances matérielles précises."[48]

C'est la revendication de ce droit à la subjectivité qui m'a attirée dans les théories féministes de la traduction, tout comme l'accent que ces traductrices mettaient sur la créativité de leur écriture. Cependant, en prenant une distance critique par rapport à ces théories, je me suis aperçue que leur perspective différait de la mienne et que leur point de vue radical s'opposait à certaines de mes idéologies. J'ai donc décidé d'adopter un point de vue plus neutre lors de la traduction de l'oeuvre d'Aritha van Herk, *Restlessness*. Ce roman, par ailleurs, s'adaptait peu à un quelconque remaniement, le féminisme de van Herk étant incontestablement présent mais beaucoup plus modéré que celui de certaines écrivaines québécoises, pour ne citer que Barbara Godard. Et même si je tenais fortement à inscire ma subjectivité dans le texte, ma volonté de produire autant que possible un texte équivalent amoindrissait la force de mon désir. En effet, le traducteur se doit selon moi d'établir un certain pacte avec l'auteur, un respect de l'écriture de départ. Et remanier complètement un texte signifie rompre ce contrat. Il est vrai que pour certains, cette

---

[48]: Evelyne Voldeng citée dans de Lotbinière-Harwood (1991) 26.

fidélité au texte et à l'auteur équivaut à une invisibilité totale que Venuti définit dans les termes qui suivent:

> "Invisibility" is the term I will use to describe the translator's situation and activity in contemporary Anglo-American culture. [...] A translated text [...] is judged acceptable by most publishers, reviewers, and readers when it reads fluently, when the absence of any linguistic or stylistic peculiarities makes it transparent, giving the appearance that it reflects the foreign writer's personality or intention or the essential meaning of the foreign text - the appearance, in other words, that the translation is not in fact a translation, but the "original."[49]

Cependant, c'est en m'appropriant chaque ligne et chaque mot du texte au cours du processus de traduction, c'est en ayant recours à de nombreuses stratégies sur lesquelles je vais m'attarder dans la dernière partie de ce commentaire que je suis parvenue à rendre mon passage visible, que j'ai inscrit ma subjectivité et que j'ai pu me nommer co-productrice de ce nouveau texte car comme l'affirment Ilma Rakusa et Rada Ivekovic:

> Durant l'après-midi, la traductrice traduit son texte. Jusqu'au soir. Quelques pages. [...] Elle se fait confiance. Elle arrive alors jusqu'au nom propre de son auteur. Elle ne peut pas traduire ce nom. [...] Car une fois le texte en question traduit, l'auteur n'en est plus le même.[50]

C: UNE TRADUCTION FÉBRILE DE *RESTLESSNESS.*

C'est au fil de cette réflexion sur ma propre pratique de la traduction que j'ai pris conscience de l'écart entre l'adhérence à une théorie et sa mise en action. Un interstice s'était établi entre mes désirs et la traduction de *Restlessness* en tant que réalité. En effet,

---

[49]: Lawrence Venuti, The Translator's Invisibility, a History of Translation, (London and New York: Routledge,1995) 1-2.

[50]: Ilma Rakusa et Rada Ivekovik. "The Translator Being Translated", dans Tessera 6, (1989) p60.

de nombreuses théories en traductologie vers lesquelles je m'étais sentie attirée avaient été reléguées à l'arrière-plan au cours de mon expérience fébrile de traduction, car non-compatibles avec ma volonté de respecter le plus possible l'écriture de l'auteur. C'est donc à travers la description des étapes que j'avais franchies et l'étude des différents problèmes de traduction rencontrés dans *Restlessness* que je me suis appliquée à reconstituer un long processus et à démontrer comment un nouveau texte, qui respectait les limites que je m'étais imposées, s'était progressivement construit. C'est aussi en établissant un parallèle avec la métaphore du pont qu'utilise Douglas R. Hofstadter que j'ai pu visualiser ces étapes: les différentes lectures du roman, la déconstruction du texte, l'extériorisation du processus de lecture et de recherche, et finalement la reproduction d'un texte "équivalent" à travers la quête d'une expression fluide et intuitive.

> Imagine a deep, narrow chasm over which you would like to construct a strong, wide bridge. You take a long piece of rope and tie one end of it to a tree near the chasm's edge. The other end you tie around a stone, and hurl the stone across the chasm. Now you make your way to the other side in a roundabout way and tie the far end of the rope to a tree on that side. In this stretch of anchored cord spanning the chasm you have the humble beginnings of a strong structure. It is, after all, an extremely primitive bridge. By swinging from your rope, you can cross more easily and quickly, and soon you have a second rope parallel to the first. Next, you can link the two parallel ropes together with some boards, and now you have something much more bridge-like. The stronger your tentative bridge, the more quickly you can cross over it and the more you can carry along with you. Eventually, you can start building a second bridge entirely out of wood alongside your first one, using the first one as a kind of scaffolding. In general, each stage will be a bit stronger than the previous one - but if by chance one should collapse, you always have the fallback position of what you had already done. Over time, and with a number of stages, you come to have the strong, wide bridge that was once only dream[51].

1) Les différentes lectures de *Restlessness.*

Il n'existe de meilleure façon de lire un texte que de le traduire. Il est, en effet,

---

[51]: Douglas R. Hofstadter, Le Ton beau de Marot, In Praise of the Music of Language (New York: BasicBooks, HarperCollins Publishers, 1997) 367.

incontestable que tout traducteur lit différemment et plus attentivement l'oeuvre sur laquelle il a choisi de travailler qu'un simple lecteur, j'irais même jusqu'à dire qu'un critique littéraire. C'est ainsi qu'au cours d'une série de lectures complètes de *Restlessness*, j'ai cherché à en examiner toutes les facettes jusqu'à connaître le roman à la perfection, tenant à n'en laisser échapper aucune subtilité. Betty Bednarski décrit ainsi la traduction comme:

> [...] une lecture qui se veut des plus complètes. Le traducteur-lecteur est motivé par un désir de tout voir, tout saisir, tout comprendre. Il relève le défi du texte, s'efforce de pénétrer toute obscurité, tout mystère, tout secret.[52]

Betty Bednarski assimile le regard du traducteur à celui d'un découvreur, "à la fois chercheur et faiseur de sens," dit-elle. Celui-ci tente de retracer les intentions de l'auteur, de comprendre l'oeuvre dans son ensemble et de façon détaillée avant de finalement "*re*construire un sens (des sens)."[53] Tels furent mes desseins au cours de cette étape de lecture. Et c'est ainsi que *Restlessness* s'est progressivement déconstruit afin de me permettre de découvrir de nouveaux aspects des traits littéraires d'Aritha van Herk, des caractéristiques bien définies qui m'ont permis d'élucider les composantes de cette oeuvre littéraire avant de passer à l'acte de création et d'écriture. En voici à titre d'exemples quelques éléments:

+ <u>La structure du roman:</u>

La structure, les mouvements et le son de *Restlessness* ont été indéniablement l'une des grandes préoccupations d'Aritha van Herk. L'auto-réflexivité de son écriture, l'aspect sophistiqué de certains termes employés, le jargon académique de l'écrivain-critique rendent la syntaxe particulière du roman parfois difficile à déchiffrer. Le passage suivant en est une parfaite illustration:

---

[52]: Bednarski (1989)14.

[53]: Bednarski (1989)11.

> Through the act of traveling, time takes on a new tense, a different country. Time acts as bribery for diffidence, a text of unbecoming, something shaken loose from the gravel of settled bones and dictatorial schedules, rising and lying down, alarm and hunger. (R, p33)

Le degré de difficulté de la syntaxe m'a menée à m'interroger sur le sens réel de ce passage que je pouvais interpréter différemment. La présence de nombreux termes négatifs décrit l'aspect dictatorial du temps, mais l'ajout de ces termes mène parfois à une idée positive; ainsi l'addition de "bribery" et de "diffidence" aboutit à quelque chose de constructif, ce qui semblait s'opposer, selon moi, au sens global du passage. À moins que l'auteur fasse référence à une idée de liberté. Interrogée à ce propos, Aritha van Herk m'a répondu:

> It's true that when I work with time in this novel, I often turn it in a negative direction, since it seems so dictatorial in most contexts. I am referring there to the way that time seems to haunt the character, follow her, insist on its presence, so that she cannot escape its insistence. She wants to use time to set herself free, to uncouple herself from schedules and demands, but it holds her close. Of course, losing time does not necessarily mean achieving freedom, but she seems to believe that it will. Your interpretation of two negatives implying a positive is very good.[54]

Après avoir longuement réfléchi sur ce passage, j'ai donc tenté de le reproduire par:

> À travers l'acte même du voyage, le temps revêt une nouvelle temporalité, un pays différent. Le temps corrompt le manque de confiance en soi, il transforme notre vie en un texte de non-devenir, un élément libéré de la poussière des os tassés et des emplois du temps dictatoriaux, se lever et s'allonger, l'inquiétude et la faim.

+ <u>Les innovations d'emploi</u>:

Un trait littéraire d'Aritha van Herk qui apparaît tout au long du roman est l'emploi parfois surprenant de certains termes. Des mots comme "kinematics" (R, p44) dont la définition du Webster's Third New International Dictionary est "a branch of dynamics that deals with aspects of motion (as acceleration and velocity) apart from considerations of mass and force," sont utilisés dans un contexte métaphorique: "I run

---

[54]: courriel reçu d'Aritha van Herk en réponse à mes questions, 30 octobre 2000.

away. I play hide and seek. I practice kinematics," ce que j'ai traduit par "Je fuis. Je joue à cache-cache. Je fais de la cinématique." La définition française de ce terme est selon le Petit Robert: "Partie de la mécanique qui étudie le mouvement indépendamment des forces qui le produisent." Les deux termes français et anglais étant équivalents, j'ai décidé d'opter pour une traduction littérale afin de conserver l'effet syntaxique et sémantique de cette phrase.

Le terme "heliotrope" est un autre exemple de ce trait littéraire de l'auteur. Il fait à la fois référence à une plante qui se tourne vers le soleil, à un parfum ou à une couleur entre le rouge et le violet, et est originalement utilisé dans la phrase "death seems to me as sweet as a vanilla candle, as heliotrope as the sun itself"(R, p57). Aritha van Herk écrit à propos de cette phrase:

> Yes, death as a vanilla candle, implies the metaphor of life consuming itself as it burns brightest, and just as you deduced, the sun reaching a moment of intensity that is ultimately perfect but also most incendiary. So that the contradiction of the highest moment of intensity as also providing a moment when death is closest is the idea I was trying to grapple with.[55]

Ma traduction littérale de "aussi héliotrope que le soleil lui-même" tente de conserver l'effet stylistique que l'auteur cherchait à créer et la métaphore du soleil, qui se tourne vers lui-même, et qui traduit l'idée d'un moment ultime de perfection comparable à la mort, d'une certaine manière.

De nombreux termes peu usités sont aussi employés, comme le mot "paraleipsis" (R, p49), défini comme "a passing over with brief mention in order to emphasize rhetorically the suggestiveness of what is omitted"[56] et employé dans la phrase "What is carried in the maw of an experienced suitcase is a paraleipsis" (R, p49). De tels mots

---

[55]: courriel d'Aritha van Herk en réponse à mes questions, 30 octobre 2000.

[56]: Webster's Third New International Dictionary of the English Language Unabridged, Springfield Massachusetts: G.& C. Merriam Company Publishers, 1976.

n'ont pas d'équivalent en français, ce qui m'oblige donc à avoir recours soit à une simplification du terme - au mot "ellipse" - ou à un néologisme en français, option que j'ai adoptée à travers le terme "paraellipse" dans la phrase "ce que l'on transporte dans l'estomac d'une valise expérimentée est une paraellipse" afin de ne pas sous-traduire ce terme.

+ Les couleurs:

Aritha van Herk se réfère aussi abondamment aux couleurs, mais toujours dans des contextes différents. La couleur "bleu" en est un parfait exemple. On la retrouve quatre fois dans le livre: "The distance between me and my dear one is like a mounting pressure of blue, a page torn from a phone book"(R, p66), "The blue tang of mineral salts" (R, p81), "At least here the walls don't wear plaques, that patina of do-gooderness that you read in Toronto or London, endlessly blue-noting the famous people who slept under an obscure roof for five minutes" (R, p145), et finalement, "They should suffer periodic burning, hotels, although we're snobbish enough to want to stay in these old ones with marble floors and blue-blooded staircases" (R, p181). Cette couleur fait ici appel à la mélancolie, aux odeurs, aux plaques bleues qu'arborent certaines rues et à la noblesse du sang bleu - quatre associations transcrites par une même couleur mais que je ne pouvais malheureusement pas reproduire en français et que j'ai traduites par: "une pression croissante d'un bleu mélancolique", "la forte odeur bleue des sels de bain", "ces dépôts patinés de bonnes âmes inscrivant inlassablement les noms des célébrités" et "aux escaliers de grande classe." Conserver l'allusion aux différents aspects de la couleur "bleu" n'aurait abouti qu'à des maladresses en français. J'ai cependant décidé de réintroduire ce terme dans l'expression "bleu mélancolique" que j'avais auparavant traduit par "une pression croissante de mélancolie." En effet, l'explication d'Aritha van Herk m'empêchait de privilégier uniquement l'idée de mélancolie. Elle écrit:

> In using 'blue' I am using it in every possible way, both melancholy and the literal colour

> itself, blue as the skies of separation, the blueness of a colour that refers to its own intensity. The reference to the page torn from the phone book is a reference to a stranger in a town, who has nothing to write on, and who will tear a phone book page to take, not caring that they leave no directory for the next person. So there is a sense of dissociation as well as intensity, both associated to melancholy. Blue, of course, is also the colour worn by the Virgin Mary, a symbol of purity, which is itself a gesture of intensity.[57]

J'ai cependant conservé certaines références à des couleurs et à leurs associations. Dans "So, I travel for my work, but I know I'm an outsider, a failed participant, repentant rouge, mere tourist" (R, p93), Aritha van Herk fait à la fois allusion à la valorisation de la tendance gauchiste et à la couleur rouge par rapport aux questions féministes.[58] J'ai préféré rester neutre plutôt que privilégier l'une de ces deux interprétations et ai traduit cette expression par "Voyager est donc mon métier, mais je sais que je ne suis qu'une étrangère, une participante râtée, rouge et qui s'en repent, une simple touriste." Ma première traduction s'avérait plus fluide "rouge de repentir" mais effaçait totalement les allusions de l'auteur en faveur d'un sens de l'embarras.

+ Variations subites de registre:

Restlessness comporte de nombreuses variations subites de registre. Aritha van Herk peut passer d'un style soigné, comme nous venons de le voir à un style presque vulgaire. Ces passages brusques semblent tout aussi choquants en anglais qu'en français. Ainsi, l'auteur a écrit, "She was a diversion from his graphite life, a quick fuck that he would leave there amidst the elderly women clutching the saddles of their purses, the waiters legging their work behind long white aprons, while the mirrors wavered marble explications around them," (R, p164) ou encore "she has never met my dear one, although once in a while she raises an eyebrow at me and pronounces my color good. That is as

---

[57]: courriel d'Aritha van Herk en réponse à mes questions, 30 octobre 2000.

[58]: Informations fournies par le Professeur Pamela Sing qui s'était informée auprès d'Aritha van Herk.

close as she comes to telling me that I look like I'm getting laid" (R, p160). J'ai préféré garder ces changements de style afin de respecter cette écriture même si je n'en étais pas totalement satisfaite et ai traduit "elle était une diversion dans sa vie de graphite, quelqu'un avec qui baiser rapidement" et "elle ne va jamais jusqu'à dire qu'elle peut lire sur mon visage que je me fais sauter."

+ Images et métaphores:

Restlessness est peuplé de nombreuses images et métaphores qui sont parfois difficiles à rendre en français et que j'avais tendance à traduire trop littéralement ou à trop expliciter. L'image employée au tout début du roman et qui fait écho à l'oeuvre Macbeth de Shakespeare en est un parfait exemple: "a bed, substantial and bolstered and duvetted, metaphor for comfort and the sleep that is supposed to knit up raveled sleeves, rafts the center of the room" (R, p7). Van Herk joue avec cette image tout au long de la première page ("I have always wondered at such knitting images because I never could knit, could not hold the yarn so as to give the stitches tension [...]"), ce qui rend la substitution de cette métaphore par une autre quasiment impossible. En effet, j'aurais pu utiliser l'expression "réparer ses forces" et substituer le mot "force" par une autre image. Mais, je me serais alors trop éloignée du texte dans les lignes qui suivent. Je me suis donc contentée de reprendre cette même métaphore et de la traduire quelque peu littéralement: "un gigantesque lit couvert d'un traversin et d'une couette, l'image même du confort et du sommeil qui est censé refaire le tricot des manches défaites, flotte tel un radeau au milieu de la pièce." L'idée traduite à travers le verbe "raft" a aussi soulevé en moi quelques interrogations. En effet, ce mot n'est pas utilisé dans son sens propre qui est selon le Webster's Dictionary "to transport in a the form of a raft by floating," mais se réfère davantage à l'idée de sauvetage. Comme il m'était impossible de verbaliser métaphoriquement le nom "radeau," j'ai décidé d'avoir recours à l'explicitation à travers l'expression "flotte tel un radeau."

Une autre occurrence de ce trait littéraire de l'auteur qui s'est transformé pour moi en véritable casse-tête est "I want no corner of this world taken up with my square footage" (R, p77). Cette phrase signifie en fait que Dorcas ne veut qu'aucun coin de ce monde ne soit accaparé par la place qu'elle y occupe. Mais cette phrase était, en fait, trop littérale et il me fallait la poétiser, ce que je ne suis pas parvenue à faire.

+ Répétitions de mêmes termes:

Aritha van Herk joue aussi avec la reprise de certains mots tout au long du roman. Ainsi, le mot "restlessness" n'est pas seulement le titre de l'ouvrage mais est repris constamment sous différentes formes " restless" ou "rest", ce qui a rendu problématique la traduction du titre. Le parfait exemple est l'extrait suivant: "Restlessness. A given. My restless heart, my restless travels, my restless bed, my restless contact lenses, my restless fingernail polish, my restless boots, my restless coffee grinder. [...] Restless everything. Restless restlessness" (R, p77). Il me fallait donc non seulement un titre qui produise un effet sur le lecteur potentiel, mais aussi un mot qui puisse être décomposé de la même manière que le terme "restlessness" et qui possède plusieurs sens afin d'en exploiter tout le potentiel. Le mot "fébrilité" pouvait ainsi être employé sous sa forme adverbiale "fébrilement" ou adjectivale "fébrile," mais aussi utilisé au singulier et au pluriel - ce qui me permettait de faire référence tantôt à l'état psychologique de Dorcas dans sa globalité, tantôt à l'un ou l'autre des sens polysémiques du mot (fiévreuse / agitée / nerveuse / excitée...). J'ai donc choisi le pluriel du mot pour le titre qui décrit Dorcas dans son ensemble et le singulier de "fébrilité" à chaque fois que van Herk s'y référait dans une occurrence précise à l'intérieur du roman.

Dans d'autres cas, van Herk reprend certains mots en jouant sur leur polysémie. C'est ainsi qu'elle écrit "is completely tarted up [...] Vienna can afford to be a tart." (R, p112). Il est malheureusement impossible de rendre ce jeu de mot en français pour des raisons morphologiques, j'ai donc tenté de le garder à travers des mots appartenant à la

même famille lexicale: "L'a-t-on complètement remaquillée? [...] Vienne peut se permettre d'être un pot-de-peinture." La définition du mot "tart" est selon le Webster's Dictionary "a wanton or loose girl or woman." Ces connotations n'apparaissent donc pas directement dans ma traduction, mais préférant ne pas perdre le jeu de mot ici, il me fallait faire un choix.

Le même problème s'est présenté dans "he hadn't said I would be deafened, but that I would be deadened." (R, p140) que j'ai traduit par "il n'avait pas dit que cela me ferait perdre l'ouïe mais la vie." Devant l'impossibilité de conserver à la fois le son et le sens de la phrase, j'ai dû faire un choix et oublier le sens premier de "deaden" qui est selon le Webster's Dictionary "to make as if dead: impair in vigor, force, activity, or sensation" et qui se réfère davantage à l'idée de perdre le goût de la vie que la vie elle-même.

J'ai donc découvert de nombreux aspects stylistiques, sémantiques, graphiques et phonétiques au cours de cette phase de déconstruction du texte. Après l'analyse des facteurs linguistiques, je me suis penchée sur les facteurs intertextuels, socio-culturels et géographiques présents dans le roman afin que ma version corresponde le plus étroitement possible à l'original. Ces références abondent par ailleurs dans *Restlessness*, que ce soit des références à des romans ou films qui en ont été tiré comme "Et au milieu coule une rivière" de Robert Redford dans "and a railway runs through it" (R, p146), ou à de nombreuses oeuvres littéraires (*Les ailes du désir* de Bruno Ganz, p38; *Le troisième homme* d'Orson Welles, p122, par exemple) ou à des peintures (Frans Hals p22 et de nombreux autres tout au long du roman).

L'intertexte est aussi très présent dans ce texte, avec notamment des références à Proust ("The taste of a madeleine. Or was it a cookie?" p193), à Joyce ("And Trieste, ah Trieste ate my liver" p108), à Cervantes ("But I'm a picara too" p92), à Shakespeare au début et à la fin du roman ("the sleep that is supposed to knit up raveled sleeves" p7 en

référence à Macbeth et "to sleep, perchance to dream" p193 qui fait écho à Hamlet) et à bien d'autres encore. La présence de ces références est si importante que je ne peux pas écarter le doute que certaines allusions n'ont pas été relevées.

+ Références historiques, politiques et géographiques:

Ce sont ces références qui m'ont posé le plus de problèmes et qui m'ont poussée à effectuer des recherches plus profondes afin de les comprendre toutes. Il est en effet difficile de travailler sur ce roman sans connaître un minimum de l'histoire et de la géographie égyptiennes (p138, 139: les pyramides de Gizeh, le Calife Manum, la pyramide de Chéphrèn), sans se renseigner sur l'histoire de Trieste (p18: ville italienne sous domination autrichienne, yougoslave) ou sur l'histoire de Vienne, de l'Empire Austro-Hongrois et des Habsbourg (p112).

Le contexte historique et géographique de Calgary a également soulevé en moi quelques interrogations. En effet, de nombreuses références historiques peuplent le roman, telles que "the Big Four"(R, p149), "the wood-frame building of 1889 [...], the old Eau Claire and Bow River Lumber Company" (R,144)... Aritha van Herk fait également souvent référence à l'histoire du Palliser Hotel. C'est en effectuant des recherches sur ces différents aspects dans divers prospectus (*Calgary et les Rocheuses canadiennes*, Bureau des congrès et du tourisme de Calgary, ou *Planning Guide: The Palliser Canadian Pacific Hotels*) ou en recherchant davantage d'informations sur l'internet que je me suis peu à peu documentée sur cette ville.

Un problème majeur demeurait cependant et je ne pouvais y remédier à distance. Mon impossibilité de parvenir à visualiser les descriptions que van Herk faisait de la ville de Calgary, tout particulièrement au cours de la promenade de Dorcas et de Derrick Atman au sein de la ville (Palliser Hotel / First Street / Maxwell Bates's St Mary / Memorial Park Library / Fifth Avenue / The Cowboy / Stephen Avenue / Bankers Hall / The Bay / Divino) m'a poussée à me rendre à Calgary. Ainsi, c'est en retraçant les pas de

l'héroïne que j'ai réussi à imaginer ce parcours fictif décrit dans le roman afin de pouvoir le reproduire dans le texte d'arrivée. Cette visite m'a également permis de visiter le Palliser Hotel et de découvrir non seulement l'architecture que van Herk a tant décrite et personnifiée ("the white sleeves over the windows" (R, p85), "the bottom leg of the hotel's E-shape" (R, p28), "the metal canopy" (R, p23)) mais aussi l'intérieur, le hall ("the clichéd elegance of the foyer, the pulsing chandelier that enhances the lobby's cozy dusk" (R, p25)), les couloirs et les chambres de cet hôtel ("Such a plain room, tasteful, replete with tempered comfort and yet restraint" (R, p30)). Les descriptions de Divino, de sa porte qui grince sur le parquet ("The heavy door to Divino scrapes against the old wooden floor" (R, p85)), de sa nourriture ("bistro-type food" (R, p85)) et de sa luminosité ("a dusky candlelit restaurant" (R, p102)) ont été également grandement facilitées par une visite en ces lieux.

C'est ainsi, que relégué à l'état de fragments, d'ossements, le texte ne cherchait qu'à se voir reconstruit. En créant des liens, en émettant des hypothèses à partir de la banque de données que j'avais établie au cours de mes recherches, je devais m'éloigner de cette étape de lecture interrogative et de recherches, et extérioriser tout ce processus afin d'entrer dans une phase d'interprétation.

2) Extériorisation du processus de lecture et de recherche:

Consciente de toutes les nuances du texte, je me posais ainsi de nombreuses questions mais il me fallait faire des choix, doser ce que je voulais révéler ou non. Ne pouvant pas tout retranscrire de cette lecture complète et repoussant un danger de vouloir trop traduire, il me fallait trouver des solutions et interpréter le texte lorsque l'incertitude demeurait, parfois même à contre-coeur. Betty Bednarsky écrit ainsi:

> Quoi qu'il en soit, il arrive au traducteur de regretter ce passage du côté de l'écriture, qui

> l'oblige à des choix, là où la lecture permettait des ambivalences, des superpositions de sens possibles, une profondeur donc et une fluidité apparemment sans limites. [...] Lors de la lecture, la décision, une fois prise, peut être renversée et le refus et le choix peuvent coexister dans toute la richesse de l'indéterminé. [...] La traduction-lecture s'accommode de contradictions et de polysémies, s'ouvre à toutes les possibilités. La traduction-écriture, par contre, se voit obligée de fixer et de préciser.[59]

De nombreux passages me paraissaient encore obscurs, mais je ne parvenais pas à les élucider. Cette nouvelle phase de "traduction-écriture" vers laquelle je me dirigeais m'obligeait cependant à faire des choix entre différentes interprétations et à repousser tout questionnement. Les exemples qui suivent démontrent cette regrettable nécessité de devoir trancher entre différentes possibilités:

+Erreurs typographiques:

L'incohérence de certaines phrases m'a parfois poussée à me demander si elle avait pour source des erreurs typographiques. En voici un exemple: "I remember the spectrum of color that radiated from the impressionist paintings in the Jeu de Pomme" (R, p124) que j'ai retranscrit avec l'orthographe suivante "Jeu de Paume." Cet exemple est évidemment une erreur d'orthographe, comme aux pages 48 "a convenient pair of fine dernier panty hose" ou 178 "so the hotel becomes it own suggestion", mais le doute persiste dans certains cas. C'est alors qu'il me faut interpréter selon le contexte. C'est ainsi que le caractère obscur de l'expression "a mounting pressure of blue" (R, p66), m'avait menée à me demander si l'auteur n'avait pas oublié un terme comme "blue feelings". Mais la réponse que m'a fournie van Herk a justifié cet emploi comme je l'ai démontré auparavant.

+ Emprunts de termes français:

Quelle solution dois-je aussi adopter lorsque le sens des emprunts et des insertions de termes français n'est pas toujours clair et logique? Dans "Places become both famous

---

[59]: Bednarski (1989) 15-16.

and common, their naming rolls off the tongue - *London, New York, Paris* - making us accomplices, assistants to their renown, their bridges and museums, their *air du plein*" (R, p14) ou "the *clefs d'or* of attended needs" (R, p17), j'ai décidé de conserver l'impact que l'auteur désirait créer en insérant ces mêmes mots français et me suis contentée d'ajouter une note en bas de page.

+ Obscurité de certains passages:

Dans certains cas, ce que l'auteur cherchait à exprimer demeurait totalement obscur et je n'avais d'autre option que de le traduire littéralement. Voici un parfait exemple de ces incompréhensions de ma part: "Although there is never a dearth of assassins, eager to buy a woman's eyebrows and fingernail polish"(R, p164) que j'ai traduit par "Bien que l'on n'observe jamais une absence d'assassins désireux d'acheter les sourcils d'une femme et du vernis à ongle." C'est dans de tels cas que la traduction devient un véritable casse-tête, que le traducteur se sent vraiment frustré de ne pas parvenir à élucider les mécanismes de l'esprit de l'auteur et de ne pas comprendre ce que celle-ci cherche à dire. Van Herk m'a plus tard expliqué le sens de cette phrase:

> The reference to eyebrows and fingernail polish is pretty much a stand-in for women who take very good care of those parts of themselves. So a woman who works hard on her surface will always find a man willing to 'purchase' her for her superficial aspects, her beauty, her looks, her manicure. Assassins are more interested in a woman's surface than what goes on below the surface, and so they will think that the surface stands in for the whole.[60]

+ Problèmes d'équivalence:

De nombreux termes lexicaux employés par van Herk n'ont pas d'équivalents en français, ce qui m'a souvent obligée à avoir recours à différentes techniques pour pouvoir les traduire. Dans "Walk-ins, reservations, no-shows, under-stays, check-outs, arrivals, departures. I used to be one of those people hotels hate. Not the kind who make a

---

[60]: courriel de Aritha van Herk en réponse à mes questions, 30 octobre 2000.

reservation, and then don't appear, the no-shows. No, I'm a perennial under-stay " (R, p179), la morphologie des mots ne me permettait pas de copier la structure, ce qui m'a poussée à expliciter ce paragraphe même si cela rendait le style très lourd: "Les clients sans réservations, ceux qui ne se présentent pas, les réservations, ceux qui partent plus tôt que prévu, les formalités de départ, les arrivées et les départs. J'étais auparavant l'une de ces personnes haïes par les hôtels. Pas celles qui font des réservations et ne se présentent pas, les infidèles. Non, je suis quelqu'un qui part perpétuellement plus tôt que prévu." Une autre occurrence de ce problème d'équivalence se trouve dans "The concierge with the crossed keys at his lapel is meant to fulfill requests, cross-reference the postal clerk moonlighting as waiter, the taxi driver who spends his evenings concocting drinks in the bar" (R, p180). La définition du verbe "to cross-reference" est selon le Webster's Dictionnary "to refer from (as one subject) to a related subject (a book given coherence by cross-referenced paragraphs)" et c'est à partir de cette définition que j'ai orienté mon interprétation: "Le concierge avec ses clefs emmêlées sur le revers de sa veste est censé répondre à vos demandes, vous renvoyer vers l'agent des Postes travaillant au noir comme serveur, le chauffeur de taxi qui passe ses soirées à concocter des boissons au bar."

Entrer dans la phase de réécriture exige donc du traducteur, comme je viens de le démontrer, que celui-ci fasse des choix. Mais le passage à l'écriture n'oblige pas seulement le traducteur à prendre des décisions, il doit aussi être précis pour que le lecteur ne s'arrête pas sur certains passages, car comme le souligne Betty Bednarski:

> Ce regard, mon regard, c'est le regard d'un autre que je pose pour un autre comme moi, ou plutôt pour un autre plus autre encore que moi, car n'ayant pas la possibilité de lire l'original, n'ayant pas accès à l'oeuvre dans sa forme originale. [...] Le traducteur est un intermédiaire, et la traduction est une lecture ambassadrice, médiatrice. [...] pour devenir cet intermédiaire, pour accomplir vraiment une médiation, je dois faire de ma lecture une écriture, l'extérioriser et, par un deuxième mouvement, me rapprocher non seulement de l'auteur, dont je suis les traces et refais les gestes, mais de cet autre "plus autre encore

que moi" qui est mon propre lecteur.[61]

Ce lecteur, je l'ai en effet imaginé tout au long du processus d'interprétation et de réécriture, que ce soit ma première lectrice représentée par l'autorité de la directrice de thèse et dont j'ai peu à peu appris à précéder les goûts et les jugements stylistiques, ou mon futur lectorat une fois cette traduction publiée, qu'il soit Québécois ou Européen (on m'a souvent demandé vers quel public j'orientais ma traduction, que ce soit le Québec ou l'Europe. Afin de ne pas me limiter à un seul pays, j'ai fait usage du français standard et me suis éloignée de tout régionalisme). J'ai même tenté désespérément de me mettre à sa place en relisant à haute voix ce que je venais d'écrire, en m'interrogeant sur le sens exact de chaque mot et en m'attachant au style et au ton de mon texte.

3: Reproduction d'un texte équivalent:

C'est au cours de cette dernière phase de ré-écriture que la traduction s'affine: le texte qui au départ n'était que rudimentaire et banal se transforme. En tentant de n'omettre aucune référence culturelle et de prendre en compte la musicalité et l'émotion des mots de l'auteur, je crée une écriture de plus en plus naturelle et intuitive. Cette écriture ne s'obtient cependant qu'à travers une accumulation de différentes versions (cinq dans le cas de *Restlessness*), une répétition d'un même acte de traduction, une résolution d'énigmes et de casse-têtes qui se répète jusqu'à l'étape de la "satisfaction."

> Écrivain, écrivant, le traducteur se sentira autrement divisé. Il se rapprochera encore plus de l'auteur, montant à rebours et, par un processus d'expansion et de renouvellement hautement mimétique, fera siens tous les "tics", toutes les joies, toutes les exigences et les frustrations de l'acte d'écrire. Mais l'écriture le rapprochera simultanément de son lecteur, lui fera découvrir en même temps sa responsabilité vis-à-vis de celui-ci et de sa propre langue. [...] Le traducteur doit s'interroger consciemment sur la réception, travailler plus encore que l'auteur - plus consciemment en tous cas - pour rendre

---

[61]: Bednarski (1989) 12.

recevable son texte.[62]

C'est donc en retravaillant inlassablement le roman mot à mot, phrase par phrase, page par page, section après section, et en reconstruisant un nouveau texte après de nombreuses heures passées à explorer, construire, déconstruire et reconstruire, que j'ai finalement abouti à un texte qui "fonctionne."[63] Mais à chaque nouvelle version correspondaient aussi de nouvelles prises de risque qui entraient en conflit avec la pression d'être aussi littérale que possible. En travaillant sur un passage qui me laissait insatisfaite, en accumulant les différentes versions, je choisissais d'autres mots, j'étudiais de nouvelles possibilités, je prenais des risques afin d'obtenir un texte de plus en plus raffiné. Certains obstacles demeuraient cependant incontournables (comme je l'ai démontré précédemment) et l'impossibilité de trouver une solution me laissait amère. Tout traducteur est en fait conscient des points faibles (et forts) de sa traduction, il en est capable d'évaluer la qualité et devient son meilleur critique:

> La perspective change, le traducteur devenant attentif surtout à la cohérence et la dynamique de son propre texte, son écriture se dotant d'une nouvelle assurance, sa lecture se faisant de plus en plus auto-lecture, auto-critique.[64]

C'est ainsi qu'après avoir intériorisé le texte de départ au cours des trois premières versions, j'ai alors cherché à m'en détacher pour trouver un style de plus en plus fluide. Mais ce n'est qu'au cours de la dernière version que j'ai travaillé indépendamment sur mon propre texte pour le rendre tout à fait recevable auprès de mon lectorat. J'ai cherché à donner un ton à l'oeuvre, à y inscrire ma subjectivité à travers quelques "trouvailles," récompenses de nombreuses recherches telles que le titre "Fébrilités," le jeu de mot "perdre l'ouïe, perdre la vie" pour traduire "deafened"

---

[62]: Bednarski (1989) 14.

[63]: Se référer à la note 66 p 49.

[64]: Bednarski (1989) 17.

(R, p139) et "deadened" (R, p140) ou encore l'allitération "du clown au caveau" pour "from tumble to tomb" (R, p135). J'ai tenté de transformer les problèmes insolubles, et les stratégies que j'ai employées pour y remédier, en un jeu de l'écriture. Et j'ai rêvé d'entrer dans l'espace de plaisir et de jeu que décrit Roland Barthes:

> Encore, encore, encore plus! encore un autre mot, encore une autre fête. La langue se reconstruit ailleurs par le flux pressé de tous les plaisirs du langage. Où, ailleurs? au paradis des mots. C'est là véritablement un texte paradisiaque, utopique (sans lieu), une hétérologie par plénitude: tous les signifiants sont là et chacun fait mouche; l'auteur (le lecteur) semble leur dire: je vous aime tous (mots, tours, phrases, adjectifs, ruptures: pêle-mêle: les signes et les mirages d'objets qu'ils représentent); une sorte de franciscanisme appelle tous les mots à se poser, à se presser, à repartir; texte japé, chiné; nous sommes comblés par le langage, tels de jeunes enfants à qui rien ne serait jamais rien refusé, reproché, ou pire encore: "permis." C'est la gageure d'une jubilation continue, le moment où par son excès le plaisir verbal suffoque et bascule dans la jouissance.[65]

En effet, ce désir d'établir un lien entre traduction, créativité, émotion et plaisir est demeuré très fort au cours de la dernière phase de la traduction de *Restlessness*, même s'il a été de nombreuses fois entrecoupé par l'impatience et l'exaspération de la réalité d'une telle entreprise. Aussi, ce sentiment à la fois détestable et si agréable que j'ai vécu, celui de ne jamais atteindre le stade d'une satisfaction totale et finale, celui d'être continuellement convaincue qu'une meilleure version peut toujours être produite et de trouver du plaisir dans cette recherche de perfection infinie, m'a fait prendre conscience de la tâche automutilatrice du traducteur. D'où le besoin de se convaincre qu'une traduction doit à un moment donné se fermer, car comme le souligne Betty Bednarski:

> "Fermer", c'est une façon de marquer une satisfaction qui, sans être totale, définitive, signale l'accomplissement du seul but que le traducteur puisse jamais affirmer avoir atteint: la réalisation d'un texte qui fonctionne dans la langue d'arrivée. Il s'agit d'un texte parmi d'innombrables textes possibles, mais qui *fonctionne*, c'est-à-dire qui non seulement *dit*, mais *engendre*, *génère* aussi, dont la *dynamique* satisfait, et qui crée sa propre *intégrité* de texte.[66]

---

[65]: Roland Barthes, Le plaisir du texte (Paris: Éditions du Seuil, 1973) 17.

[66]: Bednarski (1989) 17.

CONCLUSION

Dorcas, tout au long du roman, joue avec l'idée de la mort. Les derniers mots que nous l'entendons prononcer sont: "Is death a happy ending?" (R, p193). C'est en désirant la mort, en l'insérant dans son existence, qu'elle s'est réconciliée avec la réalité et avec la vie. Ayant échappé, l'espace d'une nuit, aux fébrilités qui l'envahissaient, elle s'est lancée avidement à la recherche de l'inconnu et de l'invisible. C'est donc à travers son héroïne qu'Aritha van Herk a exploré philosophiquement la mort et s'est interrogée sur le processus créatif de la fiction. Elle énonce ainsi:

> The fact is, death is a fiction, and however we enlist it to our cause, use it to shore up our puny aspirations for immortality, blame our pedantic realism on its presence, death is extremest fiction, the world we do not know, a world we have not entered. Using it as justification for the vagaries of fiction is as great a metafiction as the most common of all possibly common postmodernism ploys citing a mirrored fictionalizing within the mirrored text. And in the fictions of death, we mongers of its potential, we miners, we scavengers on its hopeful bonepile, are as fictional fictioneers as the most insistent of narcissistic poseurs. Yes, death *is* a happy ending (Kroetsch, *Figures in a Ground* 206) goddam it, the one ending we know but cannot know, the loveliest of endings because it is utterly imaginary and mysterious.[67]

La mort agit comme fermeture de la réalité mais aussi, de façon contradictoire, comme gestation d'un désir de poursuivre l'imaginaire et le mystérieux. C'est en m'attardant sur cette citation de van Herk que j'ai compris combien "fermer" ma traduction de *Restlessness* répondait à un désir de mettre fin à de nombreuses heures de questionnement et à une volonté de posséder ce texte qui ne m'appartenait pas, de le maîtriser aussi bien que l'écrivain à l'origine de sa genèse. Mais cette volonté s'opposait au "loveliest of endings [...] utterly imaginary and mysterious" que décrit van Herk, un désir de non-fermeture. Je refusais, en effet, de voir cette traduction comme définitive; traduire, selon moi, implique s'engager dans une spirale, ne jamais arrêter un mécanisme

---

[67]: Aritha van Herk (1991) 193-194.

de recherches et de réécriture, rester indéfiniment ouvert à d'autres lectures, à d'autres interprétations, à d'autres traductions possibles. Ma production se verra ainsi probablement altérée à travers les étapes de lectures qui suivront la rédaction de ce mémoire et les révisions qui précéderont la publication de ma traduction. Mais c'est bel et bien en refusant de se voir fixé que le texte vivra.

À ces désirs de fermeture et d'ouverture, s'ajoutait un désir d'indépendance; tout au long du processus de traduction était née une tentation de laisser de côté les règles de traduction que l'on m'avait inculquées, de m'éloigner d'une traduction littérale et de signer mon propre texte. Mais mon voeu de reconnaître ce nouveau livre comme le mien s'était heurté à la réalité que tout traducteur essaie d'oublier, au leurre du texte autonome, mon propre texte étant indéfiniment lié au texte de départ. Cependant, alors que je tentais de rendre tous les aspects littéraires et linguistiques du roman, et que je m'efforçais de créer une fluidité stylistique totale, j'ai compris que je pouvais établir un compromis en produisant à la fois un texte "équivalent" qui respectait l'écriture d'Aritha van Herk et en y inscrivant ma subjectivité. Car même si je tentais de rendre le processus de traduction invisible, "le geste de traduction ne peut s'effacer. Il laisse des traces de l'écriture de l'auteur-traducteur. Celles-ci pourtant n'apparaissent qu'en perspective oblique ou alors à un oeil expérimenté."[68] C'est donc par l'intermédiaire des "traces" positives de mon écriture que je pouvais me proclamer productrice de ce nouveau livre.

Traduire *Restlessness*, "vivre" au quotidien avec ce roman pendant deux années m'ont aussi poussée à m'interroger sur le mot "traduction." Pourquoi en effet, désirais-je traduire? Certains traducteurs avoueront un désir de rendre hommage à l'un de leurs auteurs préférés, d'autres s'attacheront à une volonté de résister à l'extinction d'une littérature dite minoritaire, d'autres encore trouveront un défi à traduire des auteurs dont

---

[68]: Rakusa et Ivekevic (1989) 60.

l'écriture est dite "difficile." Mais c'est à travers cette citation de Hofstadter que j'ai trouvé la parfaite réponse à ma question:

> I confess I'm not someone who makes translations as gifts, someone who translates so that others might have the chance to discover and savor some otherwise forever-hidden gem of literature; no, I'm just a selfish translator, someone who translated solely and entirely because doing so is exhilarating and beautiful and because it brings me into intimate contact with a work of an author that I admire.[69]

C'est cette véritable exploration de l'oeuvre au complet d'Aritha van Herk que la traduction de *Restlessness* a engendrée. Découvrir et apprécier l'écriture de cet auteur mais aussi tenter d'analyser les mécanismes de sa pensée ont créé en moi une vraie passion pour son travail.

À mon égoïsme de traductrice, j'ajouterai mon désir de me traduire en tant que traductrice-immigrante car c'est en utilisant le mode de la traduction que je me suis forgée une identité et que je peux aujourd'hui affirmer, comme le fait Susanne de Lotbinière-Harwood que "Translation is more than a profession for me, it's my way of being. My perilous bilingual identity."[70] Vivre dans ce refus de s'enraciner et par extention dans cet entre-deux que décrit ce traducteur japonais, Koitchi Toyosaki, que je cite en épigraphe, est devenu ma façon de vivre - entre deux langues, entre deux cultures, entre deux identités que j'essaie de concilier à travers un processus d'immigration. En réponse à Dorcas qui dit: "Well, after all, I am Canadian." (R, p35), je prononcerai les mots suivants: "Well, after all, I will be Canadian."

---

[69]: Hofstadter (1997) 366.

[70]: de Lotbinière-Harwood (1988) 49.

ARITHA VAN HERK

Fébrilités

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
KARINE GERMANN

À *Isabel Carrera Suarez,*

No molesten!

Quand je serai morte, mon très cher,

Ne chante aucune chanson triste pour moi;

"Song"
CHRISTINA ROSSETTI

Si seulement tu étais là

"Against travel," dans *Dog Sleeps*
MONTY REID

"La mort est une fin heureuse: un dialogue en treize actes."

Figures in a Ground
ROBERT KROETSCH ET DIANE BESSAI

* * *

Je suis seule dans une chambre avec l'homme qui a accepté de me tuer.

Une chambre si ordinaire, sans trace d'un obscur pressentiment gothique ou d'un sinistre dessein, les murs recouverts d'un papier à rayures élégantes, les rideaux tombant de façon courtoise à cinq centimètres du sol, lui-même dignement réchauffé d'un tapis berbère de bonne qualité. Deux fauteuils trônent à bras ouverts devant la fenêtre. Un gigantesque lit couvert d'un traversin et d'une couette, l'image même du confort et du sommeil qui est censé refaire le tricot des manches défaites, flotte tel un radeau au milieu de la pièce.

De telles métaphores sur le tricot m'ont toujours émerveillée puisque je n'ai jamais su tricoter ou même tenir le fil de laine de façon à obtenir des mailles bien tendues. Même si Tante Katje me proposait de me montrer comment faire, même si elle m'enfonçait les aiguilles sous les bras et entourait la laine autour de mes doigts ankylosés.

Une salle de bains blanche luit dans le coin, les serviettes grandes mais pas particulièrement épaisses, la baignoire profonde mais un peu rayée. Et contre la porte de la penderie se trouve un support pliable en métal pour les valises, sur lequel le groom a

perché mon sac.

Partout au monde, des gens choisissent de mourir dans l'anonymat des chambres d'hôtel. Les chambres louées sont plus indulgentes que notre propre lit ou notre propre voiture; il est probable que ceux que nous aimons devront faire face au désordre qui s'ensuivra, à l'enquête inévitable, peut-être à un corps oublié qui empeste et à toute la parure du suicide et de ses grotesques aveux.

J'ai trouvé la chambre dans laquelle je vais mourir après des années passées à la recherche de cet instant particulier, à tester les chambres dans d'autres pays, dans d'autres langues, dans d'autres hôtels. Et maintenant je peux me laisser surprendre par le fait que la chambre parfaite, avec son odeur étrangement agréable de détachant pour tapis et ses fenêtres en arrondi, se trouve ici, à l'endroit même où j'ai commencé.

Le choix de mon assassin est moins forfuit.

* * *

Je ne suis pas un personnage de thriller bon marché dans lequel, d'un coup d'épaule assuré, un détective va enfoncer la porte, pour découvrir mon corps qui aura adopté une position exotique et silencieuse au coeur d'un mystère qu'un solitaire rusé, avec un penchant pour les cigarettes et une puissance de déduction sans pareil, finira par résoudre. Élémentaire, mon cher Watson.

Non. Me voilà lancée dans un désir ardent, un plan d'évasion vorace sur lequel je travaille depuis plus de dix ans. Je suis impatiente maintenant, plus impatiente qu'auparavant, lorsque je prétendais être prête. À Vienne, à l'arrière d'un taxi aux embardées vicieuses. En Jamaïque, lorsque j'ai ressenti pour la première fois, au fond de

ma gorge, la brûlure du ginger ale. À Bruxelles, où je suis finalement arrivée à comprendre comment me préparer.

Mais toujours, j'ai attendu, guetté le bruit sourd du gong marquant l'instant d'un accord bien tempéré et j'ai hésité. Comme Prufrock. Oserais-je manger une pêche? Devrais-je rouler le bas de mon pantalon?

À cela près que je n'ai pas peur.

* * *

De crainte que quelqu'un n'imagine que ma mort imminente soit moins intéressante que les moyens par lesquels je suis arrivée ici, je ressens le besoin de répéter ma vie heureuse bien que sans substance. Assise au bord de ce lit, les jambes ballantes à quelques centimètres du sol (je ne suis pas grande), je réfléchis à mes voyages et à leurs arrivées circulaires, j'anticipe mon épitaphe, ma position allongée, le couvre-lit reposant légèrement sur ma poitrine, un verre d'eau à peine touché sur le chevet, ce tumulte enfin oblitéré.

Mon assassin, celui que j'ai choisi, me dit que je peux changer d'avis jusqu'au moment même où il commettra l'acte et finalisera pour moi cette vie brièvement menée. Cependant, arrivée à ce stade, que je décide de continuer ou non, je devrais lui payer les frais d'un meurtre. Nous sommes donc assis inconfortablement au bord du lit, attendons et prétendons être engagés dans une conversation. Il attend que, d'un hochement de tête, je lui fasse signe de procéder et j'attends qu'il pose les questions, douces et attentionnées, qui nous conduiront vers la nuit.

Ses mains, me dis-je, sont délicates, les articulations de ses pouces bizarrement

doubles, un ongle coupé par la couleur bleue d'une ecchymose causée par un coup de marteau. Je dois m'imaginer ses mains parce que, aussi normal que cela puisse paraître, il porte des gants, ni noirs ni sinistres, mais des gants en daim très fin qui pourraient parfaitement aller à un coureur automobile sensible au volant.

Étrangement, je pense que si j'étais dans un avion sur le point de s'écraser, j'aimerais qu'il se trouve auprès de moi, le crash imminent me donnerait une excuse pour tenir sa main et éprouver le réconfort qu'elle m'apporterait. Mais cela fait partie de son métier. On exige de lui qu'il soit réconfortant, car ses bras sont les derniers que toute personne choisissant de mourir rencontre.

* * *

J'attends qu'une ville me séduise, qu'elle se glisse dans un bar et évoque des rencontres illicites. Cet heureux contact ne se produit que sporadiquement. Amsterdam y parvient chaque fois, sans difficulté, comme si elle reconnaissait mes liens du sang, mon accent, un peu maladroit mais maniable, mon vocabulaire, démodé mais satisfaisant. Londres refuse, tout comme Trieste et Sydney. Elles me passent en revue de leurs yeux blasés de barman et me tournent le dos. J'ai déjà un certain âge et de tels sites urbains préfèrent à ce que je suis devenue les jeunes femmes aux os fins, plus exubérantes, qui fument leurs cigarettes en jouant du poignet.

Mais Le Caire m'a immédiatement prise, sans un mot, en me collant simplement au mur et en me tenant, violemment mais attentive à mon plaisir, mon odorat réveillé par l'odeur des clous de girofle et de la fumée.

Et Sarajevo, oh mon Dieu, Sarajevo, sa rivière asséchée et ses jardins angoissants;

je pouvais à peine me tenir debout, les jambes tremblotantes, la souillure du muscle plaqué contre mon aine. Si seulement j'avais réussi à parler une langue, j'aurais pu y arranger un au-revoir, les pieds plantés à l'intérieur du contour en ciment laissé par les empreintes de Principe à la fin de l'empire. Coulée dans le trottoir. Mais une si grande partie de Sarajevo n'est aujourd'hui plus qu'un tas de décombres, au-delà de l'appel à la prière dans l'air matinal et imprégné de mosquée que j'y respirais.

On dit qu'on se souvient d'une ville grâce à ses plaisirs, à ce qu'on y mange et à ce qu'on y boit, à ceux avec qui nous nous y trouvons. Je me souviens des villes grâce aux distances que j'y parcours, au nombre d'entre elles que je réussis à traverser à pied, à la lassitude de mes cuisses et de mes mollets. Et je me souviens de villes grâce aux assassins que j'y rencontre, leur maladresse ébranlant leur empressement à tuer.

James Joyce prétendait que Trieste lui avait rongé le foie. Je pourrais prétendre que Tübingen a rongé mon coeur. Aujourd'hui, le souvenir de Tübingen s'efface. Tout ce dont je me souviens est la femme de chambre assise devant la porte, les pieds soigneusement plantés l'un à côté de l'autre, qui attendait que nous ayons fini de nous disputer, que nous libérions la chambre. Lorsque je suis sortie prendre une douche, à pieds nus, un bout de serviette autour de moi, elle a levé la tête, mais a rapidement baissé les yeux. Comme si elle avait honte d'admettre qu'elle m'avait entendue pleurer.

* * *

J'en suis venue à avoir faim de rencontres illicites dans les parcs publics, de déclarations d'amour éphémère sur d'élégants bancs en fer forgé cotoyant des sentiers très empruntés. Ces brèves rencontres à peine consommées me gardaient en vie un moment. Avant que

mon très cher ne me trouve et ne me prenne dans ses bras.

Et maintenant, maintenant, c'est dans une chambre d'hôtel que je vais fermer et replier mes membres.

Je me tourne vers mon assassin, qui est perché sur le bord du lit, tout aussi absorbé que moi.

"Vous ne voulez pas prendre un siège plus confortable?"

"Merci," dit-il. Il se lève, fait le tour du lit et s'avance vers le fauteuil qui se trouve près de la fenêtre. Il s'y enfonce et étouffe un soupir. Il ne doit montrer ni impatience ni surprise, il se trouve obligé de faire ce que je demande.

Je l'étudie avec curiosité, son visage quelque peu fatigué, la tristesse autour de ses yeux. "Ne préfèreriez-vous pas faire cela dans un parc? Une chambre d'hôtel semble si fermée. Ou peut-être un endroit plus isolé, plus approprié, comme un cimetière?" Je suis presque sérieuse.

Il hoche la tête, acceptant le mécontentement que j'éprouve vis-à-vis du confort mesquin de la chambre. "C'est trop risqué. Quelqu'un nous verrait."

Je ne peux me le permettre. Je ne peux pas courir le risque de rencontrer quelqu'un qui pourrait mettre un terme à mon demi-meurtre salvateur.

* * *

Nous avons signé le registre comme si nous étions un couple, peut-être des amants, tous deux sous des noms d'emprunt, bien que, cela va de soi, je laisserai mon vrai passeport canadien, brillant comme un sou neuf, sur la table de nuit afin d'être facilement identifiée. Je préfère la photo de mon passeport à celle de mon permis de conduire. Et ils

auront besoin de m'identifier. Après.

La femme de chambre me trouvera dans la matinée. La mission qui lui sera confiée provoque ma pitié: elle subira un choc, une femme morte sous les draps. Mais comme je ne suis qu'une étrangère pour elle, peut-être pourra-t-elle m'enrouler dans le ballot interminable de draps qu'elle change tous les jours, m'inclure dans l'ensemble de sols des salles de bain qu'elle frotte, de serviettes qu'elle compte et qu'elle suspend. Elle appellera sa responsable, poussera un cri perçant plein de colère et celle-ci montera les escaliers dans un vacarme assourdissant ou enfourchera l'ascenseur de service, me donnera quelques claques pour essayer de me réveiller avant d'appeler le directeur de l'hôtel qui, lui, fera venir la police, qui à son tour téléphonera chez moi et n'obtenant aucune réponse, appellera d'autres personnes, y compris ma tante Katje.

Elle cherchera le numéro dans ma liste de téléphone et appellera mon très cher.

Si j'étais à l'étranger, le consulat canadien ferait le nécessaire pour m'expédier dans mon pays, ferait charger un quelconque cercueil dans le ventre d'un avion. À moins, bien sûr, que Tante Katje ne décrète que je sois directement incinérée là-bas, mes cendres dispersées à un vent étranger et moi ainsi plus facilement reléguée à mon au-revoir précipité.

Mais je suis en sécurité au Canada. Mon propre pays. Moins de problèmes pour les autres et l'assurance devrait suffire pour que j'aie une caisse décente et quelques fleurs.

C'est drôle, mais je présume que je serai couchée. Peut-être me balancera-t-il dans la baignoire ou me pliera-t-il dans l'armoire. Je regarde mon assassin, sa tête accotée sur le fauteuil, aussi calme qu'un complice. Distantes, ses mains gantées sur les accoudoirs ne semblent pas faire partie de son corps, et j'essaie de voir où les manches s'arrêtent et où le cuir commence. En hollandais, le mot pour gants est *handschoenen*, des chaussures pour les mains, un mot plus rude mais plus exact.

Il sourit, hausse les épaules, comme pour me rassurer.

Embarrassée par le fait que je le fixais, je détourne les yeux.

* * *

"Ils se demanderont quoi faire avec mes livres."

"Est-ce que cela vous inquiète?"

"J'en ai trop accumulé, ils s'entassent partout parce que je n'ai pas assez d'étagères. Certains se trouvent même coincés entre les couvertures de mon lit."

"Les meilleurs des amants."

"Des amants?"

"Les livres."

"Peut-être que ma tante les distribuera parmi mes amis."

"Voudriez-vous laisser cette directive? Cela pourrait vous aider à vous détendre, savoir que vos biens ont trouvé une maison."

"Laisser des directives semble trop délibéré."

"Un aveu?"

"Comme si je cherchais à leur dire comment se souvenir de moi."

"Et ne voulez-vous pas qu'on se souvienne de vous?"

Je dois réfléchir un instant. Ses questions sont exemptes du ton mielleux qu'adopte un conseiller ou un prêtre et ses réponses sont imprégnées de douceur comme s'il avait reçu une formation professionnelle pour apprendre à réconforter ceux qui s'apprêtent à mourir.

"Je préfèrerais... être effacée."

"Oh!" dit-il tristement. "Vous le serez... N'ayez crainte, vous le serez."

Sa tristesse rend cette éventualité plus dure. J'aimerais qu'il soit agressif, que son entrain pour la tâche qu'il doit effectuer soit brutal. Mais il baisse les yeux et regarde ses mains dissimulées, puis lève la tête pour chercher à croiser mon regard, tout en inclinant la tête d'un air interrogateur.

Bien sûr, ce n'est pas ce que je pense. Je ne veux pas d'un tueur vicieux.

Il est parfait pour ce travail. Calme, attentionné, me laissant franchir ces étapes à mon propre rythme, me laissant faire la conversation alors que j'avance à tâtons vers mon néant choisi et prémédité.

* * *

J'ai un livre avec moi, un étrange livre peu épais, écrit par un auteur albertain, Monty Reid. Je ne sais pas ce qui m'a poussée à l'acheter, probablement la couverture, une femme endormie, un oreiller entre les mains, les pattes d'un chien noir à côté d'elle.

Je suis suffisamment avancée dans la lecture de *Dog Sleeps* pour comprendre son départ, sa définition du voyage comme des fébrilités non réfrénées, le terrible spasme d'un sujet qui cherche comment habiter un instant, comment déclarer avoir été quelque part. Ceci pourrait être mon recueil de cantiques.

Les lieux deviennent à la fois célèbres et ordinaires, les nommer provoque un roulement au bout de la langue... *Londres, New York, Paris*... nous rendant complices, assistants dans leur renommée, leurs ponts et musées, leur *air du plein*[71], leur gloire

[71] En français dans le texte

européenne complexe, leurs sobriquets n'exigeant aucune identification.

J'aime *Dog Sleeps*. Il est fait pour moi, une intelligence et une ironie que l'on trouve dans un livre à lire avant de mourir.

* * *

Je lis avidement, sans aucune retenue, tant qu'il y a des mots alignés sur des pages, une narration avec assez d'excentricités de la langue pour me rendre attentive. Ni romans d'amour, ni romans policiers. Des romans, cependant, pour la plupart, puisque les recueils de nouvelles ne font qu'exacerber ma fébrilité. Une histoire se termine, une autre commence, cette même histoire se termine et une autre recommence.

Il n'y a rien d'autre à faire dans les avions, les bus et les trains. Les films qu'ils montrent ne valent rien. Et on observe plus facilement les drames personnels d'autrui au-delà de la couverture d'un livre.

Depuis ces vingt dernières années, j'ai le sentiment d'attendre que ma vie se déroule entre les pages d'un livre, le livre que je lis en attendant d'arriver à la destination qui m'est destinée.

Je lisais davantage avant que mon très cher ne me trouve. Maintenant, nous nous endormons ensemble sur les pages cornées de romans abandonnés.

* * *

Cette habitude de lire a ses conséquences.

Je m'encanaille plus joyeusement avec les villes littéraires. Trieste, Vienne, Londres, Berlin, Paris. Je rêve de visiter Bombay, retentissante de Rushdie. Des rues décrites d'une façon si éloquente sont un prétexte à la flânerie, leurs bibliothèques sont remplies d'exploits, il émane de leurs rues et de leurs cafés un élan qui m'a manqué et auquel je ne peux aujourd'hui que résister, sans regret.

* * *

Les premiers voyageurs étaient des conquérants; regarder ne les intéressait pas, ce qu'ils voulaient c'était posséder.

Des touristes de la possession, pas si différents des voyageurs acquéreurs d'aujourd'hui dont les appareils photo encadrent des bâtiments historiques et les flashs automatiques effacent de fragiles surfaces, de sorte que la préservation se transforme en destruction.

Ma vie, je l'ai passée comme touriste au labeur, ma profession exigeait de moi que je voyage, pareille aux oiseaux qui volent au-dessus de nos têtes, que je me déplace sans effort entre les frontières et parmi les différentes monnaies. C'est mon métier de voyager et je suis tenue de bien voyager.

* * *

Je voyage pour fuir la voûte lumineuse et belligérante des contreforts des Rocheuses, la lame d'un haut azur céruléen. La lumière est rarement voilée à Calgary, parfois grise si la neige ou la pluie tombent brusquement sur la ville, mais ce sursis temporaire paraît aberrant et les gens ont l'air inquiet jusqu'au retour de la lumière aveuglante.

Les visiteurs y viennent afin de protéger leurs yeux du mirage de l'horizon dentelé typique de l'ouest. L'automne et le printemps offrent les meilleurs mois car les montagnes sont alors des échos tranchants aux contours délinéés par la neige.

Et le vent s'agite fébrilement de lumière. Dans l'ensemble des vents les plus connus du monde, la bora et le sirocco, l'harmattan et le horse, seul est omis le chinook, comme si sa façon de souffler n'était que trop régionale, impossible à nommer dans un contexte international sophistiqué. Seuls ceux d'entre nous qui viennent du sud de l'Alberta comprennent le tourment enjoué du Chinook. Toujours prometteur, c'est au vent de Calgary que l'on confie la mission de souffler en bourrasques, de s'élever rapidement, en frappant aux portes des maisons comme s'il cherchait à se voir autoriser l'entrée, en déchirant les longues herbes inclinées tout contre le sol fortement criblé de trous. Indiscutablement, pas d'appel à l'amour dans son souffle qui tarde à mourir.

Mon très cher m'a fait désirer ce vent, m'a donné envie de jouer dans ses rafales, d'abandonner mes cheveux à leurs noeuds. Avant lui, le chinook m'envoyait de la poussière dans les yeux, refusait de m'étreindre.

* * *

Chaque ville dans laquelle j'ai posé pied amasse mes restes, les amants que j'ai abandonnés endormis dans les embrasures de portes, les livres que je n'ai pas lus

attendant de se mettre brusquement au garde-à-vous dans les vitrines de célèbres librairies, les assassins auxquels je me suis dérobée chassant d'autres proies.

Mes cousines, par alliance au deuxième degré, sont des femmes de chambres dans les hôtels où je m'arrête occasionellement; mes vieux vêtements font meilleure impression lorsque je flâne dans les coins des places et des *grachten* que dans les rues-canyons rectilignes de Calgary.

Je ne peux pas échapper à moi-même.

J'ai essayé, essayé et essayé. Et en essayant, j'ai découvert que j'étais contaminée par une terrible méfiance envers moi-même et par mon incapacité à rester tranquille, par mon horrible insomnie des espaces.

* * *

Et voilà.

Je suis seule dans une chambre avec l'homme qui a accepté de me tuer.

* * *

Je voulais que ce transport se déroule dans le vieux Grand Hôtel de Trieste, connu pour le meurtre de Johann Winckelmann, le préfet des monuments antiques à Rome dont l'Ange de la Mort lui a donné une fin rapide et miséricordieuse en 1768. Pleuré par Goethe et Cavaceppi, sa mort fut un évènement du dix-huitième siècle; il s'était cependant promené

en bord de mer à Trieste avec son sympathique meurtrier pendant environ huit jours. Ma théorie est que les médailles qui lui ont été volées n'étaient qu'une excuse inventée une fois l'acte commis. Winckelmann a organisé sa propre mort. Il voulait mourir à Trieste.

Dans les villes européennes, toute personne importante est morte depuis des années. Les cimetières hantent les vivants du simple poids de leurs pierres tombales. Les visiteurs rendent visite aux morts et les vivants sont les valets des morts.

Le Grand Hôtel a été rasé il y a longtemps pour faire place à des édifices moins historiques. Et je n'ai ni médailles en or ni médailles en argent pour tenter un assassin.

J'ai dû avoir recours aux services de quelqu'un, quelqu'un qui, pour une somme modeste, commettra un acte modeste dans une ville modeste.

* * *

Duino n'était qu'à vingt-et-un kilomètres de Trieste, sur la côte, et l'assassin avec qui j'étais désirait y aller. Mais je voulais éviter l'excès byronien de ce château, doublé de l'angoisse de Rilke.

Trieste est une ville pleine de fébrilités, celtique, romaine, slave, franque, autrichienne, napoléonienne, autrichienne, italienne, allemande, yougoslave et aujourd'hui encore italienne, avec les vespas qui vrombissent le long du front de mer, la nourriture qui a un goût de désir et la Méditerranée turgide, désormais moribonde, enfermée dans sa propre tristesse et les issues sans issues d'un futur qui bat en retraite. Trieste ressemblait à ma propre ville, fuyante sous le pied, vouée à un manteau multicolore.

* * *

Dog sleeps fait signe au revoir au "long sifflement des départs après départs" comme si le voyage émanait d'un instant même du départ, lorsque le pied quitte la terre ferme et monte dans un train ou emprunte la passerelle qui mène à l'avion. Les livres peuvent avoir le même effet, mesurer au pas les préparatifs, les billets, les dates, les réservations d'hôtel, boucler les valises, aller à l'aéroport, prendre un taxi jusqu'à la gare, chaque pas menant vers le casse-tête des arrivées.

Les départs commencent quotidiennement. Quitter les draps même de coton qui couvrent le côté du matelas sur lequel je dors, le sol au bord du lit usé par le contact répété de mes pieds. Mes bras s'entraînent à dire au revoir en effectuant leurs gestes habituels, faire briller le dessus de ma table en verre, arracher les chardons de mon jardin de pierres, vider le lave-vaisselle, plier exactement en deux le journal, moudre le café extra-fin. Laisser un mot pour mon très cher.

Je trouve du réconfort dans les minuties.

* * *

J'ai décidé de réviser mon avenir ici, dans cette chambre d'hôtel logique, avec son excellent aménagement, sa conception particulière, réconfortante et prévisible, comme toute chambre d'hôtel.

Un accident majestueux m'emportera. Comme ces touristes à Long Beach sur la côte ouest, si hypnotisés par la houle et le fracas des vagues qu'ils ne pouvaient anticiper

l'anormalité de la seule crête qui se dressait et se dressait encore pour s'abattre à leurs pieds, les aspirant plus bas vers les rochers, l'eau de l'océan les lovant dans son étreinte. Ainsi, la ceinture du Pacifique retient une autre forme éteinte, délicieuse dans sa chaleur humaine, une apogée qui se noie.

Il y aurait eu une manière d'amorcer mon avenir révisé: des vagues imprévisibles, placides et qui pardonnent, une fois l'acte commis. Mais se noyer est quelque chose que j'ai déjà subi, pas une expérience que je veux répéter.

* * *

Un assassin maintenait ma tête en arrière sous la douche, l'eau dégoulinant sur mon nez et ma bouche afin de m'empêcher de respirer, je ne pouvais que me débattre sous son emprise brutale. Il voulait me faire peur, il n'a fait que me blesser. Incompétent, c'est ce qu'il était.

Je me suis noyée lorsque j'étais enfant, mon pied s'enfonçant dans un trou profond de Buffalo Lake, soudainement engloutie, comme étouffée sous une cape. Je coulais lentement pendant qu'autour de moi, les cris de mes camarades de classe, qui faisaient trempette, étaient remplis de jubilation. Ce n'est que nonchalamment qu'une fille m'a hissée à la surface, toute droite, et m'a faite me tenir à la verticale dans l'eau traîtresse. Elle n'avait aucune idée que j'étais en train de me noyer. J'avais réussi à couler en secret, sans le terrible apex des secours et de la nécessaire reconnaissance qu'il exige. Je me tenais debout dans cette eau froide de lac et je frissonnais de la violence de mon horrible évasion.

C'est peut-être alors qu'a commencé mon interminable voyage. Je suis devenue

une experte lorsqu'il fallait prétendre que rien ne s'était passé, que je n'avais pas été surprise dans les bras d'une mort tenace et inexorable. Le déni est devenu ma mantra.

Bien que mon très cher essaie de fragmenter mon silence, de faire murmurer mes cuisses et de faire crier les paumes de mes mains, je prétends toujours que rien ne s'est passé, que je ne suis pas anéantie, pleurant un souffle d'air dans des poumons remplis d'eau. Je réduis au silence la fragilité de mon corps devant d'impitoyables interruptions.

Il y a des assassins partout.

* * *

Si on voyage suffisamment, on finit par perdre les propositions de phrases bien construites. La formulation de questions dans des langues qui ne sont pas les siennes prend une couleur de brides, toujours de brides, une pensée fragmentée.

Un jour à Amsterdam, j'ai eu besoin d'une épingle de sûreté. Juste une épingle de sûreté pour faire tenir un ourlet que, par paresse, je ne voulais pas coudre. L'hôtel où je séjournais n'avait pas d'épingles de sûreté. Le kiosque qui vendait des journaux au bout de la rue n'avait pas d'épingles de sûreté. Ils m'ont envoyée dans un marché plus grand, rempli de vins français et de biscuits allemands importés (aux Pays-Bas!), mais non, pas d'épingles de sûreté. J'ai fait plusieurs magasins, demandant s'ils vendaient des épingles de sûreté, ce qui était doublement difficile si l'on considère que, non seulement, mon néerlandais est passable, mais que j'avais oublié le mot juste pour *veiligheidspelden.*

J'ai alors composé des questions grammaticalement parfaites dans l'une des langues les plus difficiles sur terre sans toutefois être capable d'exprimer l'objet de la question. "Avez-vous...? *Heeft u? Heeft u?*" Mais les "épingles de sûreté" qui suivirent,

le mot-symbole pour un petit objet de métal utilisé et surutilisé démesurément dans nos vies précaires (je les vois si souvent dans les vestiaires du gymnase, la petite tige de métal brillante sur la bretelle d'un soutien-gorge) avait disparu. Jusqu'à ce que, dans un magasin de tissu vendant des brocards à relief, une femme au visage radieux qui aurait pu sortir tout droit d'une peinture de Frans Hals, sourie et prononce le mot qui m'est immédiatement revenu à l'esprit. *Veiligheidspelden*, ne cessais-je de me murmurer en remontant la rue, maintenant capable de laisser tomber ma question et son impeccable grammaire et de n'énoncer que ces deux mots, suivis d'un point d'interrogation. "*Veiligheidspelden? Veiligheidspelden? Veiligheidspelden?*" Je les ai finalement trouvées, dans un magasin de musique, toutes sur une carte accrochée à un pilier, le propriétaire ne me faisant pas payer plus d'un *dubbeltje*, la minuscule pièce de dix sous qui se glisse dans les coutures des poches hollandaises.

J'avais été réduite à un point d'interrogation. C'est ainsi que toute construction sonore s'émiette jusqu'à l'effacement, la bouche ne renfermant finalement qu'un nom de pierre, un nom façonné avec précision.

Je n'ai jamais osé l'avouer à Tante Katje. Elle me sermonne encore sur le fait que j'oublie ma langue maternelle, bien qu'elle ne soit pas placée pour parler. Elle n'est pas retournée en Hollande depuis son arrivée ici et aucun de ses amis ne parle néerlandais.

* * *

Si on est originaire de Calgary, en Alberta, une ville âpre, abstraite et préméditée, on ne peut s'empêcher de remarquer l'effroyable dimension du monde. Aucun oeil n'a tout à fait la même vue que l'oeil qui a grandi plissé pour se protéger de la lumière des

contreforts des Rocheuses, ces montagnes bleues et inébranlables tranchant l'horizon. Ma vue a progressivement baissé à cause de cette brillance qui ne décroît jamais; la lumière, comme des mains qui frottent un rebord de pierre, est capable d'éroder le temps d'année en année.

Malheureusement, aucun vignoble ne s'accroche aux versants des contreforts.

* * *

Cet après-midi, un chinook qui se rapproche devance le vent arctique, l'air froid entrant en collision avec l'air chaud et formant une brume mystérieusement colorée, baignée de transparence.

Sous la nappe de brume qui s'élève le long de la rivière, le ciel semble mugir, recueillir le son d'un miracle perdu. L'humidité elle-même est un phénomène étranger à Calgary, la ville retenant son souffle poussiéreux tout au long d'hivers débarrassés de toute énergie statique, bénéficiant d'un bref sursis lorsque le croque-neige plane au-dessus des montagnes, une fausse promesse d'été.

Toute la journée, le ciel endosse une grande arche, adoucissant les montagnes. Lourd, menaçant, il ressemble à un paquet d'ouate, à l'échelle de la voûte céleste, déchiré ici et là sur les bords mais dont la courbe reste remarquablement distincte. Le soleil se glisse sous ce traversin et en ce moment, en fin d'après-midi, il commence à orner l'ouest de stries impossiblement roses.

C'est le côté étrange du chinook, son tranchant caractéristique, de l'air doux pris au piège sous une paroi menaçante.

* * *

Je descends du taxi et grimpe sur le trottoir, adresse mon bonjour rituel aux portiers jumeaux vêtus de leurs uniformes archaïques, des répliques de 1914, lorsque l'hôtel a ouvert ses portes. Ils paressent, auto-suffisants mais attentifs sous la marquise métallisée, l'enseigne de fer forgé se balançant légèrement plus bas. Leur rôle est de siffler pour moi un taxi, de faire venir une voiture de livraison ou même un homme de compagnie, tout ce que je désire.

Le vent soulève la poussière de la rue, un paquet de chips vide passe devant moi en tourbillonnant dans le caniveau, mais l'après-midi est plus engourdi que le mois de janvier, le jour plus long de quelques centimètres, le soleil traversant toujours obliquement le ciel.

L'arche du chinook est suspendue à l'ouest, elle attend qu'un train arrive dans cette direction, que la glace sur la rivière se fissure, se fendille juste un peu, lâche un petit soupir de soulagement.

* * *

Janvier prévoit la mort, les vieux et les infirmes s'affaissant et se figeant dans une certaine quiétude parce qu'après Noël, il n'y a plus rien à espérer et que le printemps est interminablement loin, un mot sans sensation, les rues sinistres glissantes à cause de la glace sous des cieux métalliques martelés.

Mais les après-midis plus longs de février accélèrent le pas, le contraire d'octobre,

ces soirées juste avant Halloween, aux palpitations déclinantes, les arbres décharnés faisant bruisser leurs feuilles en prévision de la neige.

C'est février que j'ai choisi, février, le mois où je veux mettre fin à cette vague de respirations fébriles et m'incliner vers la terre.

* * *

La réceptionniste à l'accueil semble presque endormie, elle pousse un formulaire dans ma direction comme si j'étais une étrangère ici.

Je me sens complètement mise à nu, me tenant là debout alors que le groom de l'hôtel a pris mon plus beau sac à bandoulière, un sac de voyage en cuir rouge foncé avec mes initiales gravées sur sa serrure et ses boucles en cuivre jaune, élégant, si élégant que je ne l'ai presque jamais utilisé, n'osant seulement le faire lorsque je savais que j'allais voyager en classe affaire. Si rarement tout au long de ces années. Mais utile maintenant, respectable, il n'y a pas d'autre mot.

"Je suis avec Derrick Atman."

Quels noms les assassins se donnent-ils? Celui-ci semble banal, invraisemblablement plausible.

"Je crois qu'il a déjà rempli la fiche," ajouté-je.

"Un instant." Ses doigts sont hésitants sur les touches de l'ordinateur. "Pourriez-vous épeler ce nom pour moi? Un *t* ou deux?"

Je me demande comment il arrange son identité... et comment il réserve une chambre? Se fait-il faire une nouvelle carte de crédit pour chaque travail, et la police ou la banque ne peuvent-elles pas remonter jusqu'à lui grâce à cette carte? Mais là n'est pas

mon problème. C'est sa responsabilité de s'occuper de ces détails.

Le visage de la réceptionniste évoque la mémoire du vent et des crinières des chevaux dans le paradoxe de cet hôte Blackfoot faisant remplir la fiche de l'hôtel à des clients aisés dans un hôtel perché sur son héritage; mais elle ne soupçonne rien, ce qui me laisse étrangement hébétée. Une question suspecte de sa part et je fonds en larmes, confesse tout et me retrouve expédiée au service psychiatrique des Foothills, et mon correspondant avec qui j'ai soigneusement convenu de tout, lui, on le fera attendre en haut, à faire les cent pas dans la chambre, à passer rapidement en revue toutes les chaînes du cable. Sans aucun doute, il est paré à toute éventualité, toute permutation, les clients se désistant, changeant d'avis, se perdant même ou ayant un accident accidentel en route pour leurs accidents arrangés. Sans aucun doute, il utilise de faux papiers, un nom différent, un déguisement.

Me tenant là debout à la réception, alors que la réceptionniste recherche le nom de mon assassin, mon corps désire valser à travers le sol en marbre, sous les hauts plafonds réhaussés de dorures, si somptueusement élégants. J'encercle mon poignet gauche de ma main droite et retiens mes pieds dans un effort conscient.

Est-ce l'hôtel, l'élégance galvaudée du foyer, les palpitations du lustre qui mettent en valeur l'intime semi-obscurité du hall? Ou la finalité de mon pas dans ce dernier bâtiment, poussant la porte à tambour comme si moi aussi j'allais prendre un rapide scotch au bar avant de reprendre le volant sous le vent et de me diriger vers la banlieue où m'attendent ma famille et un ragoût aux haricots dans le calme paisible de la cuisine?

"Atman," dit-elle. "Chambre 531."

Elle n'est pas censée dire cela, pas supposée donner à n'importe quel curieux qui se présente le numéro de chambre d'un client, mais il a dû laisser un mot expliquant qu'il m'attendait. Elle appuie sur une sonnette claire et aiguë et le groom de l'hôtel, mon sac de voyage en cuir sur l'épaule, s'approche de moi à grands pas, son uniforme légèrement

trop grand, ce qui lui donne un air miteux même s'il a lissé son galon et son liséré; mais réconfortant aussi, comme s'il s'endormait dans ses vêtements.

"Cinq cent trente-et-un," dit-elle en lui tendant la clef et il me suit à travers le hall, le sac par-dessus l'épaule, en direction de la rangée d'ascenseurs aux portes en cuivre jaune où plâne le fantôme de Robert Barr, tué alors que la tête la première, il chercha à voir l'ascenseur dans la cage. En descendant des étages supérieurs, la cabine de l'ascenseur l'a fait dégringoler du quatrième étage jusqu'au sous-sol. C'était, disait-on, un homme heureux, heureux d'avoir échappé aux balles ou à la gangrène de la Grande Guerre, heureux de prendre part à la construction de l'hôtel le plus somptueux de Calgary en 1913, heureux d'être mort d'une mort si rapide et mémorable. Son fantôme se fait discret, un doux courant d'air qui ne réussit pas à me faire dresser les poils de la nuque, même si je ne dirais pas non à un rapide fox-trot avec lui à travers le hall.

Le fantôme de Robert Barr apprécie les déclarations réitérées certifiant qu'il n'y a aucun fantôme au Palliser. Le groom raconte cette histoire aux livreurs et aux réparateurs qui effectuent des va-et-vients quotidiens afin de veiller à l'entretien de l'immense édifice qu'est cette construction. "Pas de fantôme ici," dit-il en gloussant de rire. "L'hôtel n'est pas hanté." Et les travailleurs se posent quelques questions quant à ses vêtements à l'ancienne avant de poursuivre leur travail avec leurs trousses de réparation et leur ruban adhésif, réparant les incessantes petites ébrèchures et fuites d'un bâtiment très utilisé.

Je m'imagine le groom de l'hôtel interrogé par la police demain.

"Semblait-elle inquiète?"demanderont-ils. "Connaissait-elle l'homme qu'elle allait rencontrer? Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal? Quel était son comportement?"

Leurs questions reflueront sa stupéfaction: l'un des clients qu'il a escorté vers une bonne nuit de sommeil l'a trahi en refusant d'accomplir les gestes rituels du lever, de l'habillage, du petit-déjeuner et du règlement de la note.

Je me sens étrangement glorieuse quand je pense à cette matinée préméditée, comme si pour une fois, j'en savais davantage qu'un membre du personnel de l'hôtel, comme si en planifiant de le surprendre, j'avais mis fin à un tabou et que je m'étais glissée derrière ces portes sur lesquelles sont inscrits les mots "personnel autorisé seulement."

Mais ce n'est pas juste. Il est agréable, souriant malgré une poussée d'acnée sur son front. Il porte un discret anneau en or à l'oreille gauche. Quel âge ont les grooms d'hôtels? Son travail est-il temporaire ou souhaite-t-il trimballer pour le restant de sa vie des bagages du hall à la chambre du client?

"Une bonne journée?" lui demandé-je de façon idiote. En réalité, je n'ai aucune envie de lui parler mais une partie perverse de mon passé de socialisation me pousse à vouloir qu'il se souvienne de moi, souriante, mon comportement plaisant et calme.

"Oui, madame. On dirait que le chinook arrive."

"Le vent."

Il sourit et je sais à quoi il pense. Le chinook dévergonde la ville. S'il était possible d'entendre au-delà des bouffées d'air furieux, les cris de plaisir seraient sensiblement amplifiés par ces nuits de chinook. Il est probablement en train de planifier sa propre échappée une fois sa journée achevée.

Il ne travaillera donc pas demain matin quand ils me découvriront, bien qu'évidemment ils le questionneront. Il est plus attentif que la réceptionniste; il pourra donner une description, quelques observations précises. D'un autre côté, il se peut qu'ils ne me découvrent pas dans la matinée, mais peut-être dans l'après-midi ou le soir, ou même le jour suivant.

De quelle manière mon complice partira-t-il? Mettra-t-il la pancarte "Ne pas déranger" sur la poignée de la porte, s'arrangera-t-il pour fermer la porte de façon à ce que la femme de chambre ne puisse pas entrer? Mais cela ne me concerne pas. Je serai

dans un autre pays.

La sonnerie de l'ascenseur tinte et le groom m'invite à sortir. "Je vous en prie."

Ces mots, ce geste. Je les ai entendus maintes fois, dans tant de pays, aussi différents les uns des autres qu'un steak et du lait, le rituel du voyageur planétaire. Nous tournons à gauche et descendons le couloir jusqu'à la partie inférieure du E de l'hôtel et je ressens un cri de désir, l'intérieur de mes jambes est humide, tout aussi soudainement et inopinément que la douleur.

"Avez-vous déjà séjourné chez nous?" demande le groom de l'hôtel.

Je ne peux que marmonner oui, oui, j'ai déjà logé ici. Il y a longtemps, mais oui.

* * *

Je me dispute avec mon très cher. "Ce qui compte," lui dis-je, "ce sont les espoirs intimes, les rêves sans culpabilité, sans obligation, sans défection."

"Des foutaises," dit-il en me caressant la nuque. "Ce qui compte, ce sont les carottes, les stores vénitiens, les luges, un verre d'eau froide."

Il est comme cela, mon très cher.

* * *

Oui, j'ai séjourné ici, une fois, il y a longtemps.

Allongée, fixant le rectangle flou de la fenêtre, je ne peux pas dormir, la poitrine

serrée et douloureuse. C'est un sentiment étrange d'être étendue sur un lit d'hôtel tout à fait impersonnel et d'essayer de contrôler nos pleurs, d'essayer de lutter pour que nos sanglots ne se transforment pas en cris, de peur que le corps auprès de nous ne se réveille et nous demande des explications. Pleurer est un acte que le reste du monde espère que nous gardions secret, derrière des rideaux tirés et des portes fermées, comme si c'était une faiblesse.

La lumière qui s'élevait de la rue, un peu plus bas, avait une lueur verte et se réfléchissait contre le cadre de la porte de la salle de bains, encore à moitié ouverte, pour se jeter à travers le rectangle compact du lit. C'était à l'époque où l'hôtel Palliser avait des radiateurs à eau; ceux-ci gargouillaient et sifflaient un langage qui n'appartenait qu'à eux, comme si les voix de tous ceux et celles qui avaient dormi ici faisaient entendre leurs murmures.

Je voulais mourir.

Ma volonté de mourir est née d'une conversation que je n'ai jamais eue avec cet assassin-là ou avec tous les assassins qui l'ont suivi. Aucun d'entre eux n'a posé la question, aucun n'a remarqué ou n'a exprimé une quelconque passion au-delà de l'habituelle esperluette formée par nos corps, comme si toute conjonction génitale devait suffir à retenir toutes nos larmes. Les assassins amateurs veulent croire que les décisions nées du désir sont accidentelles, non-planifiées et qu'ils n'en sont pas responsables. Ils pensent qu'une femme se rend disponible parce qu'elle se trouve là. Les assassins amateurs croient que les femmes ont besoin d'eux et ils sont remarquablement inconscients des désirs avides de nos corps.

La première fois que j'ai logé ici, j'étais inexpérimentée. Je me trouvais avec un assassin amateur, un balourd inconscient. Il présumait que les femmes adoraient combler les besoins, étant d'une manière ou d'une autre les auteurs du ragoût qui patiente dans le four, de la pile de mouchoirs repassés et pliés dans le tiroir, de l'éphémère sensation de

détente d'un rapport sexuel. Mais cependant, il ne pouvait s'imaginer qu'une autre personne puisse ressentir des besoins réciproques. Il avait oublié d'apporter des préservatifs... non, il n'avait pas oublié, il ne s'était simplement pas embarrassé d'en apporter, comme si cela n'était que ma responsablilité, il a même utilisé ma brosse à dents et mis un gros pâté de mon dentifrice sur les poils de celle-ci pour brosser énergiquement ses dents carrées, pleines d'animosité.

Il ne voulait pas m'entendre pleurer. Il ne voulait pas savoir pourquoi je désirais mourir. Il dormait et je ne pouvais pas fermer les yeux, j'observais le remous des lumières de la ville tourbillonner sur les murs, j'écoutais au creux de la nuit le grincement du train de marchandises d'une heure, sur les rails derrière l'hôtel. J'imaginais le restant de ma vie dans un démêlage de membres fonctionnels, le mot "*aimer*" à éviter à tout prix, le corps récalcitrant mais plein de désirs, moi seule comme une exilée, mourant d'envie de trouver une main qui me caresse les cheveux jusqu'à ce que mes yeux se ferment de sommeil.

Je voulais mourir, et aucun de ces assassins ne l'a jamais remarqué. Bien que, bien sûr, tous souhaitaient me tuer.

* * *

La porte de la chambre 531 n'est pas entrouverte, mais résolument fermée.

"Il est peut-être sorti," dis-je bêtement.

Le groom de l'hôtel pose mon sac, frappe, attend, la tête penchée. Comme personne ne répond, il insère la clef dans la serrure et ouvre ce portail sur la dernière chambre que je connaîtrai sur terre.

"Après vous."

J'entre prudemment. J'ai pris toutes les mesures, je connais le déroulement des événements, les détails pourraient cependant encore me surprendre, me prendre au dépourvu. Je n'apprécie guère les surprises, un inconnu me sautant dessus, le brusque assaut du contact physique.

La chambre est vide, profondément vide, comme en attente d'une confirmation. Une chambre si simple, meublée avec goût, remplie d'un confort mesuré qui refuse toute note sophistiquée. Le groom de l'hôtel allume les lumières, extrait le support métallique de la penderie, y dépose mon sac de voyage, un gros ballot qui n'attend qu'à être déballé. Il ouvre les portes du cabinet, allume le poste de télévision et ouvre tout grand la porte de la salle de bains.

"Souhaiteriez-vous autre chose? De la glace? Le service de chambre?"

"Non merci." Je lui glisse dans la main un billet de cinq dollars. Habituellement, on donne deux dollars par sac. Je devrais le congédier avec une pièce de deux dollars, mais à quoi me servira cet argent après ce soir? Et cela fait du bien de le voir sourire, même rougir un peu, comme si je lui avais donné un pourboire pour son charme. Il se tourne vers la porte, hésite, la poignée de la porte toujours dans la main, puis me fait presque la révérence et part en tirant la porte derrière lui.

J'aurais pu l'étendre sur le bord du lit. Je connais les gestes tacites qui mènent à cette éventualité, et j'ai profité de tels instants vils et solitaires. À Stockholm, à Berlin, à Moose Jaw.

Pas aujourd'hui. Même si la chambre est vide, qui sait quand apparaîtra mon M. Atman. Il est déjà passé par ici. Dans la penderie se trouve un bagage à main noir et compact, ces sacs avec des roulettes que l'on fait rouler jusque dans l'avion et que l'on glisse sous le siège devant soi.

Hypnotisée, je me tiens devant la porte de la penderie. Le sac est éraflé et a déjà bien servi, rien de sinistre, mais quelque chose de rassurant. Je tends le bras pour le

toucher, oui, je sais, je suis supposée vouloir l'ouvrir, espionner ma propre disparition, mais je manque tristement de curiosité, ne voulant découvrir ni cordes, ni seringues, ni ficelles en soie, ni revolvers à silencieux. Je ferme la porte de l'armoire et me dirige vers la fenêtre.

En face, je vois ce qui se passe dans une autre chambre, la forme en E des ailes de l'hôtel, style Chicago, reflètant les fenêtres les unes dans les autres. Une femme se tient debout dans sa chambre, à côté du lit, et enfile une paire de collants. Le corps incliné au niveau de la taille, absorbée dans sa tâche d'emprisonnement, elle allonge les jambes en faisant délicatement glisser les bas. Je la vois sourire, j'en suis certaine, lorsqu'elle regarde ses orteils qu'elle introduit dans des escarpins à hauts talons avant d'enfiler une jupe longue par la tête et de l'ajuster à la taille en montant la fermeture éclair.

Je m'effondre sur le lit sans retirer mes chaussures, me couche sur le dos, les mains derrière la tête et fixe le plafond impeccablement plâtré.

* * *

Ici, personne ne me connaît.

Éviter d'être reconnue est l'une des séductions du voyage. Voyager facilite ce glissement dans un monde anonyme où l'on peut embrasser quelqu'un en public sans jamais être observée, où l'on peut s'évanouir et ne pas se réveiller humiliée, où l'on peut s'asseoir à la table d'un café sans avoir peur d'être identifiée ou interrompue, ayant échappé à la densité de l'endroit où se confinent les habitudes banalisées au fil des jours et des semaines, le temps se déroulant à rebours.

C'est la raison pour laquelle j'ai voyagé, pour me composer un moi intime et lui

donner un espace pour respirer.

* * *

Malheureusement, je croyais être anonyme mais il se trouvait toujours quelqu'un pour me reconnaître, quelqu'un qui s'arrêtait dans la rue pour me demander si je n'étais pas la femme qu'ils avaient vue hier en train d'acheter des gâteaux à Vienne, et même si je savais que c'était bel et bien moi, même si je me rappelais les avoir vus assis à la table à côté de la mienne à Demel, d'où j'observais les chaussures des *demelerinnen*, éventrées sur leurs cors imminents, je niais ce que je venais d'entendre, prétendais avoir été à Budapest et qu'il était donc totalement impossible que j'aie contemplé des tartes à la crème à Konditorei Demel.

Quelle intimité pour ma fébrilité.

Trahie.

* * *

Voyager, c'est converser avec le caractère insaisissable des minutes, les fuseaux horaires détruisant la vie simultanée. Sir Sandford Fleming désirait que les arrivées et les départs des trains soient prévisibles.

Tout voyageur sait que le mouvement ne tient pas compte du temps. À travers l'acte même du voyage, le temps revêt une nouvelle temporalité, un pays différent. Le

temps corrompt le manque de confiance en soi, il transforme notre vie en un texte de non-devenir, un élément libéré de la poussière des os tassés et des emplois du temps dictatoriaux, se lever et s'allonger, l'inquiétude et la faim.

La panoplie des fuseaux horaires, ces lignes invisibles qui font que le soleil suit sa sphère et qui exigent la séparation, inscrivent la perte. Et les lignes horizontales, le tropique du Capricorne, le cercle polaire arctique, le 49ème parallèle, tous menaçants dans leur hommage à Mercator. Le temps nous tient bien attachés, il nous fait croire que nous pouvons nous chronométrer à l'intérieur de sa continuité incessante. Pris par ses tentacules, nous imaginons que nous pouvons échapper à la piètre désignation de touriste et devenir quelqu'un de différent, une personne capable d'habiter une autre temporalité et spatialité.

Mais tout comme les chiens, nous portons au fond de nous une temporalité innée, nous nous réveillons à des heures inhabituelles puis rêvons de nous mettre en rond et de faire une sieste sur un tapis, en plein milieu d'un musée. Le corps refuse d'être dupé par la lumière du soleil ou le cliquetis des tasses du matin, il devient voyeur plutôt que participant, résistant et exigeant, traînant les pieds de place en place, s'impatientant de façon incontrôlée lors de visites guidées ou de discours solennels. Si le temps était simultané, les yeux fixant Coronation Square ou la porte de Brandebourg, pourraient être transportés dans l'aube gelée de la révolution, le coup d'État, le soulèvement, un instant inéluctable voué à être répété. Être à la fois présent et invisible est le rêve de tout voyageur; cette même invisibilité est cependant le noeud du voyeurisme des voyages.

Je veux que mon très cher se couche en même temps que moi, pas six heures plus tard, mon sommeil en phase terminale avant que le sien n'ait commencé; je me sens si abandonnée lorsque je me réveille seule à dix heures du matin, parce que je ne peux pas l'appeler, parce qu'il est trois heures du matin et que ma temporalité perturberait la sienne. Moi, tirée du sommeil alors que mon amant dort. Lui, éveillé alors que je dors.

Une dislocation fébrile.

J'essaie de m'imaginer mon très cher au travail à l'hôpital, passant inlassablement d'un lit à un autre, la main posée sur le bras d'un enfant, l'oreille tendue vers toute demande. J'essaie de me l'imaginer traversant à toute vitesse l'intersection au feu orange ou achetant un journal, mais l'effet me fait trébucher et c'est moi que le temps altère, incapable de me distancier de ce que l'on appelle tout simplement le décalage horaire.

* * *

Si la destination était une zone temporelle simultanée qui puisse rassembler deux personnes se trouvant à deux endroits différents, tout le monde voudrait y aller. Il n'y aurait plus aucune place dans le Concorde.

C'est une telle destination que j'organise en ce moment.

* * *

La fébrilité repose sur le coeur comme de la poussière, elle s'introduit si furtivement dans les fissures d'un rythme de vie que le temps commence à hurler et à se déformer, et que le mouvement se limite à la volonté de respirer.

La fébrilité se tapit à l'intérieur de valises qui se plient pour se protéger de l'air des sous-sols, qui attendent que leurs bouches s'ouvrent toutes grandes, ce souffle de patience, la valise, le vagin, *valigia*, aussi vigilante que l'arrivée de l'air sombre de

l'attente, la brûlure de la respiration dans un nouvel endroit. Comme si on pouvait garder l'intimité bouclée à l'intérieur d'un sac, dans sa serrure et ses bandoulières, dans son alêne compacte et son air affairé, dans les jointures de ses coins aux bleus bravement mérités.

Les voyageurs croient que la sécurité de notre moi impénétrable est assurée par la fermeture éclair qui entoure une valise, par le clic dur d'un bouton pression. Cela explique pourquoi nous tournoyons, si impatients, devant le tapis diplodocus, attendant que le caoutchouc commence à siffler et à tournoyer. C'est pour cette raison que nous nous jetons sur nos bagages et en tirons les poignées, que nous les encerclons de nos bras. Quelque chose de précieux dans cette valise que nous avons faite, quelque chose qui nous est particulier dans la disposition des sous-vêtements et des chaussettes, des pantalons pliés et des pans de chemises.

En vérité, tout bagage est interchangeable. Nous pourrions prendre n'importe quelle valise sur ce carrousel et y trouver ce dont nous avons besoin. Il se peut que la taille ne soit pas parfaite, mais l'idée en elle-même suffirait, un essayage imaginaire.

Portemanteau pourrait être le nom d'un parfum, d'un livre, même d'un sablier. Le mot erre de façon suggestive, une mante, un portail. Mais fermé.

* * *

Un jour, mes bagages ont été retenus à Heathrow, ils ne sont pas apparus lorsque j'ai atterri à Madrid. Comme de coutume, ils ont accepté de livrer la valise une fois qu'elle serait arrivée et un jour plus tard, on me l'apportait gratuitement à l'hôtel.

C'était bel et bien mon sac. Aucune erreur. Rien ne manquait. Mais ils y avaient

ajouté des choses, ils y avaient soigneusement rangé les objets qu'une autre personne avait sans aucun doute égarés. Une paire de lunettes avec une monture en corne, que je n'utilise pas. Un stylo en acier inoxidable d'une marque coûteuse, dans un étui en cuir. Un couteau suisse. Une carte de Toronto.

Mais, après tout, je suis canadienne.

* * *

Puisque je suis voyageuse professionnelle, on s'attend à ce que j'aie appris à sauter dans les avions sans tout un attirail, à ce que je sache voyager peu chargée.

En fait, je transporte beaucoup trop de choses, je surcharge joyeusement.

Je pourrais prétendre qu'une telle conduite irrationnelle provient d'un voyage que j'ai effectué en Belgique, un jour à la fin novembre, les rues de Bruxelles élégamment décorées de branches de pin, le ciel durci par les crystaux de gel, le froid si intense que tout le chocolat de la ville n'aurait pas suffi à décongeler mes os. Je suis rentrée à l'hôtel après avoir livré des épures et je me suis assise sur le rebord de la baignoire, les pieds dans de l'eau bouillante, essayant de les ramener à une température acceptable.

Mon très cher n'a pas répondu au téléphone.

Maintenant, je surcharge ma valise, bien qu'encore, je ne m'habille pas assez chaudement.

* * *

La maladie de la valise s'est développée en moi avec l'âge.

Je me rends dans des maroquineries et mesure la taille des sacs comme si j'avais besoin de quelque chose de spécial pour transporter un cor d'harmonie, un violon de vêtements. Je tiraille les sacs à chaussures pour vérifier qu'ils peuvent bien s'étirer et transporter des bottes. J'insiste sur la qualité de certaines fermetures éclair, sur la présence de poches extensibles sur le côté, sur l'existence de courroies intérieures qui compresseront les vêtements jusqu'à leur fibre la plus fine. J'achète plus de valises que je ne pourrai jamais en porter, j'en ai collectionné plus qu'il ne m'en faudra jamais.

Déductions d'impôts.

* * *

Voici le fardeau de mon conflit avec la vie.

J'ai oublié la nostalgie.

* * *

Enfin, j'ai atteint l'instant où je pourrai m'appréhender en d'autres lieux. Cette idée, je la tire tout droit de *Dog Sleeps*, ma dernière bonne lecture, toujours dans la valise.

Incapable de m'appréhender, je reconnais mes évasions, mes voyages continus comme des actes d'auto-tromperie. J'ai toujours cru que je m'appréhenderais autre part, car à la maison je suis aussi fuyante qu'un voile.

Telle un pèlerin, je recherche les maisons de ceux qui ont pu graver leurs noms sur la pierre du temps. J'attends que les rues s'écrient, me disent que Christina Rossetti est passée par ici, ou même une femme comme moi, terrifiée et seule, pleurant en silence dans ses mains.

Voyager me convainc qu'avec assez de chance, je trébucherai contre mes propres pieds en tournant à un coin de rue, alors que j'essaie de me faire un chemin à travers un bar bondé afin de me commander un gin tonic avec des glaçons et une rondelle de citron.

La femme debout, là-bas, le visage légèrement incliné, les cheveux cachant ses yeux, ce sera moi, finalement appréhendée et ayant envie d'être découverte. Désireuse de se reconnaître. Finalement.

* * *

Quelle est la source de la fébrilité? Un coeur coupable. Des jambes tremblotantes. Une certaine intolérance à l'égard des miettes de pain grillé et du fil dentaire. Un verre d'eau bu trop rapidement. Une terrible conscience. La grande aiguille de l'horloge de la cuisine. Pas le premier cheveu gris mais le troisième. Des chaussures trop grandes. Un désir ardent. Des chaussures trop petites. Un confinement chez soi.

* * *

Un bruit de clef dans la serrure. Mon assassin arrive.

* * *

Il n'est pas en retard. Il est impossible d'être en retard ou en avance pour une telle rencontre illicite. Il vient tout simplement d'arriver, d'entrer dans la chambre que j'ai choisie comme fourgon de queue pour ma vie.

Prenant conscience que j'avais mes chaussures de tous les jours sur le couvre-lit, je me redresse, coupable.

Il passe à travers l'enveloppe de la porte, aussi à l'aise que s'il était mon compagnon de toujours. Expérimenté.

Je balance rapidement mes jambes sur le bord du lit; perchée, le sang martelle dans mes poignets. Il n'a pas besoin de me dire qui il est. Il correspond à la description que je me suis inventée, un homme qui ressemble plutôt à Bruno Ganz, dans *Les ailes du désir*.

"Je suis sorti prendre un café. Vous attendez depuis longtemps?" Il ne tend pas la main pour me toucher, ce geste de politesse obligatoire qui consiste à se serrer la main, mais il sourit et son visage s'illumine de la simple beauté d'un saint portraituré.

"Non, seulement quelques minutes." Il n'est pas nécessaire que je me présente.

Il se débarrasse de son pardessus, évite mon sac, encore tassé et fermé sur le support métallique, et va suspendre son manteau dans la penderie. "Un superbe après-midi dehors. Ce vent vivifiant."

À l'écouter, il ne semble pas parler pour faire la conversation ou pour énoncer d'évidentes banalités. Il rend le vent du chinook glorieux, un orchestre ou un personnage dans une pièce. La touche sexy et rauque de sa voix ne devrait pas me surprendre. Après tout, il est la version d'un séducteur.

Il s'arrête alors, dans ce petit espace entre l'armoire et le lit, son corps en suspens

comme si je devais l'inspecter. Ce sont les règles. S'il y a quelque chose en lui qui me repousse, je peux mettre fin au processus. Je devrais tout de même payer les frais d'un meurtre, mais dans de telles circonstances, il serait insensé de vouloir en avoir pour son argent.

Il me dit, comme il est tenu de le faire, que je peux changer d'avis jusqu'au moment même où il commettra l'acte et achèvera ce que j'ai entrepris.

Je hoche la tête, lui aussi se laisse glisser délicatement sur le bord du lit, nos corps séparés mais notre position identique, lui et moi piégés dans un silence inconfortable.

Il est vêtu de façon assez conventionnelle; un pantalon noir, une chemise à fines rayures, bien repassée et boutonnée jusqu'au cou, mais pas de cravate, un veston en laine variée, probablement du cachemire. Le corps sous les vêtements est robuste mais pas gras, pas de ventre arrogant, pas de lourdes cuisses. Sa force demeure dans sa souplesse, son attention. Il semble faire partie de cette catégorie omniprésente d'âge mûr, quelque chose entre quarante-six et cinquante-neuf ans, son visage assombri par des rides autour des yeux et de la bouche, mais pas focilisé, pas encore fini. Il porte des lunettes à monture de cuivre. Ses cheveux se sont raréfiés, mais il les a coupés court, ce qui supprime toute suggestion du brillant graisseux des hommes à la calvitie naissante qui s'accrochent désespérément aux quelques mèches qui leur restent.

Son visage inspire la confiance.

Il porte des gants.

Je suis enfin seule dans une chambre avec un homme qui gagne sa vie en portant des gants.

* * *

Entre les départs et les arrivées, je suis désespérément triste, inconsolable. Dès que j'embarque, je veux être à la maison, à attendre que la lumière pénètre à travers les stores, que l'air frais de la montagne souffle de plus en plus fort pendant que le matin se réveille et que mon jardin s'arrose de la rosée tombée au cours de la nuit. Attendre que mon très cher remue et s'enlace autour de moi.

Et voilà, maintenant, en attendant d'atteindre l'instant d'une ultime arrivée, d'un ultime départ, j'ai envie de pleurer dans mes mains, ma terrible fébrilité, sa disparition, sa confusion obturée me rendant mélancolique.

J'ai envie de pleurer, mais il devra alors me réconforter. C'est mon assassin; je ne veux pas mettre en péril son contrat.

* * *

Je suppose que c'est à moi d'entamer la conversation. Je me tourne vers lui, mais ne sais pas quoi lui dire, bien que je sente qu'il est aussi nerveux que je le suis.

"Vous ne voulez pas prendre un siège plus confortable?"

"Merci," dit-il, se levant puis se déplaçant autour du lit jusqu'au fauteuil qui se trouve près de la fenêtre. Il sait que je cale, que je ne veux pas qu'il me voie tomber en panne, trahir ma propre trahison. Il doit rester neutre, ne montrer ni impatience, ni surprise, faire ce que je dis.

* * *

De façon irrationnelle, je pense que cet endroit est aussi un lieu étranger, "juste l'un des nombreux endroits qui prendraient une toute autre apparence si vous en faisiez partie." *Dog Sleeps,* encore une fois, tapi dans ma tête, tout comme dans ma valise.

Les lieux ne sont pas étrangers si nous en faisons partie. Nous domestiquons nos points de repère, nous nommons le magasin de vélo au coin sud-ouest de la rue, la station service qui offre des céréales gratuites à quiconque fait le plein, les lilas qui fleurissent dans Riley Park.

Est-ce la raison pour laquelle je résiste à la prochaine destination? Désireuse d'être reconnectée, différentes temporalités et spatialités m'aidant à contourner les chagrins noués, aussi serrés que des lingots sous mon oreiller, attendant que j'ouvre les yeux et résiste à l'amnésie des rêves.

Mon très cher ne me laisse pas rêver. Lorsque je pleure, il pose sa main sur mon épaule et me caresse les cheveux jusqu'à ce que je me réveille puis me rendorme.

* * *

Les voyages en avion ou en train sont-ils les seuls à m'avoir permis de rester en dehors de moi-même? Je suis vraiment hors de moi en ce moment, je ne peux, apparemment, m'identifier à cet autre moi, si elle est différente de ce qu'elle était ou avait voulu être.

Je me suis convaincue que j'atteins l'apogée du bonheur lorsque j'arpente les longs couloirs qui mènent aux quais des gares, ceux qui annoncent les portes d'embarquement et les ferrys s'apprêtant à quitter le port. Légèrement inclinée à cause du poids d'un porte-document, je m'observe marchant vers une certaine destination, convaincue que la transition suggère une réponse, voire une exagération.

* * *

Silhouetté dans le fauteuil près de la fenêtre, son visage s'assombrit dans la lumière qui baisse. En travers du lit, les genoux pliés, faisant maintenant bien attention à ne pas mettre mes chaussures sur le dessus-de-lit, je l'étudie, la tristesse autour de ses yeux rencontrant la mienne.

Je dois rompre la glace, peut-être même essayer une plaisanterie: "Ne préféreriez-vous pas faire cela dans un parc?"demandé-je. "Une chambre d'hôtel semble si fermée, si confinée." Je suis presque sérieuse, mais je remarque que je prends plaisir à cela, dans l'absence des limites habituellement établies par la politesse. "Ou peut-être un endroit plus approprié, comme un cimetière?" Ceci est hilarant.

"C'est trop risqué. Quelqu'un pourrait nous voir."

Bien sûr. Enterrer quelqu'un implique un endroit adéquat et tranquille.

Je me lève et fais le tour du lit jusqu'au fauteuil, de l'autre côté de la fenêtre. En passant, je jette un coup d'oeil en face, dans la chambre opposée, espérant apercevoir la femme qui, invisible pour l'instant, faisait si soigneusement glisser ses bas le long de ses cuisses. Je m'assieds, coincée auprès de Derrick Atman, lui et moi en tête-à-tête devant un feu, sauf qu'il n'y a pas de feu, seulement la fenêtre encadrée de rideaux à rayures, avec à l'extérieur un vent de Calgary qui soulève les feuilles de l'hiver, un ciel de plomb provoqué par les changements de pression atmosphérique et de température.

Il sourit et je cherche le faux tiraillement du muscle buccal avec lequel les menteurs sourient, leurs yeux aussi froids que la grêle. Je suis choquée de voir que son sourire n'est pas forcé, qu'il m'englobe, qu'Atman est attentif; lorsque j'incline la tête, il me suit des yeux, lorsque je bouge les mains, il le remarque. Bien sûr, il doit être doué pour ce travail, il doit m'inspirer confiance, à moi, sa future victime. J'hésite, un

professionnel éviterait certainement d'établir un lien, il adresserait des sourires glacials et formulerait des réponses sèches et courtes. Est-il plus facile de tuer quelqu'un que vous connaissez ou quelqu'un dont vous ne savez rien? Est-il plus facile d'arrêter la respiration d'une personne ou du chiffre zéro? J'ai toujours pensé qu'il devait être plus simple de tuer un étranger. C'est faux, c'est ce que je comprends maintenant, en toute clarté. Plus le tueur et sa victime se connaissent, moins l'acte peut être délibéré. Le tueur a-t-il besoin d'un sens pour tuer?

"Alors."

"Alors?"

Beaucoup plus bas, j'entends le léger crissement de la circulation, le vent tourbillonnant au milieu de cette ruée mécanique. À l'extérieur, le tumulte de l'après-midi diminuera, la circulation de l'heure de pointe glissant le long des rues à sens unique, chaque voiture un pigeon voyageur rempli de sa cargaison humaine à destination des nouvelles à la télévision, du dîner, peut-être d'un film, des dossiers à lire, puis du sommeil, d'un rêve légèrement tatoué du souffle chaud du vent et de ses effets soporifiques.

Tout le monde, me demandé-je, dort-il de la même manière que moi, la fenêtre grande ouverte au gel, au vent et aux averses? Je me blottis sous deux couettes pour ne pas prendre froid mais je reste toujours ouverte au temps frais de Calgary.

Je me lève, me penche vers la fenêtre, et oui, elle est assez ancienne pour avoir un loquet et des poignées. On peut l'ouvrir. Je la hisse, une rafale de vent gonfle les rideaux, rugit dans la chambre. "C'est ce qu'il y a de pire dans la plupart des chambres d'hôtel," dis-je. "On ne peut pas ouvrir les fenêtres."

"Vous aimez l'air frais." À l'entendre, on dirait qu'il a découvert une chose complexe, et non une évidence, sa remarque accorde à ma respiration plus d'importance qu'elle n'en a et fait se pencher sur moi une énergie verte d'espoir.

"Oui, l'air des Prairies me manque lorsque je suis loin."

"Vous partez donc souvent?'

"Assez souvent. Mon travail m'oblige à me déplacer..."

Face à ma propre description, j'hésite, me demande combien je veux révéler. Mais que peut-il faire de ces renseignements une fois son travail effectué? Rien, sauf éviter les accusations.

"Je voyage beaucoup," admetté-je.

"La plupart des gens pensent que vous avez de la chance. Tout le monde veut voyager."

"Oui, on croit souvent à tort que voyager est quelque chose de séduisant, d'amusant et d'exotique."

"À ce que je comprends, vous en avez une toute autre opinion."

Je hoche la tête dans sa direction, avec encore une fois une boule dans la gorge, m'apitoyant sur mon propre sort et ma vie sans attache. Mais je refuse de pleurer après moins d'une demi-heure dans cette chambre. Et je suis prudente. Il comprend trop rapidement, avec un instinct que les clairvoyants rêvent d'avoir. Je m'appuie contre la fenêtre, avale ma salive et attends que les larmes disparaissent de mes yeux.

"Les gens espèrent faire ce qu'ils n'ont jamais fait." dit-il doucement. "Et vous, que faites-vous?"

* * *

Je fuis. Je joue à cache-cache. Je fais de la cinématique.

* * *

Je recherche des extases innovatrices, des moyens de rentrer à la maison, de m'éclipser, d'abandonner la scène de crimes non-commis.

Sans racines. Naufragée. Robinson Crusoé sans son île et certainement sans jamais Vendredi, avide de rompre la monotonie.

* * *

Je voyage afin de favoriser la tranquillité.

* * *

"Dois-je répondre à vos questions?"

"Bien sûr que non. Vous n'êtes pas obligée de me dire quoi que ce soit."

"Pourquoi posez-vous des questions? Ne préféreriez-vous pas me tenir à une certaine distance?"

"Je suis un homme curieux. J'aime connaître un peu les personnes que j'assiste."

"Et si je vous pose des questions?"

"J'y répondrai."

Ah!... Pas j'*essaierai* d'y répondre. Et son corps, confortablement assis dans le

fauteuil, ses jambes croisées, ses mocassins cirés, ses chaussettes d'un noir élégant, me convainquent. Je suis choquée de comprendre qu'il ne ment pas.

"D'accord," commencé-je sans conviction. "Comment vous appelez-vous?"

"Vous connaissez mon nom. Derrick Atman."

"Où habitez-vous?"

"À Winnipeg."

"Winnipeg?"

"Oui, Winnipeg."

Je le regarde d'un air sceptique. Je l'imaginais venant d'ailleurs, un expert qui prend l'avion pour se rendre en ville et qui, une fois son contrat rempli, reprend l'avion, mais pas pour Winnipeg. Dallas ou New York peut-être: les assassins professionnels viennent inévitablement de villes qui délivrent un permis autorisant le port d'armes. Il semble, au contraire, être mon opposé, avec en plus une adresse sans artifice. "Vous avez apporté une valise."

"Vous aussi."

"Cela semble nécessaire lorsqu'on arrive dans un hôtel."

"Exactement."

Je ne peux m'empêcher de rire sous cape. Il n'est pas atteint du follicule de la surdité, du gène de l'oubli que mes autres assassins prenaient pour excuse. Pourquoi me suis-je imaginée qu'il me rappellerait leur indifférence? Si c'était le cas, il ne serait pas l'assassin parfait.

"Défaisons donc nos valises," dis-je plutôt gaiement. "J'aimerais me brosser les dents."

* * *

Le travail d'un coursier est de rassembler des éléments incohérents, de trianguler ce qui n'avait auparavant aucun lien. Peu importe ce que je transporte, une liasse de papiers, une disquette d'ordinateur, peut-être même l'échantillon d'un produit, du tissu ou du plastique, un médicament récemment concocté, cet article devient le point de transition d'un triangle entre l'expéditeur et le destinataire.

De telles livraisons sont des actes futuristes, bien que personne ne sache aujourd'hui ce que le futurisme est, ou ce que le futurisme représente. Ce mot a échappé aux dictionnaires.

"Je pensais," dit-il, se levant de son fauteuil, "que le futurisme allait de paire avec la virilité."

Il lit ma pensée. "Cela aussi," dis-je. "Cela aussi."

* * *

"Quelle formation avez-vous suivie pour un métier si particulier?"

"Une formation? Une simple répétition, chaque livraison achevée améliore ma réputation."

"Alors la réputation en est la clef?"

"N'est-ce pas tout aussi important dans votre métier?"

"Non, le mien exige de la précision."

"C'est comme si j'étais une employée fiable qui travaille au service du courrier. Les gens sont négligents, vous savez. Ils oublient des choses, ils les laissent tomber, ils les entassent dans les compartiments à bagages au-dessus de leurs têtes, toutes sortes de négligences et de distractions étranges. Si le colis est fragile, et la plupart du temps, c'est

le cas, ni l'expéditeur, ni le destinataire, n'aiment l'idée de le voir confié à des postiers distraits, à des routiers aux nerfs à vif ou à des transporteurs de bagages en sueur. Personne ne veut envoyer un article de valeur par le réseau général, que ce soit des prélèvements de terre ou des diamants."

"Vous transportez donc des choses précieuses d'un endroit à un autre."

"C'est cela. Et je suis toujours scrupuleuse, à l'heure, jamais un paquet endommagé ou dans lequel j'ai mis le nez, je sais comment m'y prendre avec les douaniers et je suis méticuleuse lorsqu'il s'agit de remplir des formulaires. Je n'ai jamais raté une livraison."

"Jamais."

"Jamais. C'est la raison pour laquelle je suis tout en haut de l'échelle dans le métier des coursiers. J'ai commencé avec des objets plus petits qui devaient être livrés en mains propres et comme j'étais si digne de confiance, ils m'ont donné des produits de plus en plus fragiles."

"Pas de contrebande?"

"Absolument aucune."

"Pas même la tentation?" Il ouvre la porte de la penderie et se baisse vers son sac, rangé là.

"Cela en serait fini pour moi. Un coursier est sur liste rouge de toute façon; ils nous observent et nous fouillent tout le temps. Le jour même où j'enfreins la loi, je me retrouve en prison en moins de deux."

"Et vous n'êtes jamais curieuse, vous ne pensez jamais à ouvrir l'un des paquets pour vérifier de vos propres yeux si la disquette est verte ou bleue, ou si les diamants sont réels?"

"Tenez, utilisez ce support en métal." Je soulève mon sac et le jette sur le lit. "Non, j'expédie ma curiosité dans d'autres destinations."

Il défait la fermeture éclair de son sac et soulève le rabat.

Je refuse de guetter, me penche attentivement sur ma propre fermeture éclair, mais mon observation périphérique raidit mon corps.

"Approchez-vous donc," dit-il et lorsque je me tourne, il tend vers moi ses deux mains gantées en signe de supplication.

"Qu'y a-t-il?" Je me déplace pour me rendre auprès de lui, et tous les deux, nous baissons les yeux en direction de son sac ouvert.

"Vous voyez, rien de sinistre."

Je remarque une chemise parfaitement pliée, une trousse de toilette compacte. Rien de sinistre, pas d'horribles instruments. Mais bien sûr, un tueur qualifié utilise ce qu'il a sous la main, un innocent rasoir, une pratique paire de collants d'un denier très fin.

Il sort un pull en laine, bleu à torsades, et se dirige vers la commode. "J'aime remplir un peu les tiroirs, rendre la pièce un peu plus personnelle."

"Faites-vous donc cela souvent? C'est un peu tard pour soulever la question que j'aurais dû oser poser plus tôt.

"Seulement sur demande." Sa réponse est ferme mais douce.

J'ai honte. J'ai commencé tout cela, je l'ai embauché et lui ai demandé de collaborer, j'ai insisté pour qu'il soit mon complice. Je sais que je suis celle qui paie, mais cela n'excuse pas mon sarcasme. "Je m'excuse." Je baisse les yeux vers ma propre valise. J'ai apporté trois changes, bien que je ne comprenne pas vraiment pourquoi. Il me semblait nécessaire de prendre des sous-vêtements propres, une robe, une jupe et un pantalon différents. Peut-être qu'après m'avoir tuée, il m'habillera, dissimulera ma mort avec un tailleur propre.

"Ne soyez pas désolée. Mon métier est comme le vôtre, nécessaire mais méconnu. Bien que vous me battiez de loin en ce qui concerne le plaisir."

"Je ne pense pas que ce soit un métier si merveilleux. Ma vie se déroule dans les

avions ou dans les trains, les moyens de transport modernes sont si ennuyants. J'ai l'occasion de passer environ trois jours dans quelques-unes des villes les plus belles et les plus connues au monde, mais il me faut toujours repartir."

"D'autres personnes tueraient pour cela."

"Oh... j'ai essayé pendant des années de me tuer. J'ai dû m'avouer vaincue et embaucher un professionnel."

Il émet un petit rire. Transportant dans la salle de bains son nécessaire pour se raser, un homme d'âge mûr, tenu par un contrat d'éliminer mes caractéristiques vitales, il rit et, alors que je suis sur le point de suspendre ma jupe en soie sur un porte-manteau, je dois me reprendre, réprimer ce souffle coupé. Je suis plus à l'aise ici, avec lui, dans cette chambre d'hôtel, que je ne l'aie jamais été avec un étranger. Et je suis presque aussi à l'aise avec lui qu'avec mon très cher, mon très cher me faisant danser dans la cuisine, mon très cher m'aspergeant d'eau sous la douche pour enlever le savon sur mon dos.

Je suis presque heureuse.

* * *

Ce que l'on transporte dans l'estomac d'une valise expérimentée est une paraellipse. Sans compter ce qui pourrait s'ajouter au voyage.

* * *

J'ai utilisé toutes sortes de valises imaginables. Maintenant, j'utilise le sac à roulettes standard, assez compact pour pouvoir le tirer le long de l'allée d'un avion, assez souple pour pouvoir le ranger sous le siège devant moi. Capable de contenir une quantité étonnante, des sous-vêtements de rechange qui tiennent à leur propre répétition, comme si une petite culotte propre pouvait maintenir notre équilibre mental.

Je préfère mes vieilles valises à ce sac pratique, leurs losanges de carton ou de plastique moulés, même un vieux portemanteau en cuir, aux coins éraflés, le vernis commençant à s'écailler. J'adore ses boucles, son sens de l'humour. L'une des protections dans l'un des coins est partie, ce qui lui donne une apparence libertine, mais cette valise me parlait, elle pouvait me dire comment avait été le vol, combien de fois le train avait été nettoyé, si une pluie à verse allait tomber du ciel. Elle était cependant lourde et encombrante, et je l'ai laissée tomber pour un petit sac jeep synthétique et robuste qui, écrasé par un étau, aurait pu en réchapper. Jusqu'à ce que je passe à cette belle valise en aluminium impartial, aux roues en plastique, que j'ai défaite avant-hier.

Me voilà maintenant avec cette dernière valise, un merveilleux sac rouge foncé, avec même mes initiales gravées sur la serrure, qui contient le strict nécessaire pour cette nuit de clôture.

* * *

Dog Sleeps gît parmi mes vêtements, un livre avec une couverture chaude sépia.

Je l'ouvre d'une pichenette et lis à haute voix, "Un chez-soi est toujours quelque chose que l'on sort de la commode."

"Un chez-soi?"

"Ne pensez-vous pas que cela soit exact? Qu'est-ce qu'un chez-soi mis à part quelque chose que l'on emmène avec soi, que l'on récupère dans une commode ou que l'on sort d'une penderie? Le fait même que vous mettiez votre pull dans ce tiroir, n'est-il pas la manifestation de la création d'un chez-soi?"

"Ou," et il sourit maintenant, "les tiroirs des commodes sont peut-être aussi intelligents que les voleurs, vigilants, prudents, des antidotes contre ce qui est vide. Des signes et des avertissements."

"Alors, nous les remplissons? Nous contrebalançons la dérive du désoeuvrement par le nombre de paires de chaussettes et de sous-vêtements que nous emmenons, même si nous lavons dans le lavabo le même vêtement chaque soir et le faisons sécher au-dessus d'un radiateur de chambre d'hôtel?"

"Eh bien, les gens pensent sans aucun doute que les tiroirs et les penderies, les cintres et les verres sont là pour être... utilisés."

"Occupés?"

"Oui, aussi."

"Vous voulez dire comme antidote contre le système incendiaire qui se trouve au plafond, contre les serviettes de taille standard, contre les lourds rideaux."

"Certes, une manière de prétendre que l'espace vous appartient. Ou de laisser une trace. Vous avez probablement trouvé des objets oubliés dans des tiroirs de chambres d'hôtel."

Je fronce les sourcils et réfléchis. "Bien sûr, toutes sortes de choses. Imaginez ce que les femmes de chambre découvrent. J'ai accidentellement oublié mon soutien-gorge en soie rouge préféré, un pantalon peint à la main, une bouteille d'un cognac espagnol exquis que j'avais l'intention de savourer. Plus de sèche-cheveux que je ne peux en compter et beaucoup trop de boucles d'oreilles et de chaussettes de nylon."

"Mais vous énumérez ce dont vous vous souvenez avoir oublié. Et que faites-vous

des objets dont vous ignorez l'absence, des objets que vous avez vraiment oubliés?"

"Un jour, j'ai trouvé une boîte de pierres polies. Une autre fois, un paquet de préservatifs striés entouré de bolduc violet. Des allumettes provenant de restaurants totalement différents, de villes différentes. Le Critérion. Janos. Chez Giorgio. Une pellicule non-développée."

"L'avez-vous faite développer?"

"J'ai été sournoise. Je l'ai ramenée à la maison alors que j'aurais dû la remettre au service des objets trouvés de l'hôtel."

"Que vous ont appris les photos?"

"Elles représentaient le chien de quelqu'un, toutes sortes de poses d'un golden retriever, qui souriait."

"Pas de personnes?"

Je secoue la tête. "Pas de personnes. Juste le chien, assis, en train de courir ou de manger dans son bol. Avez-vous un chien?"

"Non, pas de chien."

"Des enfants?"

"Deux. Des adultes maintenant. À l'université, dans l'Est."

"Une femme?"

"Oui, une femme."

"Est-ce qu'elle sait?"

Il secoue la tête. "Non, c'est impossible."

"Alors..." Une lumière jaune clignote dans la chambre d'en face et je me rends compte qu'il fait plus sombre et que l'après-midi se termine. La femme qui enfilait ses collants laisse tomber son manteau sur le lit et semble chercher quelque chose sur le bureau. Je l'observe tout en demandant, "Alors... vous ne pouvez parler de votre métier qu'aux gens que vous..."

"Qu'à mes compagnons. Exactement."

* * *

La première chose qui émane d'un tiroir de commode d'un hôtel, lorsque vous l'ouvrez, est une vapeur. J'ai baissé le nez sur l'odeur du bois de sental, de cigarettes ou de renfermé, du sucre roux, de la verveine citronnelle, des grains de café, des brins de lavande, de la culotte en soie, imprégnée de désir, d'une femme.

Dans les vieux hôtels, les tiroirs sentent souvent mauvais, ils ont besoin d'être ouverts d'un mouvement brusque comme s'ils s'opposaient à des années de glissement, à des décennies d'étreintes. Dans les hôtels modernes, les tiroirs sont silencieux, avec un système à coulisse, et limités à un certain nombre. Chaque pièce ne peut avoir que trois tiroirs, trois tiroirs peu profonds garnis de papier et prêts à accueillir tout ce qui ne peut être pendu dans la penderie.

Il existe des tiroirs intrépides et excentriques, comme dans cette chambre à Berlin où les murs étaient couverts de tiroirs de chaque côté , des tiroirs qui grimpaient le long du mur jusqu'au plafond, tous fonctionnels, tous vides, les plus hauts impossibles à atteindre malgré leurs boutons enjôleurs. Il n'y avait aucune échelle dans la chambre. Ou bien il existe des tiroirs secrets qui exigent d'être fouillés avant de trouver le déclencheur qui vous permettra de les ouvrir. Sur l'un d'entre eux, le loqueteau s'était repositionné, ce qui fait qu'après y avoir rangé un beau tricot rouge, je n'ai pas pu le libérer de son emplacement sûr et j'ai été obligée de l'y abandonner. Enfin, il existe des tiroirs qui ne sont pas des tiroirs, mais des poignées fixées sur un simple morceau de bois, des façades sans compartiments, des tiroirs sans espace à trois dimensions.

J'ai arrêté d'espérer que les tiroirs soient exotiques et je m'attends maintenant à ce qu'ils soient domestiques.

* * *

Ce qui est inquiétant avec les hôtels, c'est que la vie peut être réduite à un lit, à une lampe, à une table, à un placard, à un lavabo, les gestes corporels réduits à des actes d'entretien.

Avant même de défaire mes bagages, je retourne tout dans les penderies et dans les tiroirs, j'ouvre chaque porte et chaque fenêtre, j'essaie chaque clef. Et cependant, il y a toujours une porte que j'oublie, une porte de communication, une porte mystérieuse, un passage vers une autre chambre. Il y a toujours un tiroir que je n'ai pas réussi à ouvrir, un tiroir qui abrite un cafard qui a rendu l'âme ou un message secret griffonné dans une langue que je ne connais pas. Un jour, je n'ai pas réussi à faire le lien.

* * *

"Il n'y a jamais assez de cintres dans les chambres d'hôtel." Je fais cliqueter les six cintres qui sont rangés sur la tringle de la penderie.

"Mais, pour une seule nuit, vous avez apporté plus de vêtements que la plupart des gens ne le ferait."

Je jette un rapide coup d'oeil dans sa direction, suspectant une touche de sarcasme

ou d'arrogance masculine. Il me taquine, j'en suis sûre, mais gentiment, sans l'intention de me blesser. Je décide de lui répondre franchement, de le laisser faire ce qu'il veut avec les renseignements qu'il obtient.

"Peut-être bien. C'est par habitude parce que je ne supporte pas l'odeur des avions qui s'infiltre dans mes vêtements après un vol. Ce doit être l'air ou le désinfectant qu'ils vaporisent dans les avions. Il me faut donc assez d'habits pour me changer complètement chaque fois."

"Vous savez, il existe des blanchisseries, vous pourriez les y emmener."

"Non, il n'y a rien de pire que les blanchisseries. Ils y rétrécissent tout et vous renvoient les chemises de quelqu'un d'autre. Je préférerais les laver moi-même, même dans le lavabo, avec un minipaquet de lessive."

"Et pour les sécher?"

"Oh, j'étale tout sur la barre de la douche. Et je prie pour un fer à repasser."

* * *

Les cloches de Knox United commencent à sonner. Je compte. Six heures. L'obscurité coule maintenant à flots devant la fenêtre avec, semble-t-il, de fines banderoles de pluie. Ou est-ce le vent, le chinook rendu visible?

"Six heures," dis-je.

Il hausse les épaules. "Nous avons toute la nuit."

* * *

L'une de mes habitudes est d'essayer de déchiffrer le rythme des cloches. Dans certaines villes ou dans certains villages, elles sonnent tous les quarts d'heure, dans d'autres toutes les demi-heures et parfois même, seulement toutes les heures. La conversation complexe des cloches qui tintent me rappelle mon très cher, la sonnerie de son réveil avant qu'il ne parte à l'hôpital. Nous n'avons jamais toute la nuit.

Les cloches semblent parler un langage qui m'a manqué, elles me crient toutes, "Étrangère, rentre chez toi."

* * *

Je veux accepter le rythme de Derrick Atman comme étant le sien, sa raillerie anodine comme une marque d'affection, mais je crois devoir me méfier.

Je plisse les yeux et le regarde. "Êtes-vous censé essayer de me faire changer d'avis?"

"Je suis censé vous fournir toutes les occasions de prendre une décision. Une fois pour toutes."

"Et quand je vous le dirai, vous agirez."

"Oui. Mais nous avons toute la nuit. Ni vous ni moi ne devons être autre part. Nous avons payé la chambre. Nous n'avons pas d'heure limite."

* * *

Mais moi, si. Cela fait des années que je voyage. Je souhaite arriver.

Nous espérons tous trouver un assassin subtil, cette magie naturelle d'une fin parfaitement organisée. Et n'est-il pas logique que nous cherchions à déterminer les détails de nos derniers instants... tout en niant la mort, tout en l'évitant même lorsque les corps qui se morcèlent aspirent au sommeil.

Pourquoi la mort devrait-elle être arbitraire, accidentelle? Un coup de tonnerre. La soudaine embardée de la voiture qui s'écrase contre un contrefort en béton. Ou un doux affaiblissement, si imperceptible que le temps s'efface.

Qu'est-ce qui pourrait provoquer efficacement ma mort, alors que je n'ai fait de ma vie que d'établir des liens mécaniques? Les avions ne s'écrasent pas si souvent.

Et mon travail n'est pas dangereux. Je ne fais que transporter des choses d'un endroit à un autre, que m'assurer que la bonne personne a signé le reçu de livraison du paquet ou de l'enveloppe, que faire en sorte d'être payée. Sur l'échelle sociale, quelqu'un de ma profession n'est qu'un peu plus haut que les coursiers à vélo qui sillonnent les rues du centre-ville, effectuant essentiellement le même travail. Il ne me reste plus qu'à trouver un chapeau cloche et une sonnette. Quel est mon rôle, mis à part me plier aux volontés de quelqu'un, être une intermédiaire qui relie des programmes ou des formules, des messages vraisemblablement importants? Livreuse, toute l'urgence de ma vie est venue de l'extérieur, et pour une fois, oui pour une fois, je veux être responsable de mes propres conclusions, de ma propre livraison. Est-ce là un acte plein d'orgueil?

Les conséquences de la mort ne m'effraient pas. Les gens reculent devant des idées inimaginables, ils les trouvent odieuses, mais la mort me semble être tout aussi douce qu'une bougie parfumée à la vanille, aussi héliotrope que le soleil lui-même.

* * *

"Il ferait bon voyager demain," dit Derrick Atman.

"Et davantage après-demain. J'ai fini de voyager."

"Peut-être voyager vous manquera-t-il."

"Vous essayez de me dissuader."

"Jamais."

Nous avons défait nos bagages et sommes maintenant réduits à l'attente. Que va-t-il se passer maintenant? Dois-je lui dire, "D'accord, allez-y"? Dois-je attendre qu'il suggère quelque chose? Je me souviens qu'il me faut signer quelque chose, un contrat ou une décharge, un manifeste. Il est retourné s'asseoir sur son fauteuil, près de la fenêtre, décontracté et la tête appuyée sur sa main gantée. On dirait presque qu'il a sommeil.

J'emmène ma trousse de toilette dans la salle de bains et la suspends au crochet derrière la porte. Je me lave les dents, doucement et minutieusement, j'utilise du fil dentaire, puis je me lave le visage et me brosse les cheveux. Je fixe le miroir et y rencontre mon propre regard.

Au cours de toutes ces années de voyage, je n'ai jamais eu le sentiment aussi fort d'être enfin arrivée. Je suis seule dans une chambre d'hôtel avec mon assassin. Finalement.

* * *

Ce tueur n'est pas un moulin à paroles. Cela, je le lui accorde. Lorsque j'ai envie de silence, il le devine et ne prononce pas un mot.

Mes autres assassins étaient des bavards, ils marmonnaient, grinçaient des dents, énonçaient des banalités, me faisaient remarquer qu'il pleuvait, que le train avait du

retard, que les personnes empoisonnantes adorent le poison. Des remarques que je pouvais faire moi-même. Et ils étaient maladroits, ils renversaient des verres d'eau, me marchaient sur les talons, me rentraient dedans, avides de m'accrocher au coude, prompts à suggérer des rapports non-spécifiés. "Faisons-le ici," jusqu'au jour où j'ai commencé à répondre de façon automatique: "Faire quoi?"

Sauf mon très cher, un homme calme qui parle avec ses yeux, qui n'a pas la main ferme mais très douce au contraire, qui ne cherche jamais à posséder. La première fois qu'il m'a touché la tête, j'ai tressailli, nerveuse.

"Tu n'aimes pas qu'on te touche la tête?"

"Non."

Sa main sur ma nuque était légère, pleine de réconfort et de tendresse, comme s'il cherchait à m'offrir des connaissances angéliques. Mon très cher.

* * *

Le téléphone sonne.

Je sors de la salle de bains et fixe l'appareil.

Il sonne et sonne encore, bruyamment, accusateur.

Derrick Atman fait le tour du lit, s'empare du combiné en le soulevant de son support. "Oui?"

"_____"

"Oh, merci."

"_____"

"D'accord." Il repose le combiné.

Je suis furieuse, enragée de voir que l'isolation cellulaire et miroitante de la chambre ait été envahie, que l'obscurité soit devenue électronique et que les douces mailles établies entre mon tueur et moi se défassent.

"Je suis désolé," dit-il en secouant la tête.

"Bon Dieu, qu'est-ce que c'était?"

"La réception."

"La réception!"

"Ils désirent livrer quelque chose."

"Livrer quelque chose? Est-ce là l'une de vos méthodes?"

"Non, ce n'est pas l'une de mes méthodes. Je suis désolé. Je ne m'attendais pas à être interrompu. Ecoutez, c'est en partie le bruit qui nous a surpris. Je vais baisser le volume de la sonnerie."

"Qu'est-ce que c'était, bon Dieu?"

"Apparemment," dit-il , le téléphone à l'envers dans la main, au même moment que quelqu'un frappe à la porte, "apparemment..."

D'un coup sec, il baisse d'un cran le volume du téléphone, s'avance vers la porte, l'ouvre pour recevoir un bouquet de lys tigrés enveloppés dans un ballon de plastique, qu'il accepte en remerciant le livreur et en fermant doucement la porte avec son pied. "Apparemment, ils me considèrent comme un bon client, et ils envoient des bouquets de fleurs à de tels clients."

J'ai reculé dans le coin et je sens la colère éclater sur mon visage.

"Vraiment," il déchire l'emballage plastique des fleurs, maladroitement à cause de ses gants, et dépose la composition florale sur le cabinet qu'elle fleurit de sa couleur orange et de sa viscosité. "Cela ne se produit pas habituellement. Je suis désolé."

"Un bon client?"

"Écoutez, tout ceci n'est qu'une invention de la part de l'hôtel. Chaque jour, ils

commandent environ six bouquets. Si, à six heures, il n'y a pas assez d'hôtes de marque qui méritent d'avoir des fleurs dans leur chambre, ils les envoient tout simplement à qui bon les appréciera. Ils ont probablement vérifié dans le registre et mon nom leur a semblé vaguement familier."

"Vous me faites marcher. Ils vous connaissent. Vous allez me dénoncer, appeler une ambulance, un numéro spécial suicides; vous n'avez aucunement l'intention d'exécuter ce travail."

"Je ne suis pas en mission sabotage."

"Vous avez accepté de me tuer." J'ai des larmes dans la voix. Cet accord avait commencé de façon si prometteuse, le verre vient juste de se fêler.

"Oh," dit-il sobrement, retournant vers son fauteuil, "je vais le faire. Je vais le faire."

* * *

L'avantage avec un hôtel, c'est que tout le monde est censé être incognito.

* * *

Je suis en colère, secouée. Je lui lance des regards furieux, bien qu'il ne cherche pas ses mots pour se justifier et s'expliquer, il ne fait qu'ouvrir ses mains gantées, avec cet étrange geste de supplication, puis il attend.

"Comment puis-je vous croire?"

"Vous ne le pouvez pas. Vous devez me faire confiance, vous avez dû me faire confiance au moment même où vous avez décidé de fixer ce rendez-vous, au moment même où nous avons franchi cette porte."

* * *

Au moins, il ne me dit pas de me calmer, mais reste assis calmement et me demande, "Vous ne pensiez certainement pas que nous pourrions agir sans être interrompus, sans aucune rencontre inattendue, ou sans l'apparition imprévue d'une personne de l'extérieur?"

Je suis de nouveau assise au bord du lit et prends ma tête dans mes mains. Je ne pleurerai pas. Je ne pleurerai pas. Je pleure. La chambre finit par être plus sombre. Je lève les yeux.

Les siens sont fermés. Il a retiré ses lunettes et les tient dans sa main gauche toujours couverte de son gant. De l'autre côté de l'aile, dans la chambre opposée, la femme est assise au bureau, elle écrit dans un torrent de lumière. Elle fait courir sa plume sur le papier. Il semble que ses lettres soient formées de grosses bulles, on dirait aussi qu'elle chante, balançant ses épaules et suivant la cadence d'une mélodie intérieure.

Je renifle, j'essuie mes joues du revers de la main.

Il se lève, va dans la salle de bains et revient avec un mouchoir en papier qu'il enfouit dans ma main.

"Nous allons tout recommencer," dit-il.

* * *

Assise dans le deuxième fauteuil, je me pelotonne, il prend un oreiller sur le lit et le glisse derrière mon dos. "Cela va mieux?"

Je hoche la tête, je refuse d'avoir honte. C'est un étranger, quelqu'un d'anonyme que j'ai embauché à mes propres fins. Je ne lui dois aucune explication et il ne semble pas prêt à offrir un confort avunculaire.

"Vous ne vous attendiez à aucune interruption?"

Je secoue la tête. "Pas dans un endroit comme celui-ci."

"Pourquoi avez-vous choisi cet hôtel?"

Piquée au vif, je défends ma dernière position. "Vous voulez certainement dire qu'un endroit si respectable ne devrait pas avoir à porter le fardeau de mon cadavre, qu'il ne mérite pas les embêtements, les problèmes éventuels?"

"Non, mais les endroits publics, même les chambres d'hôtel sont sujets aux interruptions. Les femmes de chambre, les grooms des hôtels, le contrôle de la réception."

"Est-ce plus facile pour vous de travailler au domicile de quelqu'un?"

"En fait, non. C'est beaucoup plus facile dans un hôtel que chez un particulier. Pas de voisins curieux, pas de chiens qui aboient. Cela accroît mon anonymat et me permet de me détacher plus facilement de mon travail. Mais ce n'est pas nécessairement plus simple pour vous."

Il est si calme. Ce n'est pas étonnant qu'il ait la réputation d'être le meilleur, l'artiste absolu des assassins. Chaque mot qu'il prononce ou chaque geste qu'il fait est attentionné, concentré et convaincant. Mes autres assassins devraient être ici à prendre des leçons.

"Je pensais que cet hôtel saurait comment disposer d'une personne qui meurt, que

cela soit un accident ou pas. Ici, on apprend au personnel à être discret, ils vous trouvent une chambre libre quand ils sont complets, ils peuvent vous amener le petit-déjeuner à trois heures de l'après-midi, ils sauront appeler la police et les auxiliaires médicaux sans en faire toute une affaire. Ils prendront bien soin de moi, me protégeront des oh! et des ah! des badauds et des vautours qui suivent les ambulances. 'Oh, regardez, une morte. Y a-t-il du sang? Je veux voir du sang!' Ils ont probablement un système qui leur permet d'évacuer une personne, cet escalier en marbre encastré qui s'élève dans l'aile centrale."

Ils me descendront en bas de cet escalier, enfouie dans une housse mortuaire dont ils auront fermé la fermeture éclair, transportée sur une civière par les bras musclés des ambulanciers qui se cogneront et qui, à cause de l'inclinaison, risqueront de me laisser partir en glissade, moi, qui ne serai plus, libre, sans muscles, un vaisseau vide.

Bien sûr, il est beaucoup plus probable qu'ils utiliseront l'ascenseur de service, avec ses portes cabossées et ses murs meurtris, afin de pouvoir faire rouler un brancard transportant mes restes dans cette petite chambre, remerciant le ciel de ne pas avoir à me traîner en bas d'escaliers tortueux qui descendent et descendent à n'en plus finir pendant cinq étages.

Mais je préfère m'imaginer descendre un escalier, l'escalier qui descend secrètement en tournant au milieu de l'hôtel, une simple sortie de secours pour l'instant, les portes refusant l'entrée aux clients qui, paresseux, prennent l'ascenseur et préfèrent le mouvement ascendant et descendant des rouages aux pas effectués par leurs pieds. J'imagine les balustrades de l'escalier avec ses coins arrondis et ses noyaux tournés, comme une procession devant laquelle je passerai, non pas moi, mais la poussière que je suis.

* * *

"Un corps, pas une personne," dit sobrement Derrick Atman.

"Ai-je dit personne? Un corps, alors."

"Le décorum."

"Exactement. *Dulce et decorum est.*"

"Avez-vous appris cela à l'école?"

"Je ne sais pas. Je n'ai pas beaucoup d'instruction, des expressions que j'ai volées ici et là, telle une pie, au cours de mes voyages et de mes lectures."

"Êtes-vous donc allée à l'école ici?"

"J'ai fini ma dernière année au lycée Western Canada avec d'assez bons résultats, je suppose, mais rien de spectaculaire, une moyenne de soixante-douze pour cent, je suis ensuite partie à l'Université de Colombie Britannique, où j'ai étudié pendant deux ans, plus à cause de Vancouver que des études. J'ai suivi des cours d'intérêt général, l'histoire, la sociologie, un B de moyenne et puis, je n'ai plus supporté le fol optimisme de la Côte Ouest, j'ai fait mes valises et je suis revenue ici. C'était la fin du boom, les compagnies pétrolières fermaient leurs portes tous les jours, seuls ceux qui avaient su se battre ont survécu. Aujourd'hui, l'économie reprend, ce grognement satisfait se fait de plus en plus fort, les frais de représentation et les vendredis de l'âge d'or seront bientôt de retour, plus prudents cette fois, mais ils seront de retour."

"Vous feriez fortune. Beaucoup de travail pour les coursiers."

"Peut-être que oui, peut-être que non. Aujourd'hui, au lieu d'utiliser les services d'un coursier, ils peuvent envoyer leurs propres cadres pour effectuer la livraison, l'un des petits avantages d'être cadre dirigeant. 'Tenez, veuillez livrer ces analyses à Jakarta.'"

"Jakarta?"

"Oui, des endroits comme cela."

"Vous semblez cynique."

"Jakarta était une ville qu'il me tardait de quitter. J'arrivais à peine à respirer au

cours de la journée et demie que j'ai dû y passer."

"Trop différente du Canada?"

"Oh, j'en ai assez souvent rabattu pour ne pas être une chauvine nord-américaine. Savez-vous ce qui était insupportable?"

"Dites-moi."

"Les enfants, des enfants de quatre ou cinq ans vendant de l'eau colorée entre les rangées de voitures, tendant des sacs plastiques remplis d'une eau livide rose ou bleue, leurs visages à eux, rouge écarlate à cause de la chaleur, leurs bras trop petits pour atteindre les vitres des voitures qui avançaient et à côté desquelles ils couraient. J'étais dans un taxi, entre l'aéroport et le centre-ville. La fièvre et le désespoir hurlaient dans leurs yeux, ces petits sacs de plastique suspendus à un bâton se balançant sur leurs épaules, l'eau éclaboussant partout de ses risibles couleurs de dessins animés."

J'ai de nouveau envie de pleurer, mais pour me changer les idées, je me tourne vers la fenêtre et observe la femme de l'autre côté. L'encadrement de sa fenêtre, baigné d'une lumière jaune, est vide.

Il tend la main et la pose sur l'accoudoir du fauteuil qui se trouve entre lui et moi. Il porte toujours ses gants, ces impeccables gants en daim bien coupés. Il ne dit rien.

"De quel droit suis-je malheureuse?"demandé-je. "Un espoir si horrible."

* * *

Ma fébrilité prolongée et pathologique me terrifie.

Je fais semblant de ne pas avoir peur, je feins la joie intense lorsque je suis sur le point de partir, lorsque j'ai déposé mes sacs en haut des escaliers et que j'ai fait suivre

mon courrier. Je me raconte des mensonges afin de pouvoir partir, j'étire mes emplois du temps pour rester absente plus longtemps.

Je pleure de solitude avant de partir. Mon très cher ne me dit jamais au-revoir, mais prend ma tête et l'appuie contre sa poitrine.

* * *

"Êtes-vous donc malheureuse?"

"Pour quelle autre raison une personne choisirait-elle de mourir? Pour quelle autre raison organiserait-elle sa mort?"

"Certaines personnes veulent mourir au zénith de leur vie. Elles imaginent que leur joie ne pourra jamais plus être si intense, elles veulent s'arrêter au sommet."

Je dois me tourner et le regarder, mais il est sérieux.

"C'est très sage de leur part," dis-je. "La plupart des gens croient que le bonheur est quelque chose d'assez fou pour vouloir continuer, voire évoluer."

"Et vous?"

"Disons que je ne suis ni intensément malheureuse, ni intensément heureuse."

"Intensément rien...?"

"Non."

"Alors vous voulez conclure. Pas la moindre chance d'un changement d'intensité?"

"Non, pas d'intensité en vue. Et je n'ai aucunement l'intention d'attendre impatiemment des matins plus tolérables."

* * *

Je n'ai pas besoin de lui dire que je cherche refuge contre l'intériorité. J'ai peur de mes désespoirs et extases intérieurs distribués au compte-gouttes et inspectés par le regard curieux et présomptueux de ceux qui adoptent un air distant mais qui, de leurs doigts voraces, extraient le jus de l'intimité. Je suis lasse des yeux qui observent mon visage, fatiguée des inconnus qui essaient d'imaginer mes rêves, qui me dictent mes désirs. Nous vivons dans un monde qui souhaite que nous étalions tout ce que nous avons de plus secret.

La main de mon très cher n'est jamais ferme, il n'extrait jamais sa propre nourriture de mon coeur. Il n'utilise jamais le verbe *devoir*.

Devrait, devra, aurait dû. Avoir besoin de...

* * *

Irrémédiable, la solitude des chambres d'hôtels, avec leurs lits carrés, leurs fenêtres épaisses et biseautées, leurs bureaux efficaces, les portes de leurs penderies entrebâillées comme pour donner une fente d'air aux vêtements fantômes suspendus dans cette obscurité.

Cette chambre sera la dernière, la dernière chambre d'hôtel. La dernière chambre.

* * *

La distance établie entre mon très cher et moi ressemble à une pression croissante d'un bleu mélancolique, à une page d'annuaire déchirée. Ensemble, nous prétendons ne pas entendre le ronronnement des horloges et des lampes jusqu'à ce que nous soyons à nouveau déchirés, l'air entre lui et moi refroidi et nos voix réduites à Canada International, la dérisoire composition chimique d'une photo.

Mon très cher peut réchauffer une chambre d'hôtel à des kilomètres, il peut m'ouvrir son coeur par la parole. Pourquoi est-ce que je m'obstine donc à partir?

* * *

"Et votre famille, ceux qui se sentiront responsables de votre... abdication?"

Je pense plus à Tante Katje qu'à mon très cher. Elle est ma fenêtre, un cadre que je retrouve chaque dimanche après-midi lorsque je ne suis pas en voyage, toutes les deux buvant son café serré et, telles deux moineaux, picorant ses biscuits aux épices. Elle ne peut me voir que le dimanche parce que la semaine, elle est bénévole à la clinique d'avortements où elle escorte des femmes sous l'orage des insultes des manifestants.

J'ai été surprise lorsque je l'ai appris. Lorsque je pensais à elle, je m'imaginais une femme presque croulante, se tassant maintenant qu'Oncle Piet avait tourné de l'oeil dans la boulangerie, tout ce sucre et ce beurre se figeant finalement autour de son coeur. Je m'imaginais que ses seules préoccupations étaient le whist et les cours qu'elle prenait au centre Kerby. Cela faisait si longtemps que j'avais quitté son toit, je n'avais pas enregistré les changements qui s'étaient produits en elle. Ouvrir le courrier chaque jour. Se dépêcher de répondre aux quelques coups de téléphone qu'elle pouvait recevoir. Faire les courses pour un. Oh, je savais qu'elle conduisait encore cette grosse Buick, si grande

et imposante pour un si petit bout de femme. Mais lorsque j'ai découvert que, dans son vison luisant et ses bottes bien cirées, elle escortait des femmes loin de ces adversaires de l'avortement qui scandent inlassablement des slogans, je n'en ai pas cru mes oreilles.

"Tante Katje. Cela pourrait être dangereux."

Tout en cherchant une gauffrette au chocolat et à la menthe, elle faisait glisser son doigt sur le pourtour de la boîte d'une sélection de biscuits de qualité supérieure.

"C'est la raison pour laquelle je le fais. Ces pauvres femmes qui doivent se faire avorter, mais qui doivent d'abord, à force de bousculades, se frayer un chemin à travers un tas de fanatiques et de braillards."

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. "Je veux dire dangereux pour toi."

"Oh, là en est l'intérêt, *schattebout.* Ils n'osent pas m'injurier, je suis une gentille petite vieille dame."

On aurait dit une tamia présidant au milieu de meubles reluisants et de porcelaine astiquée, alerte, inquisitrice, trop innocente pour être consciente des risques qu'elle prenait.

"Mais Tante Katje," protestai-je.

"Penses-tu être la seule à pouvoir mener une vie pleine d'aventures? Je ne passe peut-être pas ma vie dans les avions mais j'en ai eu mon compte et ce travail est important; je ne fais que leur offrir le bras."

C'est cette femme qui m'avait donné une chambre et une clef, des draps propres et de l'argent de poche régulièrement lorsque mes parents étaient retournés en Hollande et que j'avais dit non à la première chance qui m'était offerte de voyager. Peut-être avais-je deviné que les voyages m'anéantiraient, mais j'avais pleuré pendant des mois, j'avais menacé de m'enfuir ou de me tuer s'ils me faisaient partir. Elle leur avait expliqué qu'il était préférable que je reste, qu'ils ne voulaient certainement pas me déstabiliser. Mes cours commençaient à neuf heures tous les matins, je faisais du baby-sitting le mercredi et

on ne devait pas déraciner les adolescents. Elle prendrait soin de moi, s'assurerait que je restais bien sur la bonne voie. Le bon chemin. Je l'entends encore, logique, rassurante si bien que mes parents avaient finalement haussé les épaules et abandonné.

Elle savait me laisser tranquille, elle n'était pas envahissante, ne me donnait pas incessamment des conseils, sauf pour éviter les mycoses vaginales et pour faire une soupe de légumes hollandaise. Elle m'offrait des sablés, fixait un couvre-feu le samedi soir et m'a emmenée chez son docteur pour me faire obtenir la pilule.

Ce dimanche après-midi-là, je l'ai regardée et j'ai commencé à comprendre que nous avions tous une vie secrète, une spatialité intime trop complexe à imaginer. "Raconte-moi..."

"Te raconter quoi? Que pendant la guerre, je suis tombée enceinte et que je me suis fait avorter. Cela a été terrible, une opération complètement bâclée, je ne pouvais par conséquent plus avoir d'enfants. Alors j'aide ces femmes. Elles ne devraient pas être menacées." Elle mentionnait des événements importants d'une façon détachée.

Je ne pouvais que rester bouche bée.

"Comment aurais-je pu avoir un enfant pendant la guerre? Il n'y avait pas de nourriture; le ventre creux au beau milieu de l'hiver, nous nous nourrissions de feuilles de betteraves."

"Tu ne m'en avais jamais parlé."

"Oh, ta mère ne voulait pas. Aucune compassion, elle pensait que c'était la punition de Dieu."

"Et tu ne m'as jamais..."

"Jamais quoi?" Elle trempait son biscuit dans son café.

"Jamais envahie, tu n'as jamais fait de moi ton... enfant, tu n'as jamais fait de moi un substitut." J'hésitais à en dire autant si franchement, mais je l'admirais et j'étais éblouie par son refus de s'incliner, par le calme mesuré avec lequel elle avait agi dans ma

vie, sa façon de me toucher le bras lorsque je partais à l'école, mais de ne jamais m'embrasser.

"Tu es la fille de ta mère, pas la mienne. Bien que j'aie aimé t'avoir auprès de moi, les portes avaient besoin d'être claquées. Piet et moi, nous étions trop calmes, trop absorbés par la boulangerie et par nous-mêmes."

Je la connaissais si peu alors, elle qui s'était donné tant de mal à établir pour moi des règles sans punitions, elle qui avait réfréné son propre désir de materner en me laissant m'imaginer sans mère. Aujourd'hui encore, je la connais si peu, bien que je pense qu'elle comprendra ma mort, cette foi catholique qui l'encourage à tout accepter aussi forte que jamais. Elle pleurera certainement en silence; notre affection est naturelle et intense, mais sa vie, imperturbable, ne s'arrêtera pas.

"Oui," dis-je à mon assassin. "Ma tante. Tante Katje. Elle aime toujours savoir où je suis allée, comment c'était."

"Vos voyages."

"Oui, elle voyage dans son fauteuil. Elle est arrivée ici, de Hollande, en 1957, et depuis, elle a refusé de mettre le pied dans un avion ou un train ou même un bateau."

"Elle n'y est jamais retournée, même pas pour un simple séjour?"

"Non, absolument jamais. Mes parents sont arrivés en même temps, mais ils détestaient le Canada, ils sont restés dix ans puis sont rentrés. J'étais au lycée, je ne voulais pas de nouveau tout chambouler dans ma vie. C'était la fin des années soixante. Je me suis battue pour rester et elle m'a aidée, elle les a persuadés que tout irait bien pour moi, qu'ils ne devaient pas me forcer, qu'elle prendrait soin de moi. Et elle l'a fait, elle et oncle Piet, jusqu'à ce qu'il meure."

"Elle semble être le genre de femme que les jeunes appellent boute-en-trains."

Je ris. "Oh, mon Dieu, elle ne supporte pas cela. "Je ne suis pas un boute-en-train,"dit-elle. "Je suis juste en vie." Ceci est le genre de choses qu'elle ferait, vous

savez. Lorsqu'elle tombera malade, elle organisera sa propre mort, elle dira non aux hôpitaux, aux médicaments et aux au-revoirs qui traînent en longueur, elle baissera simplement le rideau. Une fois pour toute. Peut-être devrais-je lui laisser votre carte."

"Mais vous ne craignez pas que votre mort ne la bouleverse?"

"Ce sera certainement le cas, je sais qu'elle me pleurera, que je lui manquerai. Je ne veux pas paraître sans coeur mais elle a déjà eu beaucoup de chagrin et elle l'assume aussi laconiquement qu'elle ne vit."

"N'êtes-vous pas en train de sous-estimer sa résistance au malheur?"

"Mais je ne peux pas me focaliser sur ce fait. Elle est vieille, elle vivra jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, elle conduira jusqu'à ce qu'on lui retire son permis de conduire, elle ira à sa leçon de yoga deux fois par semaine, elle fera de moi une légende, c'est une battante."

"Mais pas vous."

"Je ne veux pas l'être."

* * *

Je refuse de laisser la culpabilité entrer dans cette chambre. Tante Katje continuera à vivre, elle sera endurante.

Je n'ai aucune endurance. Les détails m'ont vaincue.

* * *

De l'autre côté de l'aile en E, la femme est de retour. D'un pas léger, elle va et vient dans la chambre, ramasse des choses, déplace la chaise et soulève du lit son manteau qu'elle y avait jeté et qu'elle veut probablement suspendre. Je me tiens devant la fenêtre et observe à découvert, m'intéressant à l'éloquence de ses mouvements et au rythme anticipé de ses membres.

"Regardez," dis-je à mon assassin.

Il se lève et vient près de moi, lui et moi ne formant qu'une silhouette, nous sommes presque de la même taille, des jumeaux.

"Qu'en pensez-vous?" demande-t-il gentiment.

"Elle attend son amant."

"Est-ce pour cela qu'elle est si fébrile?"

"Peut-être. Elle est peut-être excitée ou nerveuse, voire inquiète."

"Elle attend, c'est certain."

"Impatiemment, je dirais."

Il rit. "Comme c'est étrange, nous conjecturons une histoire à partir de ce que nous observons."

"Elle est splendide." dis-je, l'imaginant en train de danser.

"Vous ne pouvez pas voir cela d'ici."

"Je l'imagine."

Une rafale de vent impétueux s'abat et le rideau, à côté de nous, se gonfle. Le vent a une odeur de sauge, quelque chose de vert au fond de la gorge du chinook.

"Le chinook arrive."

"Oui, il s'est rapproché tout au long de la journée."

Il se tourne et tend une main, sans toutefois aller jusqu'à me toucher le bras. "Sortons."

"Dehors?" Mon corps se raidit. Je suis entrée dans cette chambre avec une idée de

finalité, j'ai décidé de rester ici. Ce sera ma dernière chambre, je n'aurai pas à mettre le pied dans une autre rue.

"Écoutez, nous n'avons pas d'heure limite. Nous avons toute la nuit. Sortons nous promener et prendre un bon repas. Vous avez éveillé ma curiosité. J'aimerais que vous me parliez de vos voyages."

"Vous essayez de me faire changer d'avis."

"Non, cela m'est impossible. J'aimerais juste sentir le vent, voir un peu la ville, bien dîner. Une fois notre affaire conclue, je ne pourrai pas m'attarder ou explorer cet endroit, il me faudra partir aussi rapidement que possible."

Il est trop persuasif, trop convaincant. Bien sûr, j'ai exigé un assassin crédible qui sache parler à ses "patients" et qui ait un sens de l'humour. J'ai demandé un homme ni trop gros, ni trop petit, propre, bien proportionné, un homme qui aime être en compagnie de femmes, un homme flexible et imaginatif. Comment sont-ils parvenus à concrétiser tous ces traits caractéristiques? Il a les qualités auxquelles je m'attendais. Je l'aime bien mais je me méfie.

"Cela fait-il partie de votre manière de procéder?"

"Habituellement non. La plupart des gens sont malades ou désespérés."

"Vous n'essaierez pas de me dissuader?"

"Je le jure. Vous avez certainement faim. Je parie que vous n'avez rien mangé de toute la journée, que vous étiez trop occupée à régler les derniers détails. Moi non plus, sauf cette tasse de café et vous êtes une cliente intéressante."

Nous nous tenons debout et regardons la femme de l'autre côté qui est maintenant perchée sur le bord de son lit, la télécommande de la télévision en main. Elle balance l'une de ces deux jambes et semble suivre l'action d'une comédie avec autant d'avidité que lorsqu'elle écrivait auparavant. Cette femme, je pense, n'hésiterait jamais, ne serait jamais effrayée.

Un repas, une promenade. Quel mal y a-t-il à cela? Il a signé un contrat, fait une promesse rémunérée. Il ne m'arrêtera pas. Je ne l'arrêterai pas.

* * *

"Une fois que vous me ferez signe d'agir," dit-il "rien de ce que vous dites ou faites ne m'arrêtera."

* * *

Alors que nous sortons de l'ascenseur, un bourdonnement de joie et de chaleur, ce murmure sourd qui flotte dans un hôtel d'affaire jouissant de la prospérité, se répand dans le hall. Les gens sont assis ici et là sur les banquettes, ils attendent les personnes avec qui ils ont rendez-vous pour dîner, les lys transpercent les compositions florales, un piano frémit près de la salle de danse. C'est l'heure où l'on s'active pour aller voir un film ou assister à un concert, où le premier martini avant le dîner a un goût fort et savoureux, où la maussade lie du jour s'estompe. La légèreté de mon pas me surprend, je me sens privilégiée, escortée. Je marche aux côtés de Derrick Atman et je me hasarde même à lui prendre le bras, doucement, sous le coude.

"Avez-vous peur que je m'enfuie?"

"Oh non, vous ne pouvez pas." Je ris. "Vous savez, un jour, j'ai vu quelqu'un monter un cheval au milieu de ce hall. C'était pendant le Stampede, bien sûr. J'attendais

au bureau du concierge afin de récupérer une série de cibles longue portée que je devais livrer au Danemark, lorsqu'un cowboy sur son cheval qui caracolait est passé devant le portier, il est entré par la porte latérale et s'est avancé vers la réception jusqu'au milieu du hall. Le pauvre cheval arrivait à peine à garder son équilibre sur le sol en marbre. On aurait dit que la cascade qu'il était supposé exécuter allait le tuer. Mais il a réussi à rester là debout, appuyé sur ses quatre fers, furieux, comme pour prouver qu'il était bel et bien un cheval de Calgary, qu'il était chez lui.

Derrick Atman rit. "Ici même?"

"Ici même," et je montre du doigt l'endroit sous les gouttelettes d'eau du lustre.

"C'est une ville étrange."

"Pas pire que le *fasching* où, dans les rues de Munich, les hommes s'attendent à ce que des filles, habiles de leurs ciseaux, coupent leurs cravates en deux. Au moins ici, la raison pour laquelle on fait la fête est plus liée à l'environnement qu'à la religion."

Nous traversons le hall, le responsable des grooms nous salue poliment et le portier fait tourner la porte à tambour. J'ai l'impression d'être un personnage dans un film, de faire partie d'un script et j'anticipe le discours qui va suivre.

Sur les marches, nous avons un moment d'hésitation sous la marquise ouvragée, et respirons profondément l'électricité du soir.

"Taxi?" Le portier est rapide.

"Non, marchons," dis-je.

Il soulève son haut-de-forme. "Bonne soirée alors."

Pied à terre, nous descendons les marches que ce cavalier avait montées, quittons le splendide portique de l'hôtel, tournons à gauche, puis à gauche encore au coin de la rue. Le chinook commence à se déchaîner, le vent tourbillonnant tel une touffe d'amarante et s'amusant à ébouriffer mes cheveux.

A l'aise, perdus dans un silence amical, nous marchons, croisant quelques

secrétaires en baskets, deux adolescents enlacés, un homme mince avec le col de son pardessus retourné. Au dessus de nous, un train passe et joue de son écho. Il transporte des céréales d'un coin des prairies à un autre. Nous marchons juste en-dessous, le grondement dense étouffe à la fois le vent et notre respiration, le contact des roues en fer sur les rails également en fer nous amoindrit de plus en plus de ses crissements. Une personne peut-elle être absorbée par le son, peut-elle apprendre à ignorer ce qui l'entoure dans son étreinte éphémère? Nous nous arrêtons sous la passerelle, le tremblement résonne jusque dans nos entrailles et nous enfonce dans le sol. Nous portons nos mains à nos oreilles, fléchissons sous le pignon des vibrations. Ce n'est que lorsque les wagons sont presque de l'autre côté et que le vibrement se fait plus léger, que le bruit s'estompe, que nous nous redressons et nous nous remettons en route.

Le passage souterrain est incliné, et nous grimpons, quittant le dessous des rails et arrivant aux alentours légèrement tapageurs de First Street, de la Bible House, de Rideau Music, de Deli Cedar, de l'édifice TransAlta, du quartier rénové de Manhattan Lofts, de la boutique IODE, et au bout de la rue, de St. Mary de Maxwell Bates, la cathédrale qui se détache des autres bâtiments à cause de son apparence aussi austère que possible.

C'est comme si marcher ensemble ne nous demandait aucun effort; nos os portent nos enjambées tels des animaux dans une forêt, camouflés. Il fait un geste en direction du clocher illuminé. "C'est un bâtiment stupéfiant, de merveilleuses lignes."

"Je n'y suis jamais entrée. J'ai été élevée calviniste. Êtes-vous catholique?"

"Non. Ma famille était Quaker."

"Quaker? C'est étrange, à Winnipeg."

"Il y a plus de Quakers aux alentours que les gens ne l'imaginent. C'est un mouvement religieux discret; nous prêchons la foi tout en restant silencieux."

"Cela me semble plus judicieux que les votifs de conversion. J'ai l'impression de rencontrer des éclaireurs religieux partout. Ils ferment les yeux quand ils prient mais

fouillent en même temps votre poche de leur main."

"Votre cynisme me choque."

"Ceux qui gardent leurs yeux bien fermés ne sont pas responsables de ce que leurs mains font."

"Mais cela ne se limite pas aux fidèles." De la tête, il me montre la cathédrale. "Et si on entrait?"

Je lui lance un regard oblique. "Êtes-vous en train de faire appel à une espèce d'aide spirituelle?"

"Non, l'architecture m'intéresse."

C'est ainsi, que tels des enfants, nous joignons nos mains gantées, traversons en courant la rue et sa neige qui fond, avant de nous diriger dans le parc et de monter jusqu'à ces lourdes portes.

Je n'y suis jamais entrée, bien que mon très cher m'ait raconté des histoires sur la vie des enfants de choeur, les exigences de telles fonctions, les excentricités de nombreux prêtres, la théâtralité des messes. Il transforme tout en histoire, chaque histoire devient contact, chaque contact devient réconfort. Je ne pensais pas être si seule avant qu'il ne me convainque de rentrer les pics de ma carcasse de porc-épic, de relâcher mes poings. De me laisser aller.

Mais je ne peux pas me permettre de penser à lui, ma courte vie heureuse passée en compagnie d'un homme d'une grande bonté, assez patient pour frotter les manches des couteaux, pour bien replier les draps sous le matelas en bout de lit. Le terme *gentillesse* est sous-estimé, il devrait être en tête des critères exigés par les femmes à la recherche d'un amant. Mais au contraire, elles se laissent piéger par l'argent, les apparences, les voitures tape-à-l'oeil, les vestes en cuir.

Nous poussons la porte et entrons, le silence évoqué par la lumière douce et la légère odeur d'encens nous enveloppant de son calme après le vent. L'eau dans les fonts

baptismaux a un léger éclat huileux, les cierges sous la statue de Marie fondent vers une aube que je ne devrai pas affronter.

Nous marchons sur la pointe des pieds et murmurons, une messe vient de se terminer, l'église se plonge dans un sommeil nocturne.

"Vous savez, j'ai mis les pieds dans les cathédrales de si nombreuses villes, et cependant je n'ai jamais été à l'intérieur de celle-ci. Elle est si... surréaliste."

"La ville dans laquelle on vit n'est jamais un site touristique, n'est-ce pas?"

"Non. Et c'est ainsi que nous passons à côté de ses secrets."

"Les gens n'explorent leur propre ville que lorsqu'ils reçoivent des invités. Je fais la même chose; je ne vais jamais au parlement, à la Red River ou même au musée sauf si quelqu'un me rend visite."

Nous sommes assis sur un banc dur et attendons une tranquillité requise, une spatialité méditative. Je pense à prier, je me dis que je devrais vider mon âme et, malgré mon coeur agnostique, me confesser. Après tout, je vis la nuit de ma mort. Je vais traverser la frontière du repentir humain. Mais je ne peux imaginer de quels péchés je devrais me confesser. La tristesse? Beaucoup, oui. Le désespoir? Pas vraiment. La méchanceté? Chose curieuse, au cours de toutes mes années de discontinuité, je pense que la seule fois où j'ai été particulièrement méchante est lorsque j'ai refusé de retourner en Hollande avec mes parents. Je n'ai que peu infligé ma présence aux autres. Ma plus grande méchanceté a été mon refus de communiquer, cette distance sûre que j'établis entre le monde et moi. Quels autres péchés? L'avidité? Ce que je possède serait à peine mesurable à la soif de possession. L'indolence? Oui, un peu de paresse, l'acte que j'ai l'intention de commettre est probablement davantage né de la paresse que du désespoir. Je suis fatiguée, j'aimerais dormir.

D'autres péchés? Les fébrilités. Quelque chose pris pour acquis. Mon coeur fébrile, mes voyages fébriles, mon lit fébrile, mes lentilles de contact fébriles, mon vernis

à ongle fébrile, mes bottes fébriles, mon moulin à café fébrile. Les bus, les taxis, les aéroports, les courroies de mes valises, les boucles d'oreille perdues, les imperméables oubliés, les films de mauvais goût, les traces de doigts sur les miroirs. Un tout fébrile. Des fébrilités fébriles.

* * *

Nous nous éloignons de la cathédrale et flânons, tournant vers l'ouest puis vers le sud. Nous passons devant un salon mortuaire, le bâtiment aux volets fermés exhale un air de froide respectabilité.

"Avez-vous pris des dispositions?" demande Derrick Atman.

"Avec un salon mortuaire en particulier? N'est-ce pas aller un peu loin?"

"C'est ce que font de nombreuses personnes. Elles veulent que tout soit réglé, du choix des cantiques à la disposition de leur corps."

"J'ai demandé à être incinérée. Je ne tiens pas à ce que Tante Katje ait à entretenir une tombe."

"C'est pour cette raison?"

"Je veux être effacée, je ne veux qu'aucun coin de ce monde ne soit accaparé par la place que je prends."

"Très environnemental," dit-il sobrement, et nous rions tous les deux.

Nous musardons, nous arrêtant pour jeter un coup d'oeil à quelques magasins, aux gens inclinés les uns vers les autres par dessus les tables des pubs et des restaurants. Je lui fais faire ma visite historique de Calgary, lui décris comment le centre-ville est coincé dans une cuvette entre la ligne de chemin de fer et le fleuve, comment les gratte-ciels se

sont élevés en touffe et ont formé leur propre Babel, comment la route de ceinture plane juste à l'extérieur du centre-ville, comment des poches formées de petits quartiers surgissent au-delà de cet amas central de lumières. Nous faisons un détour et je lui montre du doigt la maison de Nellie McClung puis la façade aux allures de grande dame de la bibliothèque Memorial Park.

"C'est là que j'ai eu mon premier travail, j'effectuais des recherches dans les archives de Glenbow, j'étais en quête de faits d'une importance majeure que l'on aurait pu élaborer puis vendre. "

"Cela a l'air intéressant."

"Oui, si j'avais travaillé à mon compte. Mais je travaillais pour un homme peu commode, un historien spécialisé dans la politique de l'Ouest. On dirait une douairière, n'est-ce pas?"

"Le bâtiment."

"Oui. Un endroit étrange qui respire les fantômes." Je ne lui dis pas que l'historien était l'un de mes premiers assassins, que je travaillais à un scénario aboutissant à une mort, bien que je ne l'aie pas su alors. Cela se déroulait avant que je n'acquière mon imperméabilité, avant que je n'obtienne cette carapace de tortue.

Nous tournons vers l'ouest puis reprenons la direction nord, de sorte que nous nous rapprochons de la phalange d'immeubles qui contourne le coeur du centre-ville, nous admirons la grâce maladroite de ces tours vitrées aux fenêtres infinies et aux minces sourcils.

Je fais un geste en direction de l'étrange forêt dans laquelle nous allons entrer. "Elles ressemblent à des pierres tombales qui brillent, n'est-ce pas? De merveilleuses pierres tombales qui luisent."

* * *

À Fifth Street, nous traversons sous la voie ferrée, les phares des voitures dans les yeux, puis débouchons à l'intersection de Ninth Street. À travers la porte du bar Cowboys s'élèvent les sons d'un riff à la guitare, d'un gloussement de chaises, de verres et de fidèles buveurs. "C'est Calgary," dis-je en faisant un geste dans cette direction. "La fausse identité qui devient réelle. Faites attention à ce que vous portez."

"Est-ce la même chose que 'Faites attention à ce que vous souhaitez'?"

"Presque. C'est la raison pour laquelle l'Est refuse de nous prendre au sérieux, parce que nous portons des vêtements de cowboy chaque vendredi, tels des gamins à qui l'on a donné des pistolets à amorces. Nous sommes des bravaches, ravis de nos propres aptitudes à violer les règles, à porter des blue jeans au travail, à monter des chevaux à l'intérieur des hôtels. Nous nous remettons toujours des périodes difficiles, nous nous épanouissons aux moments les plus étranges. Calgary oscille entre le vent fou d'un chinook, comme aujourd'hui, et la chaleur étouffante d'un des derniers jours d'automne. Si l'irréel est ce qui caractérise les villes modernes, Calgary insiste sur l'hyper-réalité, ces canyons vitrés, le mirage des montagnes, les maladroits contreforts des Rocheuses ."

"Calgary est-elle complètement introspective?"

"Ah non, c'est l'opposé. Elle regarde dans tous les sens et ne remarque même pas que son propre lacet est défait." J'ai l'impression que je dois rire de ma diatribe. "Je donne un cours."

Il s'arrête et se place devant moi, me bloquant le passage. Il se mordille la lèvre, puis déclare, comme si le fait même de prononcer ces mots allait lui faire rompre le contrat, "Vous adorez vivre ici. Vous adorez cet endroit."

Je détourne les yeux et regarde les lumières qui adoucissent l'éclat de la neige qui

fond. "Oui, bien sûr, j'aime cet endroit. L'amour est ce qui nous rappelle combien nous sommes voués à l'échec. Je veux partir parce que j'adore cette ville. Pour n'importe quelle ville, pour n'importe quel endroit, je ne suis rien d'autre qu'une coursière, le rouage d'une machine qui atterrit et décolle, qui rentre à la maison dans cet appartement et gare sa voiture dans le garage en poussant un soupir de reconnaissance parce que le vent et la neige ne peuvent pas la couvrir, qui passe quelques nuits fébriles et se réveille alors pour vivre d'autres matinées sans espoir, la vie n'est qu'un étalage de formes derrière une porte."

"Mais nous menons tous une telle vie, elle a cependant suffisamment d'importance, elle englobe les feux d'artifice, la pêche et la tarte aux baies de Saskatoon. Ce n'est pas facile d'oublier la tarte aux baies de Saskatoon."

"Écoutez," lui dis-je vivement. Je pose mes poings serrés sur le beau pardessus en laine qu'il a boutonné jusqu'à la poitrine. "Écoutez, je ne suis que l'une de ces nombreuses femmes qui se réveillent au milieu de la nuit, ressassant le fait ténu qu'elles ont découvert, qui comptent toutes les promesses qu'on leur a faites, et qui savent que rien n'est possible avec cette sagesse, rien du tout."

"C'est ce que vous croyez?"

"Oui, c'est ce que je crois. Je le sais. Encore mieux, j'accepte ce fait. La plupart des femmes l'apprennent puis passent le reste de leur vie à essayer d'oublier ou d'ignorer ce qu'elles ont appris. Elles ont ce dont elles se contentent, ce qui rend leur vie insoutenable, emprisonnées par les collants, par les ragoûts, par la garderie et par le valium. Je refuse de me contenter de ce qu'on m'a accordé. Cela ne suffit pas."

Il a pris mes poings serrés dans ses mains gantées. Tout en me serrant, il penche un instant sa tête au-dessus de la mienne, presque comme s'il priait, puis me libère, se tourne et se remet en route. Sans un mot. Il ne m'arrêtera pas.

* * *

"Et," dit-il tranquillement alors que les voitures nous dépassent en vagues sonores, "vous pensez donc que rien ne vaut la peine d'être changé."

"Je préfère être éplorée que timorée. Mais cela n'est pas si catastrophique. 'Lorsque je serai morte, mon très cher, ne chante aucune chanson triste pour moi...'"

Il se retourne rapidement. "Est-ce cela? Vous voulez que l'on se souvienne de vous?"

Je lève les bras au ciel en pointant vers celui-ci. "Je veux que l'on m'oublie."

"Mais vous craignez que cela ne soit pas le cas?"

Peut-être ai-je peur que personne ne parle du tout de moi. Mon très cher. Il ne voulait pas m'aider. Il a promis que si je partais, il m'effacerait.

* * *

Je ne dis pas à Derrick Atman que je me bats contre un mal du pays tenace.

Que l'odeur des maisons des autres me force à retenir mon souffle, que le crépitement de la friture flotte dans une cuisine, que la forte odeur bleue des sels de bain éveille une salle de bains. L'attente émane du temps et l'histoire sent fortement le renfermé, réduite au silence par une grande séparation.

Mais tout cela se déroule loin de moi, la sans-abri.

* * *

"Ainsi vous voyagez pour vous fuir?"

Je ne répondrai pas à cette question. "Oh," dis-je, "le voyage provoquera toutes sortes de tentations. Dois-je m'arrêter quelques jours à Londres, y voir une pièce de théâtre? Dois-je essayer de trouver un parador baroque sur la côte espagnole? Dois-je laisser les rues étroites me distraire de leur mot croisé? Dois-je respirer l'air des nombreux appartements de Mozart et prétendre que sa présence y demeure aujourd'hui encore, effervescente et agaçante?"

"Et quelle réponse vous donnez-vous?"

"Je veux rester à la maison." Je pensais que voyager me donnerait une perspective d'avenir, une opinion, une personnalité. Une si longue recherche en zigzag et j'ai fini par échouer. C'est ce que je dis à mon tueur. "J'ai échoué."

"Échoué?"

"Je recherchais la personne que je pouvais être. Je recherchais... ah!, très canadien de ma part... une identité."

"Nous cherchons tous à être définissables. Mais les contours nets, pas flous, sans accrocs, sans taches, cela n'existe pas."

"Une pomme est une pomme. Nous devrions avoir une forme bien définie. Mais ce n'est pas le cas. C'est pour cela que vous êtes ici."

"Que nous sommes ici," dit-il.

* * *

Ici. Nous changeons de direction lorsque nous atteignons Stephen Avenue, nous flânons devant le château de Bankers Hall, nous passons sous le réseau élaboré de passerelles tissées au-dessus de nos têtes. Dans la rue, les gens ont ouvert leurs manteaux, ils marchent plus lentement, les signes de froid ont disparu, leurs épaules ne sont plus voûtées et leurs bras ne sont plus collés à leurs corps.

Nous nous sommes mis sens dessus dessous pour le mirage du chinook. Mon assassin et moi, emportés par le vent.

* * *

Un peu plus loin, au nord-ouest, tout près de Sixth et Seventh Street, nous apercevons une tour qui semble réfléchir l'ombre d'un autre bâtiment. À peine visible dans l'obscurité qui descend sur la ville, les contours d'un immeuble imaginaire gravés sur la façade d'un autre bâtiment rappellent à la ville que ces édifices ne sont qu'illusoires, tenus par l'espoir et d'autres facultés de l'imagination, probablement rien de plus que des façades, des gestes architecturaux élaborés.

"Là-bas," je le montre à Derrick Atman. "Un immeuble auto-réflexif."

Il s'arrête, penche la tête en arrière. Si j'étais sculptrice, je créerais une statue dans cette exacte pose, le caractère expressif du corps d'un homme qui se penche en arrière, les mains dans les poches, dans un beau pardessus, pour observer l'ampleur d'un gratte-ciel. Un geste parfait pour Calgary, où les hommes d'affaires regardent droit devant eux ou baissent les yeux, en dépit des vitres qui font miroiter des signaux sémaphoriques tout autour d'eux.

"Pourquoi auto-réflexif?"

"Eh bien, tout comme une femme qui se regarde dans un poudrier, l'immeuble ne peut pas échapper à sa propre image."

"D'accord, c'est présomptueux, mais il y a tout de même une touche de timidité."

"Vous n'êtes pas un critique sévère."

"C'est votre immeuble préféré."

"Oui," je le reconnais. "Il porte en lui l'aveu de sa défaite. La journée, le verre prend une couleur rose brunâtre, le bâtiment fantôme presque sinistre sur son point d'appui panoramique."

"Tout comme l'intérieur d'un esprit."

"Oui, les immeubles, tout comme les personnes, ont une personnalité. Je peux m'identifier à celui-là: il porte en lui sa propre projection."

"C'est votre choix."

"Peut-être n'ai-je aucun choix."

* * *

Ici, dans la rue, je ressens en moi la réponse indicible que mon coeur indiscret recherche.

Le langage nous rend fébrile. Si le langage pouvait faire baisser ma fièvre, peut-être serais-je moins impatiente, peut-être serais-je capable de mimer le bien-être.

Je devrais être heureuse, désirer habiter cette silencieuse spatialité que je partage avec mon très cher. Mon très cher. Nous évitions de prononcer des banalités. Il neige. Je suis fatiguée. À quelle heure finis-tu ton travail? Peux-tu passer prendre un pain? Aujourd'hui, je pense que nous aurions dû utiliser ce langage, l'utiliser pour nous toucher. Nous comptions plutôt sur le contact physique, cette éloquence éphémère.

Et je suis timide, incapable de m'exprimer, ma détresse muette dans sa pantomime et il a dit non à la seule requête que je pouvais adresser.

* * *

"Où pourrions-nous aller manger?"

La question de Derrick Atman fait presque partie du domaine conjugal, le ton d'un homme qui demande à la femme qu'il a épousée il y a bien longtemps ce qui lui ferait plaisir.

Je ne connais pas ce luxe, l'intimité qui vient avec le temps. Cela fait à peine deux ans que je suis avec mon très cher et deux ans, c'est beaucoup dire puisque nous avons passé davantage de temps séparés qu'ensemble. Et aujourd'hui, je suis sur le point de faire en sorte qu'il en demeure ainsi.

* * *

Nous nous trouvons maintenant en face de La Baie, avec ses vitrines abritées sous son arcade arrondie. J'entraîne Derrick Atman de l'autre côté de la rue et me tiens avec lui sous le portique. J'adore la force de résistance de ce magasin, le bâtiment ayant, dans mon enfance, une aussi grande importance que Tante Katje. Je faisais toujours mes courses de Noël ici, l'atmosphère y était animée sans toutefois être impitoyablement mercantile comme dans les centres commerciaux.

"Ils semblent réels," dit Atman, en me montrant la statue de deux hommes d'affaires grassouillets.

"Ils le sont. Ils font partie de la ville. Il y a un bon petit restaurant là-bas le long de First Street. C'était un magasin auparavant, ou deux en fait. Un magasin de vêtements pour hommes avec à côté un sex shop."

Il rit. "Ont-ils gardé les stocks?"

"Oh non, ils ont démoli le mur entre les deux magasins et maintenant c'est un bar à vin, une bonne ambiance chaleureuse. D'habitude, ils ont un bon Rioja au verre. Des mets genre bistro. On essaie?"

Nous reprenons la direction sud et suivons la rue qui nous ramènera au Palliser. Je ne veux pas trop m'éloigner de mon sursis, je veux garder en vue mon assassinat.

La lourde porte qui s'ouvre sur Divino râcle le vieux parquet. De petites tables rondes sont nichées devant les vitrines latérales de ce qui était autrefois ce magasin de vêtements, une odeur de gingembre et d'ail y retentit. Nous attendons d'être conduits à notre table, et à nouveau, je touche timidement mon relatif bien-être avec Derrick Atman: la sérénité que je ressens avec un homme complice de la mort. Cependant, j'avais décrit de façon très détaillée les traits caractéristiques que je souhaitais avoir, jusqu'à comment cette personne traiterait un animal domestique ou un enfant. L'agence semble avoir répondu à ma demande avec une telle exactitude que cela me choque presque. J'effleure cette pensée avec curiosité. Voulais-je secrètement que l'assassin échoue, me donnant une excuse pour anéantir le contrat?

La serveuse nous installe dans le coin de ce qui était autrefois la vitrine nord, de sorte que nous apercevons ce qui se passe dans la rue. Je peux observer l'hôtel qui préside solennellement au milieu de Ninth Street et qui est éclairé des cinq lumières du boulevard, de chaque côté des marches de l'entrée. Les projecteurs, placés devant la façade et tapis sous les arbres ornementaux, sont allumés et enveloppent l'hôtel d'une

lueur digne d'un conte victorien. Je lui demande de s'asseoir dans le coin afin que je puisse faire face à l'est et ainsi voir toute l'étendue du bâtiment, les manches blanches sur les fenêtres, les briques aussi solides que la postérité.

Une fois nos manteaux suspendus, nous prenons place sur des chaises quelque peu précaires et Derrick Atman me regarde de l'autre côté de la table et hoche la tête: "Nous avons fait une boucle. Nous sommes juste en face de l'hôtel."

"Je sais."

"Vous m'avez à l'oeil, n'est-ce pas?"

Je me mords la lèvre et acquièsce. Il me coûte assez cher pour que je sache qu'il est légitime, mais cela fait des années que je voyage pour arriver à cet instant. Je crains que cet achèvement, cette arrivée, ne m'échappent. Je suis trop engagée pour faire demi-tour maintenant.

* * *

La serveuse nous amène la carte et nous demande ce que nous souhaiterions boire et je réponds, "Du vin rouge," lorsque je remarque que Derrick Atman a retiré ses gants, les gants que je trouvais auparavant si sinistres et auxquels je me suis maintenant habituée. Sa main droite est bandée.

"Et si nous commandions une bouteille?" demande-t-il. "Oui, pourquoi pas? Nous avons le droit de nous détendre."

"Ils ont un bon Rioja," dis-je en me répétant, d'un ton où l'on sent mon impuissance.

"Bien. Allons-y donc pour le Rioja."

Même lorsque la serveuse s'éloigne, j'ai du mal à détacher les yeux de ses mains, de merveilleuses mains aux articulations régulières, tout comme je me les imaginais, bien qu'elles soient un peu raides et que sa main droite soit bandée, de la gaze soigneusement entourée autour de la paume.

Il refait ce geste, ouvre ses mains comme pour me montrer qu'elles ne contiennent aucun secret sinistre.

"Vous êtes-vous blessé?" demandé-je maladroitement, m'imaginant des balafres faites par un couteau, d'horribles brûlures, peut-être même une tâche de sang indélébile.

Il baisse les yeux vers ses mains qu'il a posées sur la table, comme si elles ne faisaient pas partie de son corps, les paumes ouvertes sur la table entre lui et moi. "Je souffre de contracture de Dupuytren. C'est lorsque vos doigts se plient de façon permanente parce que les tissus s'épaississent et se raccourcissent, liant les tendons. Par conséquent, une boule dure se forme sur la paume de la main et s'étale, exerçant une bande de pression sous la peau, jusqu'à ce que vous ne puissiez plus étendre vos doigts. Je viens juste de me faire opérer de la main droite. Ils incisent puis séparent ces bandes dans lesquelles le tissu s'est épaissi afin de libérer les tendons et de leur redonner une certaine flexibilité. Je vais me faire opérer de la main gauche dans quelques mois."

Je ne peux m'en empêcher, je tends la main et touche du bout de mes doigts, avec une tendresse incertaine, la main blessée qui a promis de me libérer. "Est-ce que cela fait mal?"

"Auparavant oui. Cela va beaucoup mieux maintenant, mais mes mains se refroidissent facilement, ce qui fait que j'ai tendance à porter des gants tout le temps, sauf lorsque je mange ou que je fais quelque chose qui m'oblige à travailler avec mes doigts."

Ainsi, il n'utilisera pas ses mains pour me tuer, il n'a pas l'intention de m'étrangler, une clôture qui fait appel à la force, une pression incessante.

Il sourit. "Non, je n'utiliserai pas mes mains pour commettre une violence

quelconque."

Je rougis. "Je suis désolée, je..."

"Bien sûr. C'est au premier plan de vos pensées. Je comprends."

"Comment cela est-il arrivé?"

"Cette maladie peut être héréditaire ou causée par l'emploi répétitif d'outils qui vibrent, mais j'ai peu fait ce genre de travail dans ma vie.

La génétique est une grotte, une cuillère creuse à l'intérieur de la terre qui détient un potentiel de douleur.

"Pensez-vous que la tristesse soit héréditaire?" demandé-je.

"On dit que la dépression se transmet. Mais l'origine ou la cause ont-elles de l'importance? La façon dont on doit faire face à ce dont on est porteur n'est-elle pas plus importante?"

"'Les palmiers ne poussent pas sur la glace.' Une citation que je n'ai jamais oubliée, d'Umberto Veruda, me semble-t-il. Cela peut-être l'épitaphe de la génétique de la tristesse."

"Mais la glace n'a-t-elle pas sa propre vie? Sa propre beauté? Sa propre croissance cristalline?"

"Seulement si vous êtes un passionné du froid et je peux difficilement imaginer des palmes vertes où seul le givre règne."

"Mais le givre est quelque chose de merveilleux!"

"Pour les optimistes et les poètes trop romantiques."

Il regarde par la fenêtre et baisse les yeux vers la rue qui s'affaire. "Avez-vous...?" Sa chair semble hésiter, se rétracter puis se retendre de courage. "Avez-vous pensé à vous faire soigner avec l'un de ces nouveaux médicaments... le Prozac ou...?"

Je pouffe de rire. "Essayez-vous de perdre votre travail? Ou mieux encore, vous pourriez être un représentant pharmaceutique. Le fléau des médecins, passant d'une

clinique à l'autre avec des échantillons gratuits."

Son visage est impénétrable. "Je suis sérieux."

"Pensez-vous qu'un mélange chimique puisse effacer la douleur? Et devrais-je le vouloir? Pourquoi ne pas être triste, pourquoi ne pas désirer quitter ce monde? Trop de personnes s'accrochent alors qu'elles devraient abandonner. Elles sont convaincues qu'elles devraient se satisfaire d'un occasionnel taco épicé, d'une boîte de truffes pour les occasions spéciales, qu'elles devraient se réjouir de tenir la télécommande dans une main, de conduire le minivan à dix kilomètres à l'heure au-dessus de la vitesse prescrite. Quelles motivations creuses, un objet de risée. La plupart n'ont pas assez d'imagination pour se faire assassiner."

"Mais les choses ordinaires sont rassurantes. Les gens font avec."

"Pourquoi? Pourquoi le devraient-ils? Et même s'ils le font, pourquoi le devrais-je? Faire avec ne suffit pas."

* * *

Il me touche légèrement la main. "Oublions notre travail et mangeons quelque chose de délicieux."

Sous la petite table nous nous cognons les genoux. La carte est faite d'une large feuille de carton et promet tout, de l'aubergine au canard aux airelles, et j'ai tout à coup une faim de loup. Il a raison, j'ai passé toute la journée à régler les détails de sorte que Tante Katje n'ait pas à faire face à des questions, à des accusations ou aux banques et aux compagnies d'assurance. Et j'ai passé la plupart de la nuit dernière à écrire une lettre à mon très cher, une lettre qui, je le sais, est tristement limitée, remplie de mon horrible

silence, de la lâcheté de ma fuite. Avant d'entrer dans l'hôtel, je l'ai glissée dans la boîte à lettres du bureau de poste principal afin qu'elle soit triée demain matin et qu'elle lui parvienne dans un jour ou deux. Timorée, je ne lui ai rien dit. Pourtant, je lui avais demandé de m'aider et il a refusé.

Nous commandons une mousse à l'aubergine pour commencer et nous nous enfonçons dans le bourdonnement des voix et le tremblotement chaleureux des bougies. Dans ma ligne de vision, en diagonale, je peux observer le Palliser et je m'aperçois alors que d'ici, je vois la chambre de la femme. Sa fenêtre, au coin du cinquième étage, sur l'aile la plus éloignée du E, donne sur l'ouest. La mienne, droit en face, donne sur l'est. Et en plissant les yeux, je peux distinguer la femme qui fait toujours les cent pas dans sa chambre comme si elle méditait sur une question ou un problème qui doit être résolu.

"Regardez," je la lui montre du doigt.

Il se tourne un peu, remarque immédiatement que je me suis remise à observer et rit. "Elle doit être votre ange gardien."

"C'est peu probable. Je n'en mérite pas un."

Il regarde attentivement la femme qui arpente le sol. "Elle est pire que vous. En somme, êtes-vous fébrile parce que vous voyagez, ou voyagez-vous parce que vous êtes fébrile?"

Je ne réponds pas immédiatement, observe les pas et les arrêts incessants de sa silhouette alors qu'elle passe devant la fenêtre aux rideaux ouverts. "Elle attend quelque chose d'important," murmuré-je.

"Comme nous tous."

Je dois à nouveau le regarder, mais je ne peux pas croiser son regard, il a les yeux fixés sur sa propre main bandée qui touche le pied de son verre à vin.

* * *

"D'accord, je l'admets plus ou moins" dis-je. "J'ai utilisé les distances pour m'immiscer dans le complot de ma vie, pour changer de cap, pour m'échapper, pour plonger la tête la première dans une dénégation que j'aurais dû confronter, je l'ai toujours su. Voilà, je me suis confessée."

"Que niez-vous?" demande Derrick Atman.

"Mon propre mécontentement, mon inabilité à faire face aux cruautés prosaïques. Je veux détruire les abrasions quotidiennes du complot inconscient de la vie. Je ne peux plus avaler les conseils que l'on trouve dans les guides. Voici votre rue, voici votre travail, voici les personnes que vous devez saluer et auxquelles vous devez sourire, leur seul objectif étant de faire trébucher et de faire tomber les autres, leur seul désir étant de mettre le feu aux innocents."

"Personne n'est indifférent à la cruauté ou au poison."

"Oh, bien au contraire, nous le sommes. Nous oblitérons notre dégoût, contenons notre douleur ou mourrons. Ainsi, j'ai tenté d'effacer ma sensibilité par un mouvement pressant, laissant les pancartes *Absente*, *Ne pas déranger* accrochées à la poignée de ma porte, mes amis devant être patients comme ces photos du temps jadis sur lesquelles les vêtements prétendent être la marque de notre historicité."

Il prend un air interrogateur. "Ainsi, vous fuyez."

"Non, c'est trop simple. J'utilise les voyages pour effacer tout ce qui reste, pour échapper à ce qui n'est pas supportable, pour me croire invisible."

"Vous désirez être invisible?"

"Bien sûr, même si cela est impossible. Il s'avère que dans chaque pays où je voyage je suis visible; mes vêtements ne sont pas adéquats, mon accent n'est pas le bon,

même ma coupe de cheveux est asymétrique, elle ne s'insère pas dans la culture. Même si je n'ouvre jamais la bouche, mes épaules et mes poignets me trahissent, mais le pire est la lueur qui dit *étranger, vreemde* dans les yeux d'un inconnu. Alors, j'essaie les pays où je suis vraiment visible, ma peau si laiteuse lorsqu'on la compare aux autres. Je jongle avec ma visibilité même si je cherche à me fondre dans le papier peint, prétendant être le mur qui se cache en-dessous."

"Tout comme ce bâtiment, visibilité et invisibilité jouent ensemble, reproduisent un reflet qui n'est pas là."

"Peut-être."

"Comme des lentilles de contact?"

"Non, davantage comme des chaussures. Les Américains du nord porteront toujours des baskets ou des tennis, accordant leur allégeance à Nike ou à Brooks sans même rougir. Les Européens portent de discrètes chaussures de marche en cuir qui peuvent passer pour des chaussures de ville. Le reste du monde porte ce qui est confortable ou ce qu'ils ont l'habitude de porter, ou encore ce qui leur plaît, c'est tout. Vous comprenez, la capacité des pieds à se transformer, disons, en une paire d'escarpins à talon pour une soirée passée à l'opéra, cela, c'est un signe. Les pieds exigent des chaussures familières, des lanières usées et des lacets qui se sont adaptés à leurs oeillets. Vous comprenez? Vous comprenez?"

"Non. Mais c'est une bonne confession."

* * *

La visibilité n'effraie pas cette femme. Elle ne s'est pas donné la peine de tirer ses

rideaux, les voyeurs ne la gênent pas. Elle mène sa propre vie, elle n'a pas peur des choix, même si elle attend. C'est tout du moins ce que j'imagine, en la voyant encadrée là dans la fenêtre, visible mais inconsciente de ce qui l'entoure.

* * *

Son regard suit le mien, mais il ne se détourne pas pour regarder. "Vous l'observez."

"C'est ce que j'ai appris à faire en voyageant. Observer. Aujourd'hui, je me méfie de mon propre mouvement. Je soupçonne que le voyage, c'est ainsi que nous nommons cet acte physique du déplacement, soit mon voyeurisme qui cherche à atteindre un apogée des expériences, quelqu'il soit, une acquisition sélective de l'étrangeté à travers la dislocation, avec toutes les hypothèses pertinentes à propos de ce que vous pouvez capturer. Mmm, cette mousse à l'aubergine est délicieuse."

Il se penche en arrière et rit. "Fichtre!"

"Oh, je peux continuer en décrivant comment cet inquiet zénith devient nadir dans les contorsions miroitantes auxquelles se livre le voyageur entre le moi et l'autre, le familier et l'étrange, l'anticipation et la surprise, se dirigeant vers un climat d'auto-louanges qui ne reconnaît pas sa propre zone tempérée. Il n'y a rien d'inférieur à zéro ou de tropical dans l'expérience contemporaine des voyageurs: les hôtels, les restaurants, les théâtres, les autocars d'excursion, les musées et même, mince alors, les pistes de ski et les patinoires sont climatisés."

Il rit toujours. "Vous ne l'êtes certainement pas, climatisée. J'avais l'impression que vous vous décriviez comme une espèce d'esclave des livraisons et maintenant, voilà que vous déversez cette philosophie."

"Oui, je suis une esclave des livraisons. Mais je suis aussi une picara qui voyage tout simplement afin de combler une faim de mouvement, afin de fuir le caractère fondamental de ma paresse. La tradition picaresque soutient historiquement que le voyage est une activité d'introspection, métadestinationnelle, malicieusement consciente d'être à la recherche de sa propre disparition. Les voyageurs picaresques rêvent de mal se comporter et, alors qu'ils s'imaginent être les démasqueurs d'un monde hypocrite, ils se savent aussi lâches, défendant une cause perdue, capables seulement de poursuivre leurs propres poursuites. Je travaille ainsi pour conserver mon ambiguïté, je m'observe en train de me suivre et de jouir des petites indiscrétions que j'arrive à commettre."

"Seriez-vous donc une fautrice de troubles en voyage?"

"Non, malheureusement non. L'art de voyager, sa passion, sont démodés, ce qui réduit le voyage au tourisme, un itinéraire destinationnel, une liste d'exploits de lieux géographiques."

"Une collection de lieux sur une étagère à trophées?"

"Exactement. Voyager est donc mon métier, mais je sais que je ne suis qu'une étrangère, une participante râtée, rouge et qui s'en repent, une simple touriste. Cependant, tout comme la plupart des gens du vingtième siècle qui en ont les moyens et qui se donnent des prétextes, je me délecte de ma touristicité comme si, en récompense, elle allait me doter d'intuitions que je peux troquer contre quelques centimètres du sol où je peux m'asseoir au bord de Nose Hill, le vent herbeux me sifflant à l'oreille."

"Mais vous êtes consciente du mensonge de votre expérience. Vous vous êtes diagnostiquée."

"Oh, bien sûr, je suis consciente de mes limites, je reconnais la supercherie associée à une valise et à un passeport. C'est la raison pour laquelle vous êtes ici. Je veux me prouver que je n'ai pas totalement, irrévocablement, succombé à la falsification. Un seul geste intègre, c'est tout ce que je veux."

* * *

"Je pense," dit-il doucement, croquant dans un triangle de foccacia, "que vous réfléchissez trop. Pourquoi ne pas vivre le moment présent, apprécier l'air, la nourriture ou les musées de l'endroit quelconque où vous vous trouvez et en rester là?"

La femme fait toujours les cents pas, se passe la main dans les cheveux qui, je l'ai décidé ainsi, sont mi-longs, ébouriffés, bien qu'il me soit évidemment impossible d'apercevoir de tels détails à cette distance.

"D'une façon ou d'une autre, je ne peux pas fuir le sentiment que j'ai de frauder. Où que je me trouve, je n'en fais pas partie, je n'appartiens pas à cet endroit."

"Peut-être auriez-vous dû rentrer en Hollande avec vos parents."

"Peut-être. Ma vie aurait été différente."

"Les voyez-vous de temps à autre?"

"Oui, je leur rends visite si je me trouve dans les alentours de Rotterdam. Mais nous sommes séparés, nos vies ont pris une toute autre direction. Ils se souviennent de moi enfant et ne peuvent concilier l'adulte que je suis aujourd'hui avec l'enfant qu'ils ont fixée dans le temps."

"C'est ce que font tous les parents à une échelle plus ou moins importante. Je me prends à faire la même chose avec mes enfants. Je me souviens d'un après-midi particulier où nous sommes allés patiner puis tout à coup, je me réveille et je suis surpris de les voir adultes, sérieux, incapables de se rappeler que nous avons patiné un jour tous ensemble."

Je bois une petite gorgée de mon vin, jette de nouveau un coup d'oeil à la femme qui a maintenant les bras croisés sur la poitrine et qui semble être en train d'inventer une stratégie tout en arpentant le sol, s'arrêtant puis refaisant un pas.

"Pensez-vous," ma voix me semble caverneuse, "que nous devrions être aposés du tampon de l'expérience, d'une marque physique, disons, comme si transpercés par une flèche, afin de porter sur nous la preuve visible que nous avons déjà visité, et que nous en avons été effrayés, un endroit particulier? Des tatouages, des stigmates peut-être, pour fixer un certain instant."

"La fièvre des pièces justificatives. J'abhore l'idée. De plus en plus, tout ce que nous avons fait doit être certifié par un diplôme, un aveu, un curriculum vitae, le timbre d'un passeport, un matricule daté et signé. Comme si le monde était la version d'un tribunal, comme si nos connaissances intérieures devaient être déclarées illégales."

"Vous croyez donc au droit à la vie privée?"

"Absolument. C'est la raison pour laquelle je fais ce travail. Et vous aussi, sinon vous ne m'auriez jamais embauché. L'une de vos stipulations est le caractère privé et absolu du choix que vous avez fait."

"D'être tuée."

"Exactement."

"Mais cela semble encore planifié, documenté. Il vaudrait mieux que cela soit accidentel."

"Les accidents arrangés ne sont plus accidentels. Et la mort est un matricule inéluctable."

Je ne peux m'empêcher d'observer cette femme fébrile. "Pensez-vous que sa vie soit arrangée ou plutôt accidentelle?"

Il rit et se tourne pour jeter un coup d'oeil à la fenêtre de l'hôtel. "En ce moment même, je dirais que des arrangements ont été accidentellement dérangés. Elle semble terriblement impatiente, comme si elle avait attendu trop longtemps, à la merci de quelqu'un, et ne pouvait faire ce qu'elle voulait."

"Mais elle semble être complètement à l'aise dans sa chambre."

"Dans un endroit étranger, nous nous tournons vers ce qui est familier, non?"

"Certainement. Je me suis toujours sentie piégée par une conspiration de surveillance et de collationnement, une étrangeté soigneusement contrôlée cédant à ce que je reconnaissais. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Le voyage est censé englober ce qui est différent, alors pourquoi finissons-nous par nous accrocher à ce qui est familier, ou pire, à ce qui est commun? Rien ne surprend, une simple réaffirmation."

"Et vous croyez que vous devriez obtenir ce que promet la brochure touristique."

"Pourquoi pas? Quelque chose qui m'aide à comprendre pourquoi je me sens abandonnée, isolée, tout en étant cependant liée à des rites et à des gestes que je n'ai jamais rencontrés. Je devenais si frustrée que j'accueillais de bon coeur la douleur physique, les élancements dans la tête, les douleurs dans les épaules, les articulations enflammées, le décalage horaire, les indigestions. Souffrir physiquement, pensais-je, pouvait me permettre d'enregistrer la différence."

"Prenez-vous des photos quand vous voyagez?"

"Oh, jamais. Je refuse d'avoir un appareil photo sur moi."

"Avez-vous peur des appareils photo?"

"Je n'ai pas peur des appareils photo... non, en vérité, ce qui me terrifie, c'est l'arrogance technique des bons appareils photo, leurs lentilles, leur vitesse d'ouverture, leurs photomètres et leur suffisance noire. J'ai appris à me méfier du clic qui prétend capturer un instant. Avez-vous remarqué que de nos jours celui-ci est sinistrement inaudible? Pourquoi appuyer sur un bouton mécanique pour figer une personne en train de sourire devant la façade d'un monument historique? Cela semble vouloir dire que la personne sur la photo cherche à prouver quelque chose, à rendre visible une expérience immatérielle."

"Voyager sans appareil photo est un péché impardonnable. Au cours de tous ces voyages, n'avez-vous jamais pris de photos? Vous auriez pu les utiliser, devenir

photographe ou écrivain et relater vos récits de voyages."

"Non, je ne supporte pas de prendre des photos, je ne supporte pas qu'on prenne des photos de moi."

"Pourquoi pas?"

"Les photos ne sont que des mensonges. Elles attendent les erreurs de perception et se jettent dessus."

"Elles représentent une certaine manière de fixer ce qui nous entoure."

"Devrais-je donc prendre une photo de vous et la laisser sur la table de nuit pour que les autorités la découvrent?"

"Je pense qu'il serait plus judicieux de ne pas agir ainsi."

"Vous voyez. Bien que n'importe quelle équivalence entre les photos et les gens dans la vie réelle soit douteuse. Ceux qui pensent qu'une photo peut nous identifier sont totalement naïfs."

"Vous devez avoir des photos de vous quand vous étiez enfant."

"Ce qui veut dire? Que ces photos devraient me réconforter?"

"Eh bien, vous donner une idée de comment vous avez grandi, d'une époque peut-être plus heureuse."

"Sur toutes les photos de moi que j'ai vues, et je n'en ai gardé aucune, soit je pleurais, soit j'étais sur le point de pleurer. Sur quelques-unes je venais tout juste de pleurer et le sourire maniaco-dépressif que je fais pour l'appareil photo est terrible à voir. Je ne souhaite pas vraiment élargir la trace de cette mélancolie imprimée sur un négatif et sur une ombre, et ignorée par tous ceux et celles qui passent rapidement en revue ces photos, même si elle était si visible."

"Ainsi donc, vous évitez les appareils photo."

"Je les abhore, leur autorité élémentaire, leur tendance à être soit punitifs soit trompeurs, les compositions manipulatrices du photographe."

"Et ainsi année après année, voyage après voyage, à travers des pays que d'autres personnes rêvent de voir, vous avez simplement détourné les yeux."

"Non, j'ai tout regardé attentivement, sans l'intervention d'une lentille. Je ne m'en excuserai pas. Vous savez, un jour, j'ai vu une maniaque de la photo qui surpassait tous les autres. Je faisais un tour de bateau sur les canaux d'Amsterdam, un voyage touristique, mais bizarrement merveilleux, et un voyage que je fais chaque fois que j'y vais. Ce n'est que rarement que nous voyons les épaules et les flancs des villes, tout n'est que façade, visage public. Faire un tour de bateau sur les canaux est une manière de voir à quoi ressemblaient le trafic maritime et la circulation au dix-septième siècle, à quoi ressemblent les maisons depuis l'eau. En tout cas, à mes côtés se trouvait une femme qui a pris, en moins de deux heures, huit pellicules de trente-six poses chacune. Elle cliquait et cliquait, elle ne décollait jamais l'oeil de son viseur. J'observais les canaux verts de vase, les maisons à pignons et leurs grues hissées, les rues elliptiques convergeant sans fin vers la digue qui abrite la ville, et j'imaginais comment pour elle tout cela n'était que divisé en une succession de cadres rectangulaires. Tout ce dont elle se souviendra, est ce qu'elle a vu à travers sa lentille et cette violente lumière rouge qui clignotait en bas à droite."

"Combien de temps a duré l'excursion?"

"Environ une heure et demie. Je l'ai observée, fascinée, espérant la surprendre juste un instant en train de regarder directement une porte ou une fenêtre, en train de regarder face à face le monde qui défilait devant elle. Elle ne cessait de prendre des photos, le mécanisme bourdonnant, sauf lorsqu'elle devait changer de pellicule, elle baissait alors résolument la tête sur les intestins de son appareil photo. Elle était experte dans l'art de changer une pellicule en moins de trente secondes. À la fin du voyage, lorsque le bateau s'est mis à quai, elle m'a demandé si je pouvais lui indiquer le Taco Bell le plus proche, ce qui, en vérité, dans une ville qui abonde de nourriture comme

Amsterdam, a eu pour effet de me laisser bouche bée."

"C'est alors que vous avez choisi de ne jamais fixer vos voyages."

"Je pense que la photographe doit profiter de la personne ou du paysage qu'elle cherche à capturer. Mais lorsque j'apprécie un endroit, je ne veux pas interrompre cet instant en m'arrêtant pour prendre une photo. Et si je n'éprouve aucun plaisir, pourquoi devrais-je me charger d'un appareil photo?"

"Vous ne voulez même pas vous souvenir d'un splendide édifice?"

"Moi devant l'Arc de Triomphe, moi avec en arrière-fond la Tour Eiffel? Je veux être imphotographiable. Je préfère la tyrannie de mes yeux et de mes oreilles, de mon nez et de mes doigts."

"Et si je prenais une photo de vous maintenant? Une preuve que nous nous sommes connus."

"Dangereux pour vous et cela ne donnerait rien. Je suis déjà trop noyée dans cette aura grise entre ceux qui demeurent dans le monde physique et ceux qui sont prêts à le quitter. Si, dans un miroir, je pointais un appareil photo dans ma direction, aucun reflet n'y apparaîtrait."

Il secoue la tête. "Ne soyez pas romantique. Ainsi seuls les espions et ceux qui documentent les atrocités devraient utiliser des appareils photo?"

"Oui, dans les mains d'une personne ordinaire, ils sont un affront. Qui a dit, 'Les touristes sont des terroristes avec des appareils photo, alors que les terroristes sont des touristes avec des armes'? Tous les deux tirent sur ce qu'ils ne peuvent pas domestiquer."

"Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de regarder ce que nous voyons. Quelle importance si nous prenons une photo?"

"Je pense que nous ne pouvons pas remplacer ce que nos mains ressentent lorsque nous tendons le bras pour toucher le revêtement rugueux d'un mur de briques chauffé par le soleil, nous ne pouvons pas photographier le goût d'un poulet jerk jamaïcain cuit au

barbecue. Mais nous n'oublions pas ces sensations, nous n'avons pas besoin d'une photo pour rafraîchir notre intelligence sensorielle. Pourquoi nos yeux sont-ils les seuls organes auxquels nous ne nous fions pas? Pourquoi avons-nous besoin de piles d'albums photo?"

"Mais n'oubliez-vous pas?"

"Bien sûr que j'oublie. Je pense qu'en ce moment, si je pouvais fouiller dans ces boîtes à chaussures et trouver une photo de moi me tenant debout devant la Grande Pyramide, dans cette lueur étrange projetée entre ces blocs de pierre taillés et le sable égyptien, je serais ravie de me remémorer ma pose. Mais pourquoi? Parce que je veux me souvenir de la Grande Pyramide? Parce que je veux me rassurer que je me suis bel et bien trouvée à quelques mètres d'elle? Parce que j'ai besoin de connaître ma taille par rapport à la pyramide? Ou simplement parce que je veux l'avoir, la garder, la posséder, l'emmener avec moi?"

"Cela rafraîchirait votre mémoire."

"Je pense que ce désir d'avoir des photos est suspect. Pourquoi accorder autant d'importance à un passé visuel? Ai-je besoin de me souvenir, ou la photo renferme-t-elle une temporalité et une spatialité qui devraient être imparfaitement remémorées?"

"Une amnésie opiniâtre."

"Je veux que ma mémoire fonctionne sans accessoires, de sorte que ce qui demeure soit ce dont je dois me souvenir. L'appareil photo censure ce que je suis convaincue d'avoir vu ou touché. Tout ce que je vis de différent se voit transformé en cette mémoire photographique, en un mensonge presque." Je fais un geste en direction du carré lumineux que je considère maintenant comme le cadre de cette femme. "Comment la photographieriez-vous?"

"Nous sommes trop loin."

"Non. Cela irait avec un téléobjectif."

"Vous voulez dire la rendre telle que nous la voyons?"

"Je veux dire la rendre de façon expressive. Aucune photo prise à la va-vite ne peut traduire ce que nous avons observé, spéculé et imaginé à son propos."

"Vous pourriez la filmer."

"Bien sûr, mais le cadre se limiterait à la fenêtre. Nous ne l'apercevons que lorsqu'elle passe devant."

La serveuse s'approche, nous verse un autre verre de vin et emporte l'assiette vide où se trouvait la mousse à l'aubergine. Je m'aperçois que j'ai mangé et parlé, totalement inconsciente de ce qui m'entoure, mon objectif immédiat oublié.

"Je suis désolée," dis-je de façon abrupte. "Je m'emballe."

Il rit. "Vous êtes étonnante," dit-il doucement en tendant sa main bandée à travers la table pour me toucher le coude. "Vous êtes en vie."

* * *

Mon refus de voyager accompagnée d'un appareil photo me permet de croire que je ne me déplace pas seulement avec ma valise et mon guide touristique, mais de manière imprévisible, avide d'accepter l'imprimatur de tout ce qui me dénote ou me marque.

Je pensais pouvoir devenir la version d'un carnet, des pages volantes blanches et froissées, une facture ici, un prospectus là, le fragment d'un billet avec seul le mot "attends" griffonné au verso. Bien sûr, je me leurre même en pensant que je vaux la peine d'être remarquée.

Le voyage planifié, transformé en métaphores par les photos, est un assemblage, un pari minable, telles les petites annonces du journal du dimanche écrites par des femmes blanches célibataires à la recherche de futurs partenaires. Perdre espoir à la fois

dans le voyage et dans son récit est vivre une cartographie inachevée en suivant la rue qui n'apparaît jamais sur la carte, le nom qui disparaît après avoir été prononcé, le pays où personne n'est jamais allé.

Je ne le dis pas à Derrick Atman, mais j'ai gardé une photo de moi encadrée sur ma commode à la maison. Je me trouve à côté de la Mer de Chine, je pose sur un vieux mur de pierres près de l'un de mes assassins, un homme dont j'ai oublié le nom. Je porte ce pantalon jaune peint à la main que j'ai oublié plus tard dans la chambre d'hôtel, ses coutures latérales fermées par une fermeture éclair et peintes d'étoiles, tout comme les vêtements parachute des enfants. Tous deux, nous regardons dans une autre direction, comme si nous hésitions devant l'appareil photo, comme si nous étions timides. Je ne sais pas qui a pris la photo ou comment je l'ai récupérée.

Le détroit de Malacca derrière moi frémit de lumière, me rappelant une mort délicieuse.

J'ai gardé la photo parce que cet homme a été le dernier assassin avant que je ne trouve mon très cher.

* * *

"Mais," dit tout à coup Derrick Atman, en se penchant dans ma direction, "les fenêtres ont des histoires aussi."

C'est vrai. Lorsque je me réveille, je tourne la tête et regarde le carré formé par la faible lueur du matin et je me demande où je suis. La brume flotte et passe au travers de cette fenêtre ouverte que j'ai coincée avec l'une de mes bottes, une brume qui pourrait être celle d'Amsterdam ou celle d'Édimbourg, ou même ce léger brouillard qui se lève

dans le désert d'Arizona où le climat est trop sec pour être brumeux.

Ces fenêtres se répètent tout l'été et tout l'hiver, poignantes et confinées. Lorsque mon regard les traverse, il me semble que j'aperçois le bruissement de l'eau au lointain, voire très loin, un petit coin de mer qui frémit légèrement sous un ciel chargé de nuages qui courent. Une lumière aveuglante de distance.

* * *

Que voit-elle lorsqu'elle regarde par sa fenêtre? Peut-elle nous apercevoir, deux silhouettes qui parlent d'elle, assises dans un restaurant sombre et éclairé à la lueur des bougies? Son impatience est-elle orientée envers elle-même ou envers quelqu'un d'autre? Recherche-t-elle une immunité ou a-t-elle l'esprit pratique, est-elle déterminée par un but précis, prête à passer un accord ou à s'efforcer de trouver un compromis, pour ensuite mener sa vie?

"Pensez-vous que les fenêtres nous aient appris à ressentir un besoin maladif d'instants photographiques?"

"Non, c'est l'histoire derrière la fenêtre, ce que nous souhaitons voir. Comme elle." Il montre du doigt le bâtiment. "Nous voulons connaître son histoire, mais sa fenêtre est une histoire en elle-même."

Je lève les yeux juste à temps pour la voir éteindre la lumière. "Elle est sortie."

"Ah, juste au bon moment! Voilà notre dîner. Vous allez maintenant devoir arrêter d'observer."

"Non, maintenant je dois surveiller la porte au cas où je pourrais l'apercevoir sortir de l'hôtel!"

Il renverse la tête en arrière et rit. "Vous êtes beaucoup trop curieuse pour être prête à mourir."

"Non, ce n'est pas vrai. Ce n'est pas parce que je la regarde quelques minutes que j'ai l'intention de continuer à le faire."

Il prend sa fourchette et son couteau, et me fait signe de commencer à manger. "Vous avez faim," dit-il.

Et il a raison. Je suis affamée.

* * *

"D'accord,"dis-je, en buvant une autre gorgée de vin. J'ai commandé un steak, quelque chose que je n'ai pas mangé depuis des années, mais c'est mon dernier souper, et les steaks sont délicieux à Calgary. Il est excellent, tendre, riche et éloquemment animal, avec de la purée de pommes de terre à l'ail et des légumes cuits au four. "Sa fébrilité m'intéresse parce qu'elle me rappelle la mienne. Et je suis fébrile parce qu'une fois à la maison, tout ce dont je me souviens à propos de l'endroit que je viens de quitter, sont les détails confus, en conflit les uns avec les autres: un coin de jardin, le genou d'une statue, la poignée d'une porte. Tout ce qu'il me reste à faire est partir de nouveau, fuir dans un autre endroit."

"Ainsi, vous n'osez pas rester à la maison."

"C'est pervers, non? Si je restais à la maison, je serais une meilleure personne. Mais, je ne cesse de m'envoler, de battre des ailes. Pour avoir ensuite le mal du pays."

"Mais une fois que vous êtes de retour, vous n'êtes pas satisfaite."

"Oh, tout à fait. Il ne me tarde que de repartir. Je veux fuir mes amis, ma maison,

Tante Katje, mon amant."

"Votre amant."

J'avale ma salive. Le visage de mon très cher, intensifié par l'amour, me fixe dans les yeux. "Je veux disparaître. J'essaie de me suicider. J'échoue."

"Votre amant." Derrick Atman ne va pas me laisser fuir, il refuse d'oublier le lapsus que je viens de commettre.

Doucement, je pose mon couteau et ma fourchette. "Cela n'a rien à voir."

"L'avez-vous quitté? Est-ce bien un homme?"

"Les choses seraient-elles différentes si c'était une femme?"

"Non. Vous a-t-il quittée?"

"Non."

Derrick Atman attend, d'une tranquillité implacable. Il est trop sensible. J'aurais dû choisir un assassin moins lucide, quelqu'un qui remplirait rapidement sa mission, voire brutalement. Mais tous les autres étaient irresponsables et je déteste tant l'irresponsabilité.

"Tout va très bien entre lui et moi. Là n'est pas la raison."

"Vous ne vous êtes pas disputés?"

"Non, pas du tout."

"Pas du tout."

"Non."

* * *

Sauf que je voulais qu'il me tue. Et contrairement à tous les autres assassins, il a refusé.

* * *

Mes larmes m'aveuglent à nouveau. Cela fait deux fois en un jour que je pleure comme une Madeleine.

Je cligne des yeux, essaie de me concentrer sur la rue au-delà de notre table, et je la vois; j'en suis certaine, la femme de la fenêtre, marchant d'un pas décidé comme si elle n'avait jamais attendu, comme si elle n'avait jamais fait les cent pas dans sa chambre. Elle porte un manteau en cuir, de grandes bottes, ses cheveux semblent être auburn, ébouriffés, sexy. Elle marche comme si le vent faisait partie de son corps, comme si elle respirait une eau-de-vie à la cannelle.

"Ne vous détournez pas," dis-je. "Non, détournez-vous. Regardez, la voilà!"

Il se tourne sur sa chaise, regarde la femme toute ondoyante descendre le trottoir et traverser la rue, sa vive énergie remuant l'air autour d'elle, le menton en avant, les mains bien enfoncées dans les poches. Nous l'observons tous les deux, tendons le cou jusqu'au moment où elle tourne au coin de Eighth Street et disparaît.

"Elle est même mieux que je ne l'imaginais!"

"Dans une minute, vous allez suggérer qu'on la suive." Il enlève la serviette qu'il avait sur ses cuisses et sourit. "En avez-vous envie?"

Pendant une seconde, je suis tentée et puis je me dis que non, qu'il essaie de détourner mon attention. La suivre décalerait toute la soirée, nous n'arriverions jamais à l'essentiel. Je secoue la tête. "Cela fait juste du bien de la voir, de la voir marcher. Elle sait ce qu'elle veut."

"Apparemment," dit-il, "vous aussi."

* * *

"Parlez-moi donc davantage de votre travail," dit-il en reprenant sa fourchette. "Comment arrangez-vous ces voyages mondains et internationaux?"

"C'est simple. Le téléphone sonne, je décroche, quelqu'un souhaite qu'une variété brevetée de graines de colza soit livrée à l'Association Mondiale de l'Agriculture à la Haye. Je m'installe au téléphone, j'ai une carte d'or, je voyage assez pour avoir accès à une ligne spéciale réservations. En moins d'une heure, j'ai organisé un autre voyage à Amsterdam, en passant peut-être par Londres, sur un vol qui diagonalisera le pôle et se posera à toute allure sur la piste d'aviation de Heathrow où les autobus à impériale tournent en rond et les chiens policiers montrent les dents près des bagages en destination de Téhéran. Vous voyez, cela semble exotique mais cela devient vite terriblement banal."

"Sauf que si vous allez à la Haye, vous verrez vos parents."

J'acquièsce. "Si j'ai le temps oui. Je leur emmènerai une bouteille de sirop d'érable et un paquet de saumon fumé, je resterai une nuit et mangerai trop de gâteaux aux amandes puis retournerai à Schiphol et reprendrai l'avion pour rentrer à la maison."

"À vous entendre, on dirait que vous allez à l'épicerie du coin."

"Sauf que, pour moi, entrer dans une épicerie est quelque chose de moins fréquent. Faire les courses chaque jour me manque tant que je me lance à la recherche des marchés, des pittoresques cageots de citrons verts, des piles de poires empilées qui mûrissent dans de splendides courbes. De la nourriture à découvert, des bouquets de fleurs dans des seaux, les stores des magasins optimistes malgré la pluie et le vent. Et je remarque les différences, comment le marché de Trier est civilisé avec ses cerises bien mûres et ses monceaux de légumes; à Londres, par contre, les marchés sont couverts de mouches, sans originalité, la nourriture ayant connu des jours meilleurs. Les marchands

londoniens préféreraient posséder un magasin Oddbins et paresser à l'intérieur derrière un comptoir, laissant les clients chercher un doux vin rouge pour le dîner."

"Et votre nostalgie de faire les courses est la raison pour laquelle vous voulez vous arrêter maintenant? Tout abandonner."

"Oui, je veux défaire cette valise et, d'un coup de pied, l'envoyer au fond du placard. Je ne veux pas rassembler mes piètres vêtements et ma triste trousse de toilette. J'en ai par-dessus la tête de plier mon imperméable miteux sur le bras, de passer la porte et de prétendre que je sais ce que je veux. Je ne veux pas bouger."

"Rester à la maison avec cet amant avec lequel vous ne vous êtes pas disputée."

"Vous êtes injuste. Et ce ne sont pas vos affaires."

"Non, vous avez probablement raison." Il soulève la bouteille. "Un peu plus?" Je tends mon verre. Je peux même me permettre d'être ivre ce soir.

* * *

En voyageant, je suis devenue un fantôme anti-voyage, une aubergine talée sans même être tombée, un fin rideau qui repousse la pluie. Les désirs de voyage ambigus m'envahissaient, mais j'étais toujours insatisfaite, toujours frustrée.

Tout cela ne faisant que me rappeler que je n'étais pas chez moi.

* * *

"Et envoyez-vous des cartes postales à votre amant? Oh, je ne devrais pas dire cela. À d'autres personnes?"

Je prétends ne pas avoir entendu ce à quoi il fait allusion, mon très cher se trouvant derrière sa question. "Parfois. J'ai tendance à acheter en gros, vous savez, acheter six cartes postales des trois Grâces au musée d'Édimbourg. Je sais que je ne les écrirai pas et si je le fais, je ne parviendrai pas à les envoyer, malgré le nombre de bureaux de poste ou le désir manifeste du concierge de les poster pour moi, même si j'ai les bons timbres parfaitement rangés dans l'une des poches de mon portefeuille. Je finis par ramener les cartes postales à la maison et par les ajouter au plein tiroir dans ma cuisine."

"Vous les gardez donc?"

"Si j'envoie des cartes postales, je les envoie de la maison et je les écris en prétendant que je suis toujours à l'étranger. Une supercherie de cartes postales."

* * *

"Avez-vous exercé d'autres métiers?"

"Ah. Pas vraiment. Bien que j'aie travaillé pendant une certaine période dans un kiosque sur la Leidseplein à Amsterdam, j'échangeais des devises."

"Comment était-ce?"

"Changer toutes sortes de devises en guilders? Plutôt ennuyeux. J'essayais de me réconcilier avec mes parents et je pouvais travailler en Hollande puisque c'est là que je suis née. C'est amusant, les gens se moquaient toujours de cette petite pièce de dix cents, le *dubbeltje*, vous savez. On dirait une fausse pièce de dix cents pour enfants, presque

invisible. Tout le monde avait la même réaction. 'Oh, que cette pièce est adorable.'"

"Comme si l'argent pouvait être adorable."

"Exactement. Mais cela me permettait de travailler jusqu'à ce que je me fasse dévaliser."

"Comment?"

"Un toxicomane désespéré. Il y a un bouton près de votre genou, vous êtes censé appuyer dessus à la minute même où vous avez peur, mais les policiers sont lents, ils prennent leur temps et, en vérité, j'étais terrorisée: il avait un couteau sur mon poignet et je pensais que j'allais lui laisser ma main."

"Laquelle?"

"La main gauche. Sa main tremblait tant, je pensais qu'il allait glisser et le couteau était si rouillé, mon Dieu."

Atman tend le bras et retourne ma main. "Pas de cicatrices."

"Non, il ne m'a même pas éraflée. Je lui ai donné l'argent. Nous n'étions pas supposés agir ainsi, nous étions censés tenir bon, les faire parler, leur dire que nous n'avions pas accès à de grosses sommes. Je m'en fichais. Je voulais récupérer ma main."

"Il a donc tendu le bras et a attrapé votre main?"

"C'est difficile à faire, il y a une vitre en cercle fermée, mais il l'a tournée et il m'a attrapée."

"Je pensais que ces guichets de change étaient totalement inaccessibles."

Je le regarde. "Peut-être voulais-je le lui donner. Peut-être cherchais-je un assassin. Peut-être voulais-je tout simplement perdre mon emploi."

* * *

Jusqu'à quel point dois-je dévoiler ces faits? Puis-je soupirer et répéter les lamentations de James Joyce, "Et trieste, ah! trieste rongea mon foie"?

De telles éviscérations brillantes ne me sont jamais arrivées. Mes assassins, hélas, étaient tous de petits voleurs.

* * *

J'ai en effet retrouvé un assassin à Trieste. Il était maladroit, il a presque fait sauter la voiture par dessus un garde-fou en béton. Les rues de la ville sont construites sur la colline et ces parapets marquent la pente. Seuls les cris de femmes archétypes emmitoufflées dans des vêtements noirs m'ont poussée à lui hurler de s'arrêter et nous nous sommes retrouvés à deux doigts d'un accident, mais pas un accident assez sérieux pour provoquer davantage que des désagréments, pas même la moindre effusion de sang.

C'est alors que j'ai compris que je ne pouvais pas me fier aux voitures et que j'ai commencé à utiliser les trains ou les bus, voire mes propres pieds.

Trieste se terrait dans la chaleur de l'été et attendait que nous fassions des erreurs. Les cafés autour du Canal Grande étaient abjects et cet assassin-là refusait de mettre les pieds dans des restaurants très savoureux. Les nappes lui faisaient peur. Trop cher, disait-il. J'ai toujours été trop chère, une femme coûteuse. Tante Katje m'encourageait, me disait que je devais exiger ce qu'il y avait de mieux, de ne jamais accepter les bijoux de pacotille ou les fleurs en plastique.

Mon très cher riait de mon amour pour les fleurs coupées, de mon désir de voir leurs feuilles dessiner des motifs sur ma table, les pétales tombant doucement tout en se détachant.

J'ai traversé Trieste seule, les chats sauvages et hargneux grouillant autour de la Scala Santa, les enfants échappant à leurs nurses et moi, à la dérive sans un mot d'italien et complètement abandonnée, cherchant désespérément à être effacée. Trieste est endormie, insignifiante, ignorée à cause de son étrange position. Trieste est l'endroit où l'on m'a assassinée pour la première fois, où les mains se sont serrées autour de ma gorge jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer.

À Trieste, j'ai commencé à comprendre que les mots peuvent trancher et effiler un coeur. L'Adriatique froide clapotait contre ma douleur vague et inexprimable.

C'est là que j'ai commencé à donner des signes de fébrilité, que j'ai commencé à chercher une ville bien à moi, Calgary se trouvant trop loin avec ses montagnes d'azur trop immaculées, ses pommes sauvages rouges, fermes et acidulées suspendues aux arbres telles des lampions et attendant de tomber au sol. Attendant de pourrir.

Après tout, qui vient de Calgary? Qui vit dans une ville si impossible, si impétueuse, si arrogante, à l'aspect neuf si indélébile? Seuls quelques cowboys et chanteurs illégitimes. Des cadres de l'industrie du pétrole et des as de l'évasion.

Fan de Jann Arden, j'avais l'intention de lui envoyer une lettre, le pur gémissement de son corps glissant le long du fil des écouteurs que je porte sur moi pour ne pas oublier mon chez-moi. Trop tard, c'est une chose que je n'ai pas faite aujourd'hui. Elle ne saura jamais combien de fois j'ai écouté *Happy?* Je voulais lui acheter des fleurs. Pour la remercier, lui permettre de m'entendre écouter.

* * *

Lorsque le vent souffle et dépouille les arbres, je m'assieds près de ma fenêtre et pleure.

La tristesse des anges n'existe pas. Mon très cher m'aime trop. Il a refusé de me tuer.

* * *

"Oh oui," dis-je à Derrick Atman, "il est évident que toute ville a sa personnalité. Elles sont comme les personnes avec qui nous vivons, elles essaient de comprendre, se disputent avec nous et nous prennent dans leurs bras. Des personnes qui nous manquent terriblement et que nous considérons ensuite comme faisant partie du décor."

"Quelle est donc votre ville préférée?"

"Dans le monde entier?"

"Dans le monde entier."

"Il est impossible de répondre à cette question. Chaque endroit a son nez particulier, ses oreilles particulières, sa promenade particulière, une façon particulière de bouger le coude."

"Quelle ville vous intrigue le plus alors?"

"Il est plus facile de répondre à cette question. Les Européens acceptent l'aspect miteux auquel les yeux des Américains du Nord n'arrivent jamais à s'habituer. J'aime les endroits macabres. Vienne."

"Vienne?"

"Oui. Y êtes-vous déjà allé?"

Il pose soigneusement son couteau et sa fourchette à travers son assiette. "Je suis allé à Winnipeg, Ottawa, Halifax, Honolulu, Vancouver, Philadelphie, Mexico et maintenant Calgary. C'est tout."

"Vous n'êtes jamais allé à Toronto?"

"Non."

"Vous plaisantez."

"Non. L'occasion ne s'est jamais présentée. Peut-être, qu'avez-vous dit auparavant, que personne là-bas n'a assez d'imagination pour se faire tuer."

* * *

"Et vous n'êtes jamais allé en Europe?"

"Non, jamais. Parlez-moi donc de Vienne."

"Eh bien, vous pouvez oublier les Petits Chanteurs de Vienne et la célèbre Sachertorte. Vous pouvez oublier Mozart et les étalons de Lippizaner. Ce ne sont que des spectacles pour les touristes. La vraie ville tremble sous le poids de ce que l'on appelle son passé impérial désastreux, suffoque derrière des structures de plomb mélangeant le style baroque, le style post-gothique et la Renaissance. Au coin de chaque rue, vous apercevez une façade, parfois imposante, parfois... disons, innocente. Vous regardez devant vous dans une rue étroite et un portail abondamment sculpté apparaît indistinctement, vous regardez par dessus votre épaule et un autre, derrière vous, vous regarde d'un mauvais oeil."

"La ville est donc remplie de vieux bâtiments."

"Oui, tels des visages étranges. Il y a un édifice dont même l'empereur Frans-Josef s'est plaint, il disait qu'il n'avait pas de sourcils. On peut toujours le contempler, bien que l'empire ait disparu depuis longtemps."

"L'empire?"

"L'empire austro-hongrois. Celui qui s'est autodétruit juste après la première

guerre mondiale. C'est une vieille ville avide. Partout au milieu de ce passé de cuivre astiqué, la tension qui naît du rang et des privilèges et l'assurance excessivement protectrice de ce qu'était le Saint Empire romain germanique sont présentes."

"Le Saint Empire romain germanique?"

"L'empire austro-hongrois. Pas plus saint que romain, mais ils avaient besoin de la bénédiction de l'église."

"Pourquoi la ville est-elle donc si intrigante?"

"Eh bien la mort y règne. Sous les valses et la Sachertorte plane tout un éventail de différentes morts merveilleusement recherchées. Les rues viennoises chérissent leur propre caractère lugubre, elles ne sont qu'allées sinueuses ou passages excentriques, toutes tristes et prédisposées à se terminer très vite en cul-de-sac. Et tout ce qui a été démoli ou enterré a autant de poids que ce qui reste, présent et vivant. Vous pouvez à peine respirer à cause de cette odeur de mort, le merveilleux gémissement d'un deuil continu. C'est pour cela que les paupières des fenêtres vitrées prennent un aspect humain, c'est pour cela que les façades des différents *palais* ressemblent à des visages."

"Même les bâtiments sont humains?"

"Presque. Bien sûr, Vienne est un cliché, séduite par sa propre complexité, envoûtée par des imaginations post-gothiques. Les rues viennoises ont la lueur d'une ville historique transformée en une ville touristique, un endroit réduit à une excursion Disney."

"L'a-t-on complètement remaquillée?"

"Comme vous pouvez l'imaginer. Cependant, Vienne peut se permettre d'être un pot-de-peinture. La ville est entourée d'une culture éternelle, une élégance personnifiée par la longueur aristocratique des doigts de ses habitants et par les cicatrices sur les joues des vieux hommes, des cicatrices laissées par des duels, de vrais duels pour de vraies femmes." Je passe mes doigts sous mes yeux pour lui montrer l'endroit où se trouvent les marques.

"Des duels?"

"Oui, bien sûr. Apparemment, les hommes à Vienne provoquent encore d'autres hommes en duel. Les journaux mentionnent souvent que des membres de fraternités s'emportent et tuent quelqu'un dans les bois. Ainsi, dans une ville comme Vienne, vous imaginez pourquoi les Américains du Nord trébuchent. Je me sentais maladroite, stupide, sans culture. Sachez qu'il y a quatre-vingts musées et quatre-vingt-deux bibliothèques avec dix-huit millions de livres, sans mentionner toutes les autres choses qui y sont rassemblées."

"Comment arrivez-vous à débiter ces statistiques?"

"Eh bien, il se peut que je les invente, mais c'est l'effet que produit Vienne. La ville est si exaltante que les visiteurs emportent des tas d'informations. J'ai passé toute une journée au musée Kunsthistorisches à simplement rechercher des peintures représentant Judith et la tête décapitée de Holopherne, des peintures de Vouet, de Liss, de Cranach, de Bloemaert, de Solimena, de Varotari, de Saracini et de Véronèse."

"Oh! Des peintres, n'est-ce pas?"

"Tous des peintres, certains plus grands que d'autres. Cela suffit à stupéfier le premier venu, ce labyrinthe de pièces attenantes, ces escaliers en marbre avec le *Thésée sur le Minotaure* de Canova, deux immenses mâles en train de se battre, de sorte que vous ne savez pas qui est le monstre. Tout est imprégné par la mort dans la ville, une mort délicieusement grotesque. L'atmosphère y est si intense qu'après quelques jours vous croyez aux fantômes. En fait, je m'attendais à croiser Gustav Klimt et Sigmund Freud descendant une rue ensemble, bras dessus bras dessous."

"Je présume qu'ils vivaient tous les deux à Vienne."

"Oui. Et comme Freud y travaillait, il n'y a probablement rien de surprenant au fait que je rêve toujours à Vienne, des rêves criblés de détails insignifiants, mais troublants, comme s'ils étaient censés avoir une quelconque signification par rapport à

ma vraie vie. Par exemple, la dernière fois que j'y suis allée, j'ai rêvé qu'une personne inconnue ouvrait mon courrier, mais dans ce rêve, cela ne me dérangeait pas, cela m'était tout à fait égal. Parce que mes lettres, extrêmement personnelles, n'avaient aucune signification pour lui. En fait, je ne me rappelle pas si cet intrus était un homme ou une femme."

"Rêvez-vous beaucoup lorsque vous voyagez?"

"Habituellement non. Bien que, il y a deux semaines, à Bruxelles... comme c'est étrange, je m'en souviens maintenant... j'ai fait un rêve frappant à propos de Budapest. Ce n'est pas très loin de Vienne, vous savez, deux villes en fait, Buda et Pest. Le fleuve coule entre le château sur la colline et la nouvelle ville plus bas. Je marchais à l'ombre des tilleuls dont les feuilles tombaient sur les sentiers. J'avais quelque chose dans les mains, j'avançais lentement et regardais mes pieds en tâchant de comprendre comment ils pouvaient se déplacer sans que je me concentre sur leur mouvememt. Hmmm..."

Derrick Atman écoute, il me regarde droit dans les yeux. "Lorsque vous vous trouvez dans une ville, vous rêvez d'être dans une toute autre ville. Qu'aviez-vous dans vos mains? Votre vie?"

"Si vous voulez. Vos commentaires ne me feront pas changer d'avis."

Il sourit. "Parlez-moi davantage de Vienne."

"Tout le monde boit du café à Vienne, de merveilleuses petites tasses de café serré. J'en ai le goût à la bouche en ce moment même, un *kleiner Brauner*, servi avec un petit verre d'eau tout bossué. Ou d'épaisses boissons glacées d'*Einspänner*, avec une longue cuillère en argent posée toute droite dans la mousse. Un soir, alors que je descendais la Wahringerstrasse et que je faisais les vitrines, je suis tombée sur quelqu'un que je n'avais pas vu depuis quinze ans, un homme avec qui j'étais brièvement sortie après le lycée. Nous avons été quelque peu distants, tous les deux sur la défensive mais curieux. Que faisions-nous à Vienne en même temps?"

"Sans doute, profitait-il, lui aussi, des charmes macabres de la ville."

Je n'en parle pas à Derrick Atman, mais je pensais que cet ancien flirt avait les qualités nécessaires pour être mon assassin, bien qu'il se soit avéré trop introspectif, trop préoccupé par son apparence pour devenir un tueur digne de confiance. "Nous avons pris un café ensemble, un *Fiaker*, du café servi avec du rhum, mais nous avons évité de nous avouer ce que nous faisions à Vienne. La ville se prête à cette espèce de mystère. Personne ne doit répondre de rien, que ce soit de son passé ou d'autres secrets."

"On dirait une pièce de théâtre."

"Quelque chose de tout aussi agréable. Nous nous sommes donné rendez-vous pour aller au musée Freud le jour suivant, 19 Berggasse dans le neuvième district, mais comme il ne s'est pas présenté, j'y suis allée seule. En grimpant ces marches, je m'imaginais patiente, désireuse de trouver une réponse à mes rêves, c'était le métier de Freud, interpréter les rêves. Mais le regard pénétrant que j'attribue à Freud semblait être absent, malgré la présence de son chapeau et de sa canne dans le hall. Seule sa malle rectangulaire semblait quelque peu prometteuse. Elle était censée représenter les bagages dont il s'était servi lorsqu'il s'était exilé d'Autriche en 1938. Dans la salle d'attente, je m'imaginais être sa patiente, ne tenant pas en place sur les chaises tachées, ayant désespérement besoin de me souvenir ou d'oublier."

Il m'observe sans la moindre expression.

Je poursuis. "J'ai alors décidé qu'aucune thérapie ne pouvait me guérir. Les pieds des chaises ressemblaient à des pièges tendus, le palmier en pot était menaçant, la table pliée en un arc nerveux, le tapis persan usé sur le parquet rayé résonnait des pas traînants de mille cauchemars. Le cabinet était vide, le célèbre canapé envoyé à Londres et, bien que je me sois assise sur le rebord d'une chaise (vous n'étiez pas censé toucher aux meubles, et surtout pas vous asseoir dessus), je n'ai pu avouer aucune de mes paranoïas ou aucun de mes désirs. Et, non, je ne sais pas si Klimt ou Freud se sont rencontrés un

jour bien que, vivant à la même époque, cela soit très probable."

"Klimt?"

"Vous savez, ces femmes en feuilles d'or qu'il a peintes, sombres et floues."

"Non, cela ne me dit absolument rien."

"Peu importe. C'est l'effet de Vienne, la ville pousse les gens à chercher des mémentos de mort en se remémorant des détails. Je passais devant l'énorme complexe hospitalier, le *Krankenhuisen* et j'entendais des femmes pleurer, des gémissements angoissés. L'hôpital était situé près de toute une série de cimetières, le *Hernalser Friedhof*, le *Dornbacher Friedhof*, le *Ottakringer Friedhof*. Paisible. Le *Zentralfriedhof*, le cimetière situé dans le quartier central, fait presque six cent acres et a environ trois millions de tombes, y compris les dépouilles transplantées de Beethoven et de Schubert... on les a déplacées, vous savez. Et puis, bien sûr, il y a le *Friedhof der Namenlosen*, ceux qui n'ont pas de nom, des suicides et d'autres corps rejetés sur les rives du Danube."

"Mozart n'y est-il pas enterré?"

"Quelque part. Ils ne savent pas exactement. On l'a enterré dans une fosse commune, c'était assez habituel à l'époque et rien à voir avec le mythe qui disait qu'il vivait dans la misère. Ce pauvre type a vécu dans douze endroits différents en dix ans. Imaginez-vous le déménagement? Jusqu'au jour où, à la sueur de son front, il a trouvé son propre requiem dans la Rauhensteingasse et dans son odeur de renfermé. J'y vais toujours et je renifle l'odeur des pièces, bien que je refuse d'aller à la Figarohaus. Radio Canada passe trop de Mozart et la pensée de me tenir dans la même pièce où à la fois Haydn et Beethoven lui rendaient de respectables visites ne me donne pas d'orgasme. Une rue toute proche m'intéresse davantage, la Blutgasse, que l'on a appelée ainsi en souvenir des Templiers qui y furent massacrés en 1312. Vous comprenez donc, c'est un endroit merveilleux, tout ce sang pour qu'une Canadienne narquoise puisse y tremper les doigts."

"Que vous êtes macabre."

"C'est pour mieux vous embaucher mon ami."

Il grogne. "Poursuivez. Et tous ces musées?"

"Eh bien, il y a un *Uhrenmuseum*, un musée de la montre, avec un millier d'horloges dont le tic-tac interminable s'achemine vers d'autres lendemains, presque en accord avec l'*Ankeruhr*, l'horloge monumentale à personnages du Hoher Markt. Cette horloge est grand Art Nouveau, mais elle ressemble à une comédie musicale pour enfants. Une foule de dirigeants et leurs épouses, morts depuis longtemps, accompagnés de Joseph Haydn qui ferme la marche, sortent tous les jours à midi pour défiler au-dessus du marché."

"C'est amusant, mais c'est comme cela que j'imagine l'Europe, avec des horloges musicales, des hommes avec des perruques et de grandes tablées s'attaquant à des cuisses de porc et buvant dans des chopes."

"Comme une peinture de Bruegel. Vous voyez, c'est la différence entre un endroit comme Vienne et un endroit comme Calgary. Vienne est née du sel et de la musique. Et regardez-nous, cette ville est née du pétrole, du bétail et de la police, aucun charme dans ses origines."

"Nous mangeons dans ce qui était autrefois, à ce que vous avez dit, un sex-shop."

"Nous sommes côté magasin de vêtements pour hommes, mais c'est vrai."

"Mais," et il se recule afin que la serveuse puisse nous débarrasser de nos assiettes vides, j'ai parfaitement nettoyé la mienne , "nous n'avons aucune trace de ce même chagrin épouvantable, ni guerre ni famine."

"Ni peste. Il y a un monument mémorial pour commémorer les victimes de la peste dans le Graben, le *Pestsäule*, une colonne baroque formée de corps torturés et enchevêtrés qui tombent et arrachent leur mort dans l'ombre d'une espèce de pilier en pierre. Si vous ne vous arrêtez pas pour la regarder de près, la statue sculptée semble

ornementale. Vous apercevez ensuite les silhouettes ravagées, aux corps marqués par la douleur et grimaçant de douleur dans la mort, le tout au-dessus d'une place moderne remplie de parfumeries et de salons de coiffure de luxe qui n'éprouvent pas la moindre pitié. Et vous ne pouvez pas montrer du doigt l'endroit même où se trouvait la potence il y a à peine cent ans. Mais eux, ils le peuvent."

Il scrute mon visage et je crains qu'il puisse lire la ferme volonté que j'avais de mourir dans un Vienne enseveli sous l'éloquence, la solennité tortueuse des rues pavées.

"Et les églises?" demande-t-il. Il semble vouloir m'entendre dresser ce catalogue, la description de la valse excessive et interminable de Vienne. Je pense qu'il cherche à me retarder, mais je vais lui faire plaisir. Et parler de Vienne implique que je n'ai pas à exagérer.

"Bien sûr, Vienne est pleine d'églises et ces églises sont pleines de tombes, leurs habitants sculptés au-dessus de leurs os ondoyant en direction du ciel grâce à des anges inondés de larmes. Les tombes et les mariages arrangés. Dans la seule Augustinerkirche, Marie-Thérèse s'est mariée à François de Lorraine, Marie-Louise s'est mariée à Napoléon par procuration et Franz Joseph, le dernier des vrais Habsbourg s'est marié à Élisabeth. Ils se trouvaient dans cette église, se jurant d'être fidèles (ils rêvaient!) alors qu'au loin, derrière la grille dans le mur, se trouvaient cinquante-quatre urnes en argent contenant les coeurs embaumés mais absolument morts de la famille impériale. Ils y sont toujours, tous les membres de la famille royale de 1637 à 1878. N'est-ce donc pas un endroit sublime pour échanger ses voeux jusqu'à ce que la mort vous sépare?"

Il tient sa main droite bandée dans sa main gauche, il y appuie son menton et m'observe avec, j'ose à peine interpréter l'expression sur son visage, un plaisir absolu. Je l'ai séduit. Il éprouve du plaisir à écouter mes obsessions. Il ne pense pas: "Vite, dépêchons-nous, finissons-en avec cet horrible travail." Oh, il aurait eu tant à apprendre à mes autres assassins.

Je ne peux m'empêcher de continuer. "Un prêtre m'a dit que la chapelle devait être gardée jour et nuit. Apparemment, des gens essaient de voler les urnes qui sont cimentées au sol. Ils rayent l'argent, s'agenouillent et prient même devant ces urnes qu'ils considèrent comme des reliques, maintenant que le scepticisme envers l'empire doit être à son apogée. Et si ces urnes les déçoivent, ils peuvent visiter les catacombes sous le Stephansdom parce que c'est là que les autres organes et entrailles sont embaumés et..."

"Une minute, vous voulez dire qu'ils ont en fait coupé en morceaux les corps, placé les coeurs à un endroit et..."

"Les entrailles à un autre endroit et les os encore à un autre! Les os sont dans le *Kaizergruft* de la Kapuzinerkirche. Lorsqu'on parle d'éparpillement!"

" Peut-être cherchaient-ils à s'assurer qu'ils resterait des morceaux de leurs corps à contempler et que les chances seraient plus grandes s'ils se divisaient."

"Je suppose. Le plus beau de ces trois endroits est en réalité le Caveau Impérial dans l'église des Capucins. Les Habsbourg y reposent dans des cryptes depuis 1633 et je pense que c'est toujours le cas. Le sarcophage le plus récent est celui de l'impératrice Zita qui est morte en 1989."

"Peut-on y entrer?"

"Oh oui. C'est une attraction touristique. Vous appuyez sur une sonnette arthritique, un portier, qui semble penser avoir le droit d'inspecter les visiteurs, vous fait alors entrer à contre coeur avant de vous faire payer le prix d'entrée (vous devez payer pour être horrifié), vous descendez ensuite un escalier raide, comme si vous alliez dans une cave sous une cave, alors que l'odeur de moisi et de pourriture devient de plus en plus forte. L'air est humide et métallique, comme si des particules de plomb s'effritaient des cercueils soudés."

"Vous voulez dire qu'on y trouve des cercueils pas même enterrés?"

"L'art sépulcral, oui, mais ce ne sont pas des cercueils, davantage quelque chose

qui ressemble à d'énormes sarcophages, des boîtes minitieusement coulées dans le métal. La crypte est spacieuse, presque un appartement, avec un hall et des antichambres, d'impeccables excavations disposées telles des chambres. Vous vous tenez là et tirez sur votre veste parce que l'air y est glacial, tout en respirant l'odeur de la pierre humide, de la terre froide et des os qui se désagrègent en essayant d'infiltrer cet endroit. Je veux dire que nous associons les voûtes à l'argent et aux opérations bancaires, comme si personne n'y était enterré, mais cette crypte est fabuleuse. On y trouve tout le Vienne impérial, étendus côte à côte tels des bouteilles dans une cave à vin, complètement morts, mais refusant de mourir."

"Refusant de mourir?"

"Eh bien, il est difficile de prétendre ne pas comprendre des propos aussi macabres. Ils planifiaient l'emplacement de leurs tombes d'une façon aussi délicieuse que leurs gâteaux. Et ils sont passés par tout l'éventail de la taille à la splendeur. Joseph II, celui qui a introduit l'usage hygiénique d'enterrer les corps dans des sacs pendant la peste, a une simple caisse en cuivre, mais Marie-Thérèse et son époux (ils sont enterrés ensemble) ont le tas de plomb et d'étain le plus travaillé que vous ne puissiez imaginer. Il a été coulé sous la forme d'un énorme lit à deux places, agrémenté des ondulations de rideaux, d'anges en pleurs, de crânes couronnés et tous les deux, des statues mi-allongées par-dessus leurs restes, se regardant avec une expression que je n'ai pu lire que comme de l'amusement, presque comme s'ils allaient se déshabiller et entreprendre leurs relations conjugales une fois la porte de la crypte claquée derrière le dernier touriste!"

"Gardés par des anges."

"Littéralement. Des anges coulés dans du fer, pointant vers le ciel. Lorsqu'on parle d'os encapsulés! Des empereurs entourés de plusieurs femmes, des empereurs tués au coeur de batailles, des empereurs morts dans leur lit, des empereurs assassinés, tous gardant leurs secrets. L'empereur Maximilien du Mexique s'y trouve aussi, et Marie-

Louise, la pauvre épouse de Napoléon, tous deux reposant parmi leurs ancêtres et leurs anges sculptés."

"Je commence à comprendre pourquoi vous adorez cette ville."

"Ne soyez pas sarcastique. Mais accepter cet excès est un merveilleux soulagement. Même visiter la crypte semble normal."

"Pensez-vous qu'ils rêvent?"

"Qui? Les empereurs? Oh, ils se font certainement du souci à propos des lettres qui sont détenues dans les salles des coffres de l'État, prêtes à tomber dans les mains d'historiens et de lecteurs rapaces. Ils sont nés trop tôt pour avoir pu rendre visite à Freud et bénéficier de ses interprétations."

"Il semble de circonstance."

"Oh oui, à Vienne, Freud tombe sous le sens. Et cela ne se limite pas non plus à la crypte. Il y a un musée des pompes funèbres qui couvre l'histoire des enterrements et de l'embaumement. Ce musée me plaît particulièrement, bien qu'il soit difficile d'y entrer. Vous devez appeler et prendre rendez-vous à l'avance. Vous savez, toute classe sociale et tout membre d'une association devait être identifié par un drap mortuaire différent, et l'*Entreprise des Pompes Funèbres*[3] décidait si un corps devait être accompagné de chevaux noirs ou blancs. Ce sont eux qui ont introduit les cercueils réutilisables afin de réduire les frais d'enterrement. Et c'était leur rôle de calmer l'épidémie de peur gagnant le peuple qui craignait d'être enterré vivant. Ils devaient s'assurer que les morts étaient vraiment morts, un poignard planté dans le coeur afin qu'ils ne se réveillent pas ensevelis, bien que l'on ait même trouvé une solution à cette éventualité très peu probable. Les riches prenaient des dispositions pour être enterrés avec une cordelette suspendue à proximité de leur main afin de pouvoir tirer la cloche au cas où le corps se réveillerait, le

---

[3]En français dans le texte.

fossoyeur s'activerait alors, arriverait avec une pelle et se mettrait à creuser. Bien sûr, je me suis renseignée pour savoir si une telle chose s'était produite un jour et l'employé municipal, qui me faisait faire la visite guidée, a hoché la tête aussi solennellement qui si je lui avais demandé s'il y avait plus de morts en hiver qu'en été."

Il y a un sourire dans les yeux de Derrick Atman, bien qu'il ne se moque pas de moi en ce moment. "Avez-vous dû aller à beaucoup d'enterrements lorsque vous étiez enfant?"

"Non, aucun. C'est la raison pour laquelle je suis si curieuse. Et vous savez ce que je préfère? Vous allez rire parce que je vous ai dit combien je déteste les appareils photo. Avant de placer les morts dans les cercueils, ils les installaient sur une chaise et prenaient une photo, un éclair de magnésium. Eh bien, c'est ce que les photographies devraient faire. Redonner vie aux morts."

"Comme c'est charmant."

"*Memento mori*! On n'est pas loin du *Sterbehuis* de Schubert lorsque, dans un accès de délire, il chantait frénétiquement vers une fin provoquée par la typhoïde et la syphilis."

"Plus personne ne meurt de ces maladies."

"Non," dis-je, avalant la dernière gorgée de mon verre. "Nous devons acquérir nos propres morts."

"Existe-t-il quelque chose de joyeux à Vienne?"

"Bien sûr. Il y a un musée du Cirque et du Clown, mais il est plutôt triste, teinté de maquillage de théâtre et de son odeur ranse, de guirlandes et de paillettes. Le *Wiener Kriminalmuseum*, le musée de la criminologie, est beaucoup plus intéressant, bien qu'il soit géré par la police et rempli d'histoires de personnes poussées à l'emploi de poison et aux agressions au couteau. Et il y a un zoo, bien que je n'y sois jamais allée."

"Je pensais qu'ils avaient tourné à Vienne... attendez... *Le Troisième Homme*

d'Orson Welles."

"Oui, c'est vrai, et vous pouvez encore monter dans le *Riesenrad*, la grande roue construite pour la fête foraine de 1898. Elle vous fait lentement faire un tour dans les airs, afin que vous puissiez prétendre être piégé dans un meurtre triangulaire dans l'une de ces cabines tranquilles. Elle se trouve dans le parc du Prater, et après ce tour de roue, j'ai marché et descendu la Hauptaller jusqu'au Lusthaus, un restaurant qui pourrait tout aussi bien être une autre crypte *fin-de-siècle*,[4] pour prendre un café, tout d'abord un *Kleiner Brauner*, puis un *Verlängerten*." Je m'arrête et il ne dit rien. Je l'entends m'écouter. "J'ai beaucoup trop parlé. Prenons un café."

"Il ne sera jamais à la hauteur de celui de Vienne."

"Non, mais à cette époque, je ne pouvais pas non plus y trouver le parfait assassin."

"Assassin." Son visage change immédiatement d'expression et il semble en colère, vraiment en colère.

"Je suis désolée. Je ne cherche pas à vous offenser. C'est un mot sur lequel j'ai beaucoup médité dernièrement. Je suppose que vous êtes davantage un assistant, un homme plein d'égards, quelqu'un qui est assez aimable pour soulager mes blessures."

Le ton de sa voix me dit qu'il est furieux. "Je ne suis ni un assistant ni quelqu'un qui pratique l'euthanasie. Et le terme *assassin* est trop mélodramatique. On devrait le réserver pour ceux qui commettent à merveille et sans scrupule des assassinats."

"Je suis désolée," dis-je d'une voix plus douce, tout à fait sincère cette fois.

Il fait signe à la serveuse. "Méfiez-vous de vos présomptions. Je suis un Quaker de Winnipeg. Je ne suis pas votre amant. Et je ne suis jamais allé à Vienne."

---

[4]En français dans le texte.

* * *

Nous ne prononçons pas un mot alors que nous attendons notre café. Je fixe inlassablement la fenêtre au loin qui est maintenant toute sombre, lui ne cesse de faire tourner son verre. La serveuse arrive avec des tasses, nous verse encore de l'eau, nous propose un dessert que nous refusons comme si nous avions la faim coupée, dissolue.

Une fois qu'elle est partie, il dit en faisant visiblement un effort , "Et l'amour dans tout cela?"

"L'amour?"

"N'avez-vous pas connu l'amour, n'avez-vous pas trouvé l'amour? N'y a-t-il personne à qui vous manquerez, quelqu'un qui vous pleurera lorsque vous ne serez plus ni voix ni corps?"

J'avale difficilement ma salive et maintenant, c'est moi qui suis en colère, une vague de pure adrénaline montant en moi, jusqu'à la tête. "Vous voulez dire, vous demanderais-je de me porter préjudice si j'étais en ce moment 'éperdument amoureuse'? L'amour n'a rien à voir avec ma décision, bien que l'amour soit quelque chose de difficile à abandonner. Ce sentiment s'incruste là où il le veut, tout comme n'importe quel enjôleur. Dès que je pensais avoir trouvé l'amour, je trouvais un autre assassin, pardon, un autre tueur."

"Je sais que je ne suis pas le premier. D'ici à ce qu'ils m'appellent, les personnes qui m'emploient ont déjà embauché plusieurs amateurs."

"Exactement. Mais même si l'on est aimé, pourquoi persister à penser que l'amour va s'avérer être une raison qui nous pousse à continuer? Et que va-t-il se passer si je suis bien-aimée, aimée avec attention et plaisir? Cela me vaccine-t-il contre le désespoir? L'amour nous donne-t-il un chez-soi, efface-t-il les fébrilités?"

"Il y contribue."

"En aucune façon. L'amour rend la terreur plus aiguë, le désir de mourir plus intense. Parce qu'il peut persuader une personne d'accepter le plongeon de la vie et de tolérer les pires indignités."

"Je crois comprendre que là n'est donc pas votre solution. Êtes-vous allée à Paris?"

Je le fixe. Est-il fou? "Paris?"

"Oui, on dit que Paris est la ville la plus romantique du monde."

"Paris? Non, je n'y suis jamais allée. Attendez, oui... mais si... en fait, j'y suis allée une fois, que vous le croyiez ou non, j'étais étudiante. J'avais complètement oublié. Les célèbres parcs parisiens étaient couverts de graviers, les enfants faisaient rouler des cerceaux dans une couche de poussière qui s'infiltrait partout, et les croissants au petit-déjeuner étaient énormes, difficiles à mâcher et très gras. Je me souviens de la radiation du spectre de couleurs qui émanait de peintures impressionnistes dans le Jeu de Paume et je me rappelle que nous achetions des oranges glacées que nous mangions avec une cuillère en plastique dans le parc. Je suppose que j'étais assez jeune pour avoir soif d'amour, mais c'était lors d'un voyage scolaire et nous n'y sommes restés que le temps d'y découvrir quelques coins de rues, de visiter la Tour Eiffel et la Rive Gauche."

"Un voyage scolaire?"

"C'est étrange, mais oui. C'est le seul voyage que j'ai fait en compagnie d'autres élèves et d'une institutrice responsable de nous, mais davantage intéressée par les vêtements à la mode. Tante Katje avait insisté pour que j'y aille, elle pensait que cela serait bien pour mon français, bien que je n'aie remarqué aucune différence perceptible dans ma capacité à parler cette langue. Je me rappelle me tenir auprès de mes camarades de classe et éprouver ce sentiment de ne pas venir du même monde. Je voulais être seule, je voulais traîner, flâner et mesurer seule l'intensité de la lumière et sentir la pluie

brumeuse. J'imagine que je pensais encore pouvoir avoir un impact sur ma propre vie. J'ai dû croire que le jour où je toucherais vraiment la main de quelqu'un qui saurait deviner mes rêves inarticulés, ce contact serait électrique, absolu et très significatif."

"Vous étiez donc prête à tomber amoureuse."

"J'ai observé, je me suis baladée, j'ai reniflé la saleté de la Seine, pensant que ma patience me récompenserait. Je voulais être surprise, séduite par une reconnaissance outrageuse. J'attendais un contact qui dépasserait le simple toucher, un souffle qui m'enflammerait. Tout ce que j'ai appris, c'est que Paris n'était pas le bon endroit pour une découverte, trop mythifiée, inflexiblement trop romantique. Paris était remplie de pèlerins, des itinérants comme les étudiants avec qui je me trouvais errant à ses abords. Si j'avais voulu faire partie d'un collage, j'aurais pu me déchirer en morceaux, mais je voulais être entière lorsque l'amour me surprendrait, je voulais avoir foi en mon abandon. Je m'imaginais brûlée par un regard, je m'imaginais faire taire ma conscience dans la chaleur des corps, mais je ne pouvais m'imaginer poser pour un peintre ou être sa triste inspiration. Peut-être avais-je tout simplement l'ennui des Prairies."

"Vous étiez déçue."

"J'étais adolescente, trop jeune pour être veuve et aucun croissant de peinture sous mes ongles."

"Tant pis pour l'esprit romantique alors."

"Je ne me souviens pas de Paris parce que j'ai appris plus tard, de villes moins romantiques, que lorsque je tends le bras, j'effleure la manche d'un tueur."

* * *

"Par exemple, l'un de mes éventuels amants, m'a donné un exemplaire de Jung. Pourquoi Jung, me suis-je posé la question, qui croyait en la polygamie pour les hommes et qui conseillait aux femmes de préférer la religion à la passion. Jung... Ne penseriez-vous pas que cela était une action freudienne?"

"Vous êtes très amusante, vous savez." Il rit, tout son visage rayonne.

"Oh, je ne pense pas."

"Les gens tristes le sont souvent."

"Amusants?"

"Oui."

* * *

"Et maintenant?"

"Maintenant?"

"Oui, maintenant, en ce moment-même."

Mon très cher travaille en ce moment-même, veillant sur le sommeil d'enfants qui luttent contre la maladie et la faiblesse, des enfants qui ont le droit d'être tristes mais qui continuent à se battre.

La nuit, lorsque je ferme les yeux, des voilages ondulent derrière eux. Une main s'élève mais ne réussit pas à établir un contact. Une voix répète et répète une phrase incompréhensible, elle essaie de me persuader de ne pas avoir peur. Je me tourne dans les draps entortillés de mes rêves, des rêves qui polissent ma vie et qui ne consentent pas à me laisser me fier à l'amour.

Mon très cher refusera d'accepter mon abandon, il continuera à m'aimer, même

après avoir décidé d'essayer de m'oublier.

Mon doux amant, qui a refusé de devenir mon assassin.

* * *

Et me voilà qui soupire, hausse les épaules et évite les yeux de Derrick Atman. "On y va?"

"D'accord." Nous partageons la note, il enfile ensuite délicatement ses gants comme s'il avait peur de faire un mouvement trop brusque de sa main blessée.

Il apporte mon manteau, le tient alors que j'y glisse mes bras dans les manches. En nouant la ceinture, j'observe autour de moi dans le restaurant, les dîneurs blottis les uns contre les autres et noyés dans leurs conversations en chassé-croisé.

C'est ici que j'ai fini mon dernier repas, que j'ai assouvi ma dernière faim.

* * *

Une fois dans la rue, il prend ma main et la coince sous son bras, son gant et le mien côte à côte.

"On marche encore un peu?"

Tous les mots que j'ai prononcés, tout le vin que j'ai bu mais aussi la chaleur et la nourriture me font tourner la tête. Le vent doux du chinook, aussi duveté qu'une toile d'araignée, soulève les racines de mes cheveux . "D'accord. Marchons jusqu'au fleuve."

En silence, nous prenons la direction nord, en suivant la rue et en traversant la rapide voie ferrée de transit, jusqu'à ce que nous atteignions Chinatown. Nous traversons ensuite quelques quartiers à l'ouest, contournons le centre culturel chinois et l'étendue du marché Eau claire. Nous passons devant des restaurants et des bars, devant des groupes de buveurs bruyants fêtant le chinook. Au delà du marché, nous traversons le pont qui nous mène à Prince's Island. Le bruit de la ville n'est maintenant plus qu'un murmure et nous longeons le fleuve Bow, passant d'une occasionnelle flaque de lumière à une autre, jusqu'à ce que nous trouvions un banc relativement sec. Le dégel fait grogner le fleuve. Dans peu de temps, la glace s'écartera des rives et commencera à dériver vers l'est.

Nous nous asseyons. Nous écoutons.

* * *

J'ai recherché des endroits célèbres pour leurs suicides, j'ai cherché une ville qui m'accueillerait les bras ouverts, qui m'emporterait sans malice, sans regard scrutateur indu. J'ai trouvé des villes remplies de tous les temps, de visages laissés perplexes par des siècles de poussière, de décennies de gaz d'échappement, comme si le souffle de la bruine était un personnage, un témoin silencieux assistant à la mort douce de la pierre et du mortier.

Et me voici à Calgary. De retour à la maison.

* * *

Il me pose finalement la question que j'attendais.

"Pourquoi donc ici, pourquoi ici alors que vous pourriez choisir n'importe quelle autre ville n'importe où, alors que vous auriez pu vraiment bien faire cela à l'étranger où l'on croirait à l'accident, où personne ne poserait de questions, où quelqu'un d'autre s'occuperait des détails. Mais ici?"

"Écoutez, si vous voulez faire marche arrière, dites-le-moi. Bien sûr, ce sera à vous de me rembourser les frais du meurtre."

"Non, je ne ferai pas marche arrière. Cela ne serait pas professionnel. Mais que vous vouliez commettre cet acte m'attriste. Certaines morts, vous savez, sont de bonnes morts. Les gens qui sont désespérés ou qui souffrent méritent de mourir avec dignité. Mais vous, je... d'accord, je suis furieux que vous... votre vie drôle, vos histoires... Et Tante Katje? Et les amis qui vous aiment? Et lui?"

Je fixe le fleuve stoïquement, refusant de laisser ses mots altérer ma détermination. "Cela ne concerne que moi. Et être ici me semble nécessaire. C'est le seul chez-moi que j'ai pu appeler 'chez-moi.'"

* * *

"C'est étrange mais j'ai davantage le mal du pays ici que lorsque je suis en voyage. J'ai cherché un endroit célèbre pour ses suicides, espérant qu'un tel lieu me montrerait comment causer le mien. Trieste... oui, c'est évident . San Francisco aussi, mais je ne pouvais pas mourir aux États-Unis. Trop commun, trop vulgaire, trop commercial. J'ai recherché un endroit avec une histoire, un instant sans passé, un réseau de rues dans lequel les secrets du futur seraient rassemblés, de l'espoir sans embarras. Quelle tâche

impossible!"

"Oui, les États-Unis sont le seul pays où l'espoir sans embarras est mis en pratique. Nous savons tout des Américains, les Gatsby, les Superman et les Mulder."

Je ne peux m'empêcher de rire. "La première fois que j'ai pris un avion tout branlant en direction du sud vers Las Vegas, j'ai pensé que c'était peut-être là que j'allais faire face au suicide. L'avion était rempli de voyageurs partant pour le week-end, des voyageurs mourant d'envie de perdre de l'argent, l'aéroport animé de timides parieurs, des touristes qui s'affairaient avec leurs poches pleines de pièces de cinq cents. Une anticipation si horrible."

"Eh bien, Vegas est le paradis du joueur. Bien que je n'y sois jamais allé."

"Vegas est une ville qui a décidé d'imiter le passé, mais à une échelle raisonnable, toute une ville derrière une fausse façade créée pour un film. Ce qui choque à propos de Las Vegas, ce sont ses teintes de pastel, comme si les ombres subtiles du désert devaient être repoussées, tenues à l'écart. J'y ai atterri par une nuit chaude et profonde, j'ai pris un taxi couvert de publicités pour des agences offrant des escortes, et suis allée au MGM Grand."

"La compagnie cinématographique y possède un hôtel?"

"Je ne sais pas qui le tient, mais tout est basé sur Dorothée et le Magicien d'Oz. Je suppose que je n'étais pas la bonne cliente parce que toutes ces références ne me disaient rien. À l'intérieur de cet univers vitré et teinté vert, la ville Émeraude, vous comprenez, les lumières étaient hallucinatoires. En fait, pour arriver aux chambres de l'hôtel, vous deviez traverser interminablement quatre casinos différents. Aujourd'hui, à Las Vegas, chaque hôtel a plus d'un casino: vous pouvez choisir votre décor lorsque vous voulez jouer, tout dépend de l'atmosphère dans laquelle vous désirez être baigné. Ainsi, pour parvenir à ma chambre, j'ai marché, littéralement sur une route de briques jaune, je suis passée devant des kiosques à journaux et des bars ouverts toute la nuit, des émeraudes en

plastique et d'autres morceaux étranges d'Oz qui ne concordaient pas vraiment. C'était comme si j'avais dormi et tentais de me remémorer une histoire dans un rêve de demi-sommeil. À un peu plus d'un kilomètre plus loin, sur cette route de briques jaune, se trouvait une double porte, fermée à clé, que je devais ouvrir avec ma carte et de l'autre côté, le luxe étouffé de l'espace hôtelier, des chambres avec des numéros et des poignées de porte en cuivre, un ascenseur élégant, un bruit au lointain, comme de l'eau qui coule, des pièces de monnaie tombant dans des mâchoires métalliques. Lorsque finalement, je me suis étendue sur le lit et que j'ai levé les yeux vers le plafond, je savais que j'avais erré jusque dans un parc pour bébé, et ce genre de parc n'est pas l'endroit le plus parfait pour mourir."

"Vous êtes délibérément allée là-bas pour vous suicider?"

"Eh bien, d'un point de vue mythologique, je pensais que c'était un bon endroit, si superficiel, si désespérément naïf."

"Et lorsque vous avez compris que vous n'alliez pas mourir, vous avez décidé de rester et de vous amuser, de jouer."

"Eh oui, c'est un parc pour bébé."

"Avez-vous misé?"

Je dois me moquer de lui, de l'expression sérieuse de son visage lorsqu'il pose cette question. "Bien sûr. La première machine à sous sur laquelle j'ai tenté ma chance, j'y ai mis un penny et j'en ai gagné deux cent soixante. J'avais rêvé de ce même événement quelques mois plus tôt, alors je savais déjà à quoi ressemblait le bruit de ces pennies tombant bruyamment dans le bac."

"Vous rêvez beaucoup."

"Même si je ne connais pas la signification de mes rêves."

Il remarque que je suis retombée dans un état de tristesse et cherche à me distraire. "Parlez-moi davantage de Vegas."

"Eh bien, j'étais dans la ville Émeraude, dans une chambre d'hôtel fonctionnelle, seule et incapable d'avaler les quatre différentes sortes de somnifères que j'avais apportés avec moi, incapable d'imaginer un sommeil éternel dans un endroit qui nie l'acceptation même du sommeil, dans une ville qui met l'accent sur les nuits blanches. Si l'endroit n'avait pas été l'un des lieux de pèlerinage du capitalisme et de ses manigances, tout aurait été au-delà du réel. Je suis sortie, fébrile, assoiffée et, au coeur poussiéreux de cette ville imaginaire, j'ai recherché le désespoir que je présumais avoir simplement égaré. Et je n'ai rien trouvé d'autre que de bas plafonds et des tables couvertes de feutre, des visages inlassablement souriants. Découvrir que l'enjouement était contagieux m'effrayait, je jubilais extraordinairement, à l'aise dans mon jean et mes bottes de cowboys. J'ai marché dans la rue principale, du phare lointain du Luxor à New York, de New York à Fantasy Island jusqu'au palais de César, tant de pays qu'aucun visiteur n'arriverait jamais à visiter, perchés les uns à côté des autres, miniaturisés, falsifiés. Toute cette rue est en constante rénovation. On fait exploser les vieux hôtels afin que des parcs à thème puissent remplacer des nefs de couloirs et les rendez-vous du deuil."

"En miniature?"

"Oh... et si vulgairement. Une vulgarité si époustouflante et pleine de suffisance."

"Et...?"

"Eh bien, j'ai misé. Bien sûr que je l'ai fait. J'ai gagné deux cent soixante pennies, puis environ quarante dollars sur une machine à sous de pièces de vingt-cinq cents, je me suis ensuite assise au rez-de-chaussée du Luxor, qui prétend être une réplique de la Grande pyramide, et j'ai joué au black-jack jusqu'à ce que ces quarante dollars aient disparu. Les machines étaient chaleureuses, avides d'argent, mais polies. La lumière froide, l'air hyper-ventilé, je m'imaginais dans une crypte, ce qui m'empêchait de me tuer. Parce que j'étais déjà ensevelie et que mon geste n'aurait été que redondant."

"Vous avez changé d'avis."

"Je me suis amusée. Comme une enfant, je me baladais bouche bée et fixais bêtement ce qui m'entourait, ici et là, je jetais quelques pièces de vingt-cinq cents sans espérer de dividendes, juste pour ce son de charrettes roulant à toute vitesse, de citrons et d'étoiles dans une lutte constante. Le lendemain matin, j'ai livré le paquet que je transportais (une formule pharmaceutique, je crois) dans la périphérie de la ville, une élégante phalange de bâtiments remplie de bureaux; je suis ensuite rentrée, j'ai fait de nouveau garer ma voiture de location par un valet dans la ville Émeraude. J'ai remonté le sentier de briques jaune, ai pris un délicieux lunch composé de crêpes à la farine de maïs et ai décidé d'admettre que la ville n'avait été conçue que pour l'amusement."

"Et vous n'êtes allée nulle part ailleurs?"

"Un jour, je suis partie avec la voiture de location dans le désert terra-cotta et j'ai marché en observant les lézards et les cactus qui brandissaient leurs tiges, la rouge lumière intense soulevant mes pieds. Je me sentais... remplie de chaleur, bien."

"Bien."

"Oui, j'étais au pays des contes de fée. Il est difficile de s'agripper à la tristesse lorsque vous pouvez vous cacher au pays des rêves."

"Vous avez donc décidé de vivre."

"J'ai décidé qu'il était inutile de mourir à cet endroit. Cette simple énergie onduleuse refusait de me laisser dans un état d'hésitation. Je devais être à la hauteur du jeu."

"J'ai entendu dire que toutes les boissons sont gratuites."

"Pas exactement, mais vous savez, il n'y a aucun minibar dans les chambres d'hôtel à Vegas. Ils ne veulent pas que vous buviez dans notre chambre; ils veulent que vous descendiez aux bars, que vous vous entouriez du bruit et de l'appel des gains. C'est le seul endroit où je suis allée qui ne mette pas d'alcool à prix exorbitants dans de petits frigos. J'avais donc emmené tous mes somnifères mais je n'avais pas une goutte de gin

pour les faire passer."

"Vous auriez pu acheter une bouteille quelque part."

"Je suppose."

"Et vous avez été heureuse jusqu'à votre départ?"

"J'étais en pleine euphorie. La veille de mon départ, j'ai réussi à obtenir un billet pour le Cirque du Soleil. Vous en avez entendu parler? C'est une célèbre troupe de cirque québécoise, de brillants contortionistes, gymnastes et acrobates."

"Oui, je connais. Ils n'utilisent aucun animal."

"Seulement des êtres humains. C'est toujours plus facile d'obtenir un billet lorsque vous êtes seule, j'ai donc réussi à assister à un spectacle où pratiquement toutes les places étaient occupées. Ce soir-là, je me sentais capable de suspendre mon corps à leur voltige aérien, la troupe était si merveilleusement agile, si experte en l'art d'envelopper les spectateurs dans ses illusions. Et ils étaient toujours en train de rire, de faire les clowns, des cris de plaisir naissant de l'expressivité de leurs membres. Comme dans tout cirque, il était impossible de reconnaître les artistes. Vous ne distinguiez le visage d'aucun individu. Cependant, il y avait un clown, une femme qui, elle, se démarquait. Elle avait délibérément cherché à ressembler à Pippi Langstrump... vous savez, Pippi Longstocking, ce personnage rusé dont le père était pirate et qui pouvait survivre en mer dans des eaux déchaînées. Un Canadien imaginerait Anne à la maison aux pignons verts, avec en plus une contenance hautaine et méprisante. Bref, on peut assez facilement reconnaître ce personnage de la petite polissonne aux cheveux roux nattés, et elle a toujours été l'un de mes préférés, une version de la personne que j'aimerais être."

Il me donne un petit coup de coude.

"Que j'aurais aimé être. Bref, ce clown a continué à faire ses pitreries au milieu du public, à établir des liens au sein de cette zone invisible entre la scène et les spectateurs;

elle nous taquinait, nous faisait nous installer sur les mauvais sièges et ébouriffait les cheveux bien coiffés. Grâce à elle, les gens se pliaient en deux de rire, mais elle les terrifiait aussi. Ne seriez-vous pas effrayé si vous vous attendiez à être diverti, si vous espériez pouvoir rester à l'abri, à une certaine distance de l'odeur du maquillage du cirque pour ensuite vous trouver en face d'une clocharde, aux cheveux nattés, qui tire votre cravate?"

"Je serais peut-être soulagé."

"Ce n'est pas le cas pour la plupart des gens. Ils avaient peur d'elle. Ils espéraient qu'elle allait les laisser tranquilles, même lorqu'ils se tordaient de rire dans leurs sièges en se moquant des autres et du sentiment de gêne que ceux-ci éprouvaient."

"Oui, nous ne voulons pas être l'objet de risée."

"Mais je voulais qu'elle me touche de ses transformations rapides. Je voulais qu'elle vienne à moi."

"Et?"

"Elle s'en est bien gardée. Elle a scruté le public, m'a regardée, m'a vue, m'a fixée droit dans les yeux puis a détourné son regard. Elle s'est dirigée vers l'autre côté de l'allée centrale et a choisi une blonde avec une jupe en cuir comme l'objet de son petit numéro et de ses pitreries."

"Selon vous, tout cela était délibéré?"

"Oh oui, bien sûr. Elle m'a fuie."

"Parce que vous étiez triste?"

"Parce que j'étais une cause perdue, une âme morte."

"Comment pouvait-elle le voir?"

"Je ne sais pas. Elle m'a regardée et une expression de rejet a déformé son visage. Je l'ai ensuite guettée près de l'entrée des artistes où je me suis forcée à l'attendre. Elle est sortie et s'est faufilée devant moi sans sa perruque rousse, présumant que je ne la

reconnaîtrais pas, mais j'ai su que c'était elle, je connaissais sa démarche, son pas rapide et tout en me cachant, je l'ai suivie à travers les couloirs du casino de cet hôtel jusqu'à une autre série de ces entrées magiques où elle a inséré sa carte dans la fente privée avant de disparaître, la porte se fermant irrémédiablement derrière elle comme pour me renvoyer."

"Qu'avez-vous fait?"

"Là, debout dans le couloir de son hôtel, j'ai pleuré. J'ai longuement pleuré, consciente que je ne pouvais pas finaliser mon propre effacement à Vegas et que j'étais cependant toujours exclue de ses splendides attractions foraines. L'entrée m'avait été interdite. Je suis retournée à mon hôtel, ai fait mes valises, me suis allongée sans même dormir sur le lit douillet couvert de draps fraîchement lavés et j'ai attendu le lendemain. Elle m'avait immobilisée. Aucun avion ne quitte Las Vegas dans la matinée. Le vol partait le lendemain au soir, il me fallait donc tuer toute la journée, effacer ma propre attente. Je suis restée allongée sur le lit, tout à fait éveillée jusqu'au lendemain matin à l'heure où les clients sont supposés avoir quitté l'hôtel; j'ai ensuite confié mon sac au groom et ai arpenté les trottoirs, les centres commerciaux clinquants, les magasins de vin et de spiritueux, les ventes de gadgets bon marché. Des personnes distribuant des prospectus me tendaient des publicités pour des strip-teases, des spectacles d'animaux et d'horribles meurtres et moi, non seulement je ne pouvais pas me suicider, mais je ne pouvais pas me laisser emporter dans les plaisirs du carnaval. Les bonimenteurs, les jardiniers mexicains, les barmans, tous avaient un rôle dans ce cirque, mais on m'en excluait."

"Pourquoi cela vous a-t-il tant dérangée?"

"Parce que je pensais que Vegas était une ville sans coeur, que cela ne lui importerait pas si j'y mourrais. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que j'ai toujours pensé que lorsque je ne pourrais plus supporter les nécessités terre-à-terre des livraisons, le fait

d'être coursière et de parcourir le monde, de tendre au destinataire un manifeste afin d'obtenir sa signature, je rejoindrais le cirque, je ferais rire des gens comme moi."

"Un rêve assez répandu, bien qu'il ne reste que peu de cirques."

"Oh, il y a les fêtes foraines, les exhibitions, les foires astrologiques. On a toujours besoin d'une fille pour tenir un foulard."

"Et vous..."

"Elle m'a bien fait comprendre que je n'avais aucun futur, que la joie et l'illusion étaient bien au-delà de ce que je pouvais accomplir."

"Alors vous êtes retournée aux pyramides."

"Comment l'avez-vous deviné?"

"Du clown au caveau."

"Pensez-vous que les parieurs et les touristes qui affluent dans le Luxor connaissent son histoire, parviennent même à imaginer ses histoires de fantôme?"

"Comment le Luxor peut-il être hanté? Les vraies pyramides sont en Egypte."

"Oh, je ne pense pas que vous puissiez prendre un site si chargé d'histoire et le recréer sans aucun tremblement dans les sphères, sans qu'une force ne s'ensuive pour garantir la présence d'un observateur indiscret. Oui, je suis retournée au Luxor, j'y ai trouvé un tabouret haut et ai joué au poker avec pour adversaire une machine qui refusait de me donner un seul as. J'ai perdu l'équivalent de mes frais de coursière. Je suis descendue du tabouret et ai arpenté le périmètre de la pyramide. Je suis allée dans un magasin où j'ai palpé des doigts un foulard en soie sur lequel avait été imprimé l'empreinte des pieds du roi Tut, j'ai fait un tour de bateau dans la grotte et sur la rivière Styx, je suis retournée à mon tabouret que quelqu'un d'autre occupait, j'en ai trouvé un autre un peu plus loin, je m'y suis perchée et j'ai nourri les rapides donnes mécaniques de la machine de pièces de vingt cinq cents. J'ai perdu ma paye d'une semaine. Je me suis à nouveau promenée, me suis arrêtée à un bar et y ai remué un cappucino nappé de crème

mousseuse (il est facile de trouver du bon café dans les casinos, ils cherchent à garder les gens éveillés), j'ai même acheté un paquet de cigarettes et en ai allumé une, mais j'étais ensevelie dans une tombe et je ne pouvais pas échapper à sa lente et froide exhalation de pourriture."

"Le Luxor ne peut pas ressembler aux vraies pyramides."

"Non, c'est évident. Les vraies pyramides sont imprégnées de l'odeur de la mort, de la souillure d'une tombe vivante, même vide. À Vegas, cette imitation en verre surabonde de vêtements de vacances, de produits de beauté, de ceintures, d'amulettes. Des pains blancs ou complets, des pots de ce qu'ils pensent être de la nourriture égyptienne décorent les nombreux restaurants. Tout ce dont les morts ont besoin. En jetant un regard de près, vous remarquez les visages des parieurs peints en malachite verte. Et partout, vous trouvez des statues de femmes, à la fois en vie et en carton, qui promettent de vous tenir compagnie dans une version quelconque de l'au-delà. Tout cela n'est qu'une reproduction trop horrible de ces avides tombes travaillées, de ces tombeaux vénérés. Les ouvertures d'une pyramide donnent sur les levers de soleil prometteurs de l'éternité. De quel genre de carrière, me suis-je inévitablement demandé, a été extraite cette iniquité de verre et d'acier? J'ai imaginé l'architecte à qui l'on aurait donné cette tâche, son euphorie en lutte avec ses sueurs nocturnes. Je l'ai imaginé arrivant au Caire afin de visiter Gizeh, le choc qu'il eut en contemplant la pure densité de ces blocs de pierre."

"Vous y êtes également allée?"

"J'ai passé un Noël au Caire."

"Noël?"

"C'était lorsque les relations entre l'Égypte et Israël étaient encore tendues, mais chose incroyable, les deux pays commençaient à communiquer, ou plutôt à échanger quelques murmures. Tout le monde avait perdu des enfants au cours de la guerre et ces

pertes les poussaient à se tendre la main, ne serait-ce que très brièvement. Je devais livrer du matériel pour une compagnie de téléphone; ils essayaient de trouver un moyen de relier les deux pays."

"Le Caire."

"Je crois comprendre que vous n'y êtes jamais allé."

"Non, je vous l'ai dit, mes voyages se limitent principalement à l'Amérique du Nord."

"Le Caire fourmille d'odeurs, en dépit de sa sécheresse et de son aridité."

"Le Nil, le Caire, cela semble..."

"Exotique. Oui, si l'on considère que nous, Américains du Nord désodorisés, rendons exotique un endroit dont l'histoire dépasse notre imagination. Le Caire est bruit et tumulte, passion et rituel, tout un regard voilé enveloppé autour de la congestion. Je n'ai vu que peu de voiles, bien qu'aujourd'hui, je crois comprendre qu'ils soient de retour, l'érotisme politique des visages de femmes. Une atmosphère à la fois lourde et sensuelle règnait dans les rues, mais l'air y était frénétiquement religieux. Des muezzins interrompaient le bruit très assidu des voitures et des braiments des ânes."

"À vous entendre, on imagine une mêlée."

"C'était le cas, bien que le souvenir que j'en ai soit probablement inexact. Je me souviens très nettement de choses étranges, les agents de change aux coins des rues, l'odeur des grillades au charbon de bois, la bosse d'étoffe à l'aine des hommes portant des djellabas; le musée égyptien où j'ai passé tout un après-midi. Les vitrines étaient couvertes de poussière, des objets extrêmement précieux presque négligés, exposés aux regards des intrus. C'est ce mélange de négligence et de générosité qui m'a frappée. Sadat venait d'être assassiné. Il y avait des alertes à la bombe à n'en plus finir, des soldats avec des fusils automatiques russes à chaque coin de rue, dans chaque allée et dans chaque artère; je me sentais cependant si peu en danger que ma propre stupidité m'étonnait.

Qu'est-ce qui échappait à ma naïveté? Que ne comprenais-je pas, si peu consciente des signes que les autres saisissaient intuitivement?"

"Vous étiez en danger?"

"Probablement. Et je ne le croyais pas, je refusais de me sensibiliser à ce que j'aurais dû savoir. On ne m'a ni lapidée ni volée, on ne m'a offert ni tours de chameaux ni services de la soeur ou du frère de quelqu'un. De nombreux agents de change m'ont accostée et m'ont offert de me vendre des livres égyptiennes contre des dollars américains que je n'avais pas. Et le doux sourire à dents blanches du chauffeur qui se faufilait dans le flot de rues comme si la voiture nageait, les coups de klaxon ressemblant davantage à une symphonie qu'à une complainte."

"Et vous êtes allée aux pyramides."

"Oh oui, j'ai demandé à ce même chauffeur de me conduire à Gizeh, j'ai fait bien attention à me couvrir décemment les jambes et les bras, bien que je ne puisse rien faire pour améliorer la pâleur de mon visage et la curiosité occidentale que représentaient mes lunettes de soleil. Les chameaux bâillaient à s'en décrocher la mâchoire, les chameliers et les drogmans qui paressaient autour des pyramides me regardaient avec un dédain justifiable. Une femme seule n'est jamais un bon signe. Mais mon guide (le frère du très beau chauffeur) a insisté que cela ne suffisait pas de regarder l'extérieur. La pyramide de Chéphrèn était ouverte, nous devions visiter la chambre du sarcophage."

"À l'intérieur?"

"À l'intérieur. Le passage à travers lequel nous avons rampé était sombre, une ascension raide dans un espace si étroit qu'il était impossible de se retourner et je sentais mes poumons se resserrer, mes yeux se plisser dans la lumière de la lanterne."

"Une lanterne?"

Je m'entends rire jaune. "Vous voyez, au cours de telles excursions, nous nous transportons dans l'ère que nous jugeons appropriée. Bien sûr, il n'y avait pas de lanterne,

mais on avait tendu dans le passage une corde d'ampoules électriques laides qui diffusaient de faibles auréoles, mais selon moi, la lumière ressemblait davantage à celle d'une lanterne. Le guide a continué, m'encourageant tout au long de notre progression, car j'étais prête à faire demi-tour, l'air fétide s'enroulait autour de ma gorge et de mes yeux et la poussière m'obstruait même les oreilles. De plus, d'étranges distorsions des sens se produisaient. Je croyais que nous montions mais mon guide m'a informée que nous descendions. Il était peut-être préférable que je ne puisse pas faire demi-tour."

"Vous ne pouviez pas faire demi-tour?"

"Non, le passage était littéralement trop étroit."

"Et une fois arrivés au centre?"

"C'était une grande pièce vide en pierre où il n'y avait même pas un effet d'écho."

"Aucune trace des esprits de ceux que l'on y avait enterrés vivants?"

"Aucune."

"Vous n'aviez donc pas envie d'y mourir."

"Je n'avais pas encore confronté mon désir de mourir. En arrivant à la chambre intérieure, j'étais plus congestionnée qu'effrayée. Et j'admirais mon guide, qui m'encourageait à continuer, qui assurait ma survie, qui me divertissait en me racontant comment le Calife Manum avait ouvert ce passage avec du feu et du vinaigre, comment divers aventuriers avaient rencontré leurs pires cauchemars et étaient morts de terreur, comment des chauve-souris, aussi grosses que des aigles, faisaient autrefois leur nid dans les passages, comment les pierres étaient judicieusement positionnées afin de broyer les os des intrus. Ces histoires dans ce vagin de pierre étaient étrangement réconfortantes, presque comme si nous étions pris dans l'une des Mille et Une Nuits. Je représentais son public, mais je savais aussi que j'étais la source d'un autre conte à ajouter à sa réserve, je me suis donc sentie obligée de m'évanouir, une fois arrivée dans la chambre principale où trônait de façon aussi évidente qu'un lit, un autel en pierre."

"Vous?"

"Oui, je me suis évanouie. Il était en extase, il m'a soulevée et déposée sur la dalle de pierre; ainsi étendue, je suis sûre que j'étais dans la même position que la personne à qui appartenait le lieu de ce repos éternel. Ses mains chaudes frictionnant mes mains et mes pieds m'ont réveillée et lorsque j'ai ouvert les yeux, il m'a ranimée en me faisant avaler de petites gorgées d'un étrange jus de palmier qu'il avait dans son thermos. Assez bizarrement, c'était un thermos en acier de type industriel, comme ceux dont se servent les mineurs canadiens."

"Vous a-t-il chaudement recommandée à Dieu?"

"Non, il était trop conscient de l'ironie de la situation pour aller aussi loin. Mais il m'a conseillée, avec une extrême solennité, de ne pas lécher la pierre sur laquelle je reposais de peur de me voir perdre l'ouïe. Du moins, je crois que c'est le mot qu'il a utilisé. Ce qui m'a poussée à agir exactement ainsi, et alors qu'il se penchait pour ramasser sa lampe de poche et son thermos, aussi rapide qu'un chat, c'est ce que j'ai fait. Rien ne s'est produit. J'entendais toujours aussi bien. Je lui ai demandé si je pouvais prendre un petit caillou qui brillait sur le sol absolument net, et lorsqu'il a consenti à regarder ailleurs (car vous ne devez rien prendre, pas même un éclat de pierre) j'ai furtivement mis le caillou dans ma bouche et je l'ai gardé sous la langue alors que nous remontions le passage étroit pour émerger dans le soleil aveuglant du monde extérieur. Je pense maintenant que mon guide se doutait que je désirerais ce souvenir et qu'il l'avait planté là afin de me donner espoir."

"De l'espoir?"

"Peut-être étais-je déjà triste."

"Et la pierre?"

"Je la porte sur moi. Vous voulez la voir?"

"Oui, s'il vous plaît."

Je la cherche dans mon sac à main, dans la petite poche sur le côté. Je transporte cette pierre depuis presque quinze ans, sa petite surface grêlée et rugueuse sous mes doigts. "La voilà."

Il tend la main et y fait rouler le caillou dans sa paume, le protégeant de sa respiration comme si c'était une flamme. Il lève les yeux pour me sourire, tout comme j'avais cherché le sourire du guide lorsque nous avions émergé de la froideur délicieuse du calcaire dans la chaleur du soleil égyptien et que je m'étais détournée pour regarder les pyramides s'estomper à travers le pare-brise arrière alors que la voiture de mon chauffeur s'éloignait. Sans m'en parler, les deux hommes m'ont ensuite emmenée prendre un thé à la menthe dans un café touristique sur les bords du Nil. Nous étions assis tous les trois et regardions les enfants remuer leurs mains dans la poussière, nous observions les felouques incliner leurs voiles sur la surface vitrée du fleuve. Nous étions assis tous les trois et j'écoutais le bruissement irrégulier des feuilles de papyrus.

"Vous n'êtes pas devenue sourde après avoir léché la pierre à l'intérieur de la pyramide."

"Des années plus tard, j'ai compris qu'il n'avait pas dit que cela me ferait perdre l'ouïe mais la vie."

"Il avait alors raison."

"D'après vous? En tout cas, il m'a gentiment demandé si j'allais mieux et je me suis sentie immensément chérie."

"Vous avez eu de la chance," dit Derrick Atman.

Et je sens que je dois contenir mon envie d'éclater de rire. De la chance. "D'avoir rampé dans une pyramide et de m'y être évanouie?"

"D'être capable de faire la distinction entre une pyramide imaginaire et une pyramide du désert. La réalité."

"Comme si," dis-je tristement, "une telle chose existait. Mais il commence à faire

frais. On rentre?"

* * *

Je ne lui révèle pas que j'ai observé le battage de l'orge, les femmes tapant sur les épis comme si elles cherchaient à les punir, la poussière s'élevant dans une atmosphère déjà poussièreuse et la toile qui retenait les grains s'envolant pour les séparer de la paille. Je me trouvais dans ce village isolé, quelque part sur cette frontière floue entre l'Égypte et le Soudan et je respirais l'odeur caramélisée du malt, je laissais la poussière se poser sur mes bras nus.

J'étais témoin du pain et de son devenir. C'est à ce moment-là que j'aurais dû m'évanouir.

* * *

Nous faisons demi-tour et commençons à traverser lentement Prince's Island en direction de la ligne angulaire des toits, nous marchons à la même cadence.

"Tous ces endroits dans lesquels vous êtes allée," commente-t-il d'un air songeur, "vous demandez-vous parfois comment les villes apparaissent là où elles sont?"

"Accidentellement, pour la plupart. Il est étonnant de voir comment les centres culturels et politiques naissent brusquement de marais ou d'entrelacs d'arbres morts."

"Tout en vénérant leur emplacement cependant."

"Eh bien, c'est facile avec les villes en bord de mer, Vancouver et Kiel, Sydney et Tofino."

"Tofino?"

"Pas vraiment une ville. Juste un petit village touristique au bord de l'océan, sur la côte ouest de l'île de Vancouver. Vous devriez y aller faire un tour une fois. Oublier votre travail. J'y effectue un pélérinage chaque année, la côte le plus à l'ouest du Canada, peuplée de cèdres et arrosée d'une pluie interminable. C'est le bout du monde, un endroit où l'on contemple le silence alors que l'océan s'écrase sur la plage."

"Pourquoi n'y allez-vous pas maintenant?"

"Parce que je crains de ne plus savoir écouter ce rugissement paisible." Je ne lui dirai pas que si j'y vais dans l'espoir d'être sauvée, je trahirai les marées montantes et descendantes, les vagues tout aussi personnelles et passagères que le verre soufflé. "Les voiliers jaune citron" de Virginia Woolf n'y naviguent pas. Sur ce plateau de fissures océaniques, seuls les remorqueurs de métal gris et les lents et énormes vaisseaux maritimes scrutent l'horizon, loin des rochers de la côte, et passent devant la lisière du Canada comme si elle était invisible. Il est difficile d'appeler cette immensité une vue, c'est seulement une étendue, la course rapide des bécasseaux sur le rivage humide ou des nuages gris à la chasse du plancton et l'eau qui fracasse la malachite contre les rochers.

"Qu'y faites-vous?"

"À pieds-nus, je vais écouter l'eau sur le balcon, je teste l'air humide, j'allume un feu, je rêve." Je loge toujours au numéro 26, dans un immeuble brun au toit de bardeaux, à l'allure modeste sous les arbres pliés par le vent. L'année dernière, mon très cher a déplacé la table afin que nous puissions contempler la mer en mangeant. L'air porte l'odeur des cèdres, cette odeur rouge et craquante de laquelle naissent les craquements et les étincelles des feux.

"Y avez-vous amené votre amant?"

Mon très cher. "Une fois," dis-je. "Mais lorsque la forme des îles avoisinantes m'a échappé, lorsque je ne suis plus arrivée à rêver au bruit de la marée, j'ai su que je perdais pied."

"Mais vous ne referez pas surface en m'embauchant."

"Oh si. Mais dans un endroit différent."

* * *

"Pensiez-vous que le monde allait vous offrir un asile?"

"Non, je sais qu'il n'y a aucun échappatoire. J'ai appris qu'aucun endroit n'est sûr."

"Aucun."

"Vous pensez que si l'on vit dans un milieu adéquat, on peut tout simplement se métamorphoser?"

"Oui, peut-être."

"Écoutez, je refuse d'abandonner la boue, les blessures et les ordures derrière moi. Je ne passerai pas devant une femme en pleurs en pensant aux philosophes qui ne tenaient pas compte de la faim et du froid qui les entouraient. Ce monde sordide m'entoure et imprègne ma vie intérieure. Cela suffit."

"Vous croyez que toute personne a besoin de se sentir responsable de toutes les horribles injustices qui existent?"

"Et pourquoi pas?"

"L'homme de tous les jours évite un savoir dérangeant. Personne ne se met délibérément en route pour les paysages de la peur. L'aventure, le défi, peut-être, mais la

peur véritable?"

"Les gens n'osent pas se faire peur à eux-mêmes, tout comme ils n'ont pas l'imagination de se faire tuer. Bien sûr, les masochistes sont des personnes ennuyeuses qui arrivent même à atténuer l'effet de la terreur. Regardez-moi observer ces refugiés. Regardez-moi observer un ouragan. Regardez-moi éprouver du chagrin et de l'horreur, par extension. Mais laissez-moi partir sans marcher dans le vomi."

"Vous êtes cruelle."

"Non, je suis honnête. En ce qui me concerne, il m'est impossible d'être neutre."

"Mais il n'est pas nécessaire de nier la misère du monde pour vivre."

"Tous les autres vivent, mais moi, j'observe. Ils font tourner leur parapluie sur le chemin du travail, ils étudient la carte d'un restaurant, ils téléphonent à quelqu'un qui désire entendre leur voix."

"Vous venez tout juste de faire certaines de ces choses."

"Oui. Je sais. Mais je ne suis pas compétente. Je n'ai pas d'espoir. Je suis fatiguée. Je veux dormir. Votre rôle est de m'aider."

"Nous avons toute la nuit."

"Vous essayez de percer mon secret. Vous essayez de déjouer l'intrigue."

"Non. Je suis curieux. Ce qui est à la base du... désespoir excite toujours ma curiosité."

"Vous savez donc pourquoi je vous ai embauché. Poser des questions ne vous fatigue-t-il jamais?"

Il s'arrête et se positionne en face de moi, il pose ses mains gantées sur mes épaules. "Écoutez, c'est juste que votre histoire m'intéresse."

"Pourquoi?"

"Parce que cela va m'aider à mieux vous tuer."

* * *

Nous passons devant le bâtiment avec une charpente en bois construit en 1886, une poule blottie entre des bars et des restaurants plus récents.

"C'est un endroit étrange," dit-il en le montrant du doigt. "Qu'est-ce que c'est?"

"L'ancien siège des compagnies Eau Claire et Bow River Lumber. C'est aujourd'hui un endroit où l'on peut prendre un petit-déjeuner à n'importe quelle heure de la journée, pas très à la mode, mais ils servent des oeufs brouillés à trois heures de l'après-midi."

"Le mystère y règne, rien à voir avec tous ces nouveaux bâtiments."

"Un bon endroit pour pratiquer la nécromancie, probablement le seul dans les environs."

"La nécromancie?"

"Oui, entrer en communication avec les morts. C'est difficile ici: la ville n'est pas assez vieille, trop obstinée à être pittoresquement miteuse pour l'être réellement quand cela est nécessaire."

"Pourquoi une ville doit-elle être miteuse pour communiquer avec les morts?"

"Tout endroit devrait connaître l'éventualité de l'accoutumance. Il est nécessaire qu'une ville sache faire réprimer un frisson à ses citoyens."

"Le danger, vous voulez dire?"

"Oui, cela, et aussi l'expérience. Avant de respecter un endroit, les gens ont besoin de croire que ce lieu recèle des évènements inimaginables."

"Des histoires de fantômes."

"Si vous voulez. Par exemple, les fantômes en Belgique ont une certaine substance. Ils se manifestent auprès des étrangers, ils tiennent à apparaître devant ceux

qui ne peuvent pas comprendre leur histoire et qui ne savent pas comment communiquer avec eux."

"Comme moyen de défense?"

"Peut-être. J'essaie de marcher sur les pas des fantômes. Ils traînent les pieds de façon bien particulière."

"Un son visible, des personnes invisibles?"

"En voilà une trouvaille! Au moins ici les murs n'arborent pas de plaques, ces dépôts patinés de bonnes âmes que vous voyez à Toronto ou à Londres, inscrivant inlassablement les noms des célébrités qui ont dormi, ne serait-ce que cinq minutes, sous un toit obscur."

"Je ne suis pas allé à Toronto."

"Vous me l'avez dit. Par contre, tout ce qui est vaguement célèbre ou historique à Calgary est enterré sous une épaisse couche de ciment, souvent une route. Imaginez ce que diront à notre propos les archéologistes de l'année 3000, que nous adorions le verre bien brillant, la pierre polie, les masques d'obsidienne. Que nos objets fétiches étaient les couvercles qui recouvrent les puits de pétrole, que nous n'avions ni jardins ni bains."

"À vous entendre, on dirait presque que vous croyez en la supercherie de la permanence."

"Que l'on continuera de vivre, de respirer année après année. Oui, je crois en cela."

"Impossible."

"Pourquoi pas?"

"Parce que toute particule modifiée altère tout ce qui l'entoure. Si vous n'êtes pas présente, comment pouvez-vous prescrire une permanence imaginaire?"

Je hausse les épaules. "Vous n'êtes pas convaincant. Cet endroit peut vivre sans moi."

"Votre départ altérera les gènes de la ville."

"La biologie d'une ville est différente de celle d'une personne."

* * *

Nous entendons le faible grondement d'un train et de son convoi d'obscurité le long de Ninth Street.

"Et au milieu coule une ligne de chemin de fer," commente-t-il, l'air songeur.

"Eh bien, des voies ferrées traversent la plupart des villes. Mais d'autres centres urbains leur tournent le dos, les transforment en toile de fond pour toutes ces maisons identiques et ces fils à sécher le linge entrecroisés, une division entre le bien et le mal."

"Calgary semble être un endroit gai et sympathique."

"Oh, elle prétend être sympathique, obstinément sympathique, si sympathique que cela en devient alarmant, tout comme un enfant hyperactif qui ne peut s'arrêter de tournoyer au point de vomir."

"Mais ce n'est pas une ville calculatrice."

"Oh non, elle n'y parviendrait pas. Même si son rêve est d'essayer de l'être. Pourquoi pensez-vous que l'on érige des pierres tombales si magnifiques?"

* * *

"À quelle heure se couche-t-on à Calgary?"

"Cela dépend de la nuit. Et de l'endroit où vous souhaitez rester éveillé. La semaine, tout s'arrête à une heure raisonnable; les gens doivent travailler le lendemain. Mais le week-end, vous pouvez siéger au Cowboys jusqu'à au moins trois heures du matin, et il y a des bars clandestins qui restent ouverts longtemps après que quiconque désire être debout. Quant à moi, je ne suis pas une couche-tard. Et vous?"

"J'aime me balader et errer après onze heures du soir. Cela éclaircit les idées et rappelle les joies de la nuit."

"Vous ne dormez donc pas bien?"

"Peu. Je me réveille, j'écoute la liaison internationale de Radio Canada jusqu'à ce que je me rendorme."

"C'est étrange. J'écoute le même programme. Lorsque je ne peux pas dormir, l'accent de ces voix me berce comme quand je suis en voyage."

"Ainsi, lorsque vous n'êtes pas à la maison, vous pouvez dormir."

"Oh, je dors si profondément que vous en seriez étonné. C'est seulement ici que je ne peux pas dormir."

"Pourquoi ne sortez-vous donc pas?"

"Une vie de débauche à la maison. C'est plus facile à faire dans d'autres pays et dans une langue que je ne comprends pas."

Je ne lui avoue pas que je préférerais rester allongée toute éveillée auprès de mon très cher plutôt que de dormir et que j'ai emmagasiné assez de contact physique pour plonger dans le plus long des sommeils.

* * *

L'éclat des lumières de la rue a pris une couleur jaune, et le bruit de nos pas produit maintenant deux sons différents; moins de gens et moins de voitures passent. Ses enjambées sont plus longues que les miennes, ses pieds heurtent le trottoir avec une précision nette que je considérerais mortelle si sa méticulosité ne me soulageait pas. L'air est tel une chaude éponge qui glisse le long du corps, un croque-neige qui souffle avec une gaîté contagieuse à travers les flûtes vides des immeubles, tout au long de First Street, en face du bâtiment de l'hôtel Alberta où un café ouvert toute la nuit projette encore sa lumière vacillante.

"Vous savez," dis-je, "cet hôtel avait autrefois le plus long bar du monde."

"Le plus long bar? Du monde?"

"J'exagère probablement. Peut-être le plus long bar du Canada. Peut-être le plus long bar de l'Alberta." Mais je m'arrête, le lui montre du doigt, immobilisé par ses rénovations, la triste altération du temps perdu prise dans ses blocs de pierre qui tombent en ruines. Dans l'immeuble derrière nous, les studios des artistes bourdonnent vers la première lueur du soleil levant. Contre les bâtiments plus élevés de Petro Canada et de Gulf Canada, la crête farfelue de la Tour de Calgary, ces édifices en grès s'accroupissent et se replient sur leur propre savoir, ils refusent de céder leurs fantômes et font un pied de nez au temps.

Là-bas, en face, réapparaît le Palliser. La lumière prend une teinte verte et je sens le vent s'élever à l'intérieur de mon col, comme pour me dire au-revoir, c'est la dernière fois que je toucherai le chinook.

Peu importe aujourd'hui si les poils de mon pubis sont raides ou ondulés, si mes ongles ne sont pas polis, si mes boucles d'oreille sont accordées à mes chaussures. Le dernier tampon a été apposé sur mon passeport et mes poumons, avant de s'affaisser, garderont en eux un peu de la rafale vivifiante d'un vent qui s'est levé et a balayé les Rocheuses en direction de l'est.

* * *

Le portier, avec son haut-de-forme et sa queue-de-pie flottant au vent, nous reconnaît et fait tourner la porte. "Avez-vous bien mangé?"

Nous faisons un mouvement de la tête et sourions alors que nous montons l'escalier de granit à veines roses et absorbons le silence du hall, luisant encore de l'éclat de l'attente mais s'apaisant pour la nuit; le restaurant ferme ses portes et la réceptionniste dissimule un bâillement.

"Un pousse-café?" demande Derrick Atman en faisant un geste en direction de l'Oak Room.

"Pourquoi repoussez-vous l'inévitable?"

"Je ne repousse rien... j'apprécie seulement votre compagnie."

Je sais qu'il cherche à me faire parler, mais le vin, la nourriture, la rivière et le chinook bourdonnent dans mes veines. Je me sens aussi limpide et transparente que du crystal Waterford. "D'accord. Juste un verre."

Nous traversons la haute arche de l'entrée et accédons à la pièce décorée de vert et d'acajou, nous nous installons dans un coin sur un canapé où nous déplions nos jambes. Au-dessus de nous est suspendue une photo d'un rassemblement des quatre grands fondateurs. Derrick Atman enlève à nouveau ses gants et se frictionne les mains.

"Je suis désolée. Vous commenciez à avoir froid."

Il sourit. "La promenade en vallait la peine. Voir la rivière, respirer l'odeur de son dégel."

La serveuse a essayé de rassembler ses cheveux indisciplinés dans un chignon, des mèches s'en échappent et tombent sur sa nuque. Elle porte cependant l'uniforme standard en pingouin, un cérémonial noir et blanc qui apaise autant que la façon dont elle se tient,

son plateau dans les mains.

Il lève les yeux dans sa direction, puis me regarde. "Que désirez-vous, Dorcas?"

Il est ridicule de mentionner que mon coeur s'arrête, que je me sens comme si l'on venait de me jeter d'un avion. Il n'a pas prononcé mon nom de toute la soirée, bien qu'il le connaisse parfaitement, le dossier lui donne tous les renseignements nécessaires, il sait tout de moi et même davantage puisque je l'ai alimenté de tant d'histoires embellies de détails. Mais maintenant qu'il a prononcé mon nom bête et inapproprié, je me sens mise à nu, comme si j'avais enfin la possibilité de fuir cette apparition bizarrement biblique que j'ai sur les bras depuis toujours, la sainte Dorcas. La gorge serrée, j'essaie de trouver ce qui peut le mieux fonctionner. "Un verre d'eau."

"Rien d'autre?"

"Oh... mais je vous en prie."

"Un scotch," dit-il. "Du Macallan si vous en avez."

"Et," je cherche mes mots pour commander cette ciguë, ce que je choisis en ce moment deviendra sans aucun doute symbolique, mon corps connaîtra la couleur et l'arôme d'une dernière boisson... "un thé et une Bénédictine."

Il rit doucement alors que la serveuse s'éloigne et il tend le bras pour me tapoter la main. "Vous voulez avoir pour témoins les Bénédictins?"

"Pas vraiment, je... c'est que c'est délicieux avec du thé."

"Les moines sont probablement plus doués pour distiller de la liqueur que pour résoudre les problèmes de la vie."

"Je ne connais pas grand chose aux moines. Bien qu'un jour, j'aie logé dans un monastère. Il n'y avait aucun hôtel à l'endroit où je devais livrer un paquet... des graines, je crois. J'avais passé un horrible quart d'heure avec les douaniers allemands à essayer de les persuader que ces graines n'étaient pas une menace pour l'agriculture allemande, et je me suis retrouvée dans ce lieu isolé au beau milieu de la Forêt Noire avec rien d'autre

qu'un monastère pour m'héberger."

"Et...?"

"C'était étrange. Je suis arrivée en fin d'après-midi dans ce qui me semblait être un trou perdu et j'ai erré un bon moment pour trouver une porte ou un portail. L'endroit était profondément, solennellement clôturé, et j'ai finalement pu trouver une entrée en m'engouffrant dans une antichambre qui menait à une énorme cuisine résonnante de chaleur et du bruit des louches; là, un moine, vraiment vêtu d'une robe noire, m'a solennellement offert une clé et m'a demandé de régler à l'avance. Il m'a ensuite conduite à travers un labyrinthe de couloirs jusque dans ma chambre où il a pointé du doigt, au bout du couloir, la salle de bains et les toilettes, en spécifiant bien que je ne devais communiquer avec personne."

"Étiez-vous la seule cliente?"

"Non, il y avait deux autres personnes, des étudiants routards qui descendaient vers le sud à l'approche de l'automne. Nous avons mangé dans le réfectoire avec les moines, sans prononcer un mot et avalant tous à la cuillère notre soupe à la citrouille. Cela fut un repas sombre, servi et mangé en silence, bien que les étudiants se soient disputés à voix basse, ne sachant quel itinéraire suivre et où ils auraient le plus de chance de se faire prendre en stop. Elle voulait tenter sa chance sur les routes principales, l'Autobahn et lui ne cessait de répéter qu'il voulait faire du stop sur des routes authentiques. Comme si l'Autobahn n'était pas quelque chose d'authentiquement allemand."

"Une bonne soupe à la citrouille?"

"Délicieuse, même si j'ai trouvé que le pain avait un peu trop le goût de levure."

"C'est bizarre. D'habitude, dans les monastères, le pain est très bon et c'est la soupe qui est mauvaise: des grumeaux, trop de sel."

Je le regarde pour voir s'il plaisante et je m'aperçois que ses pupilles pétillent et

que la peau autour de ses yeux se plisse. Il me taquine, traite mon mécontentement comme un trait de caractère, comme s'il me connaissait bien. La serveuse lui apporte son scotch, ainsi que ma théière et mon petit verre de Bénédictine et pendant quelques minutes, nous restons assis à nous réchauffer les mains au mélange des vapeurs.

Je décide de le taquiner à mon tour. "Visitez-vous donc souvent les monastères?"

"Presque jamais, bien qu'occasionnellement on donnera la permission à un vieillard grabataire de mourir plus tôt que prévu. Mais continuez."

"Eh bien, j'ai voulu aller me promener, mais la nuit est vite tombée. C'était l'automne et il commençait à geler, le brouillard était si bas que j'avais l'impression d'avancer péniblement au milieu des nuages. J'avais froid, la veste que je portais n'était pas assez chaude et je ne savais pas exactement où j'étais, j'ai alors abandonné et je suis retournée dans ma chambre. J'ai eu du mal à la retrouver, je me suis perdue dans toutes sortes de couloirs à bas plafonds avant de parvenir finalement à me repérer."

"Vous n'avez pas un bon sens de l'orientation?"

"Normalement si. Peut-être étais-je curieuse et avais-je besoin d'une excuse pour explorer. Sur chaque porte se trouvaient des versets de la Bible inscrits à la craie et cela m'intriguait, je me demandais si leur dessein était d'avoir un effet talismanique. Ma chambre ... je devrais m'en souvenir, je crois même l'avoir griffonné quelque part ... avait une citation de Job."

"Les tribulations."

"Cela se peut. On pourrait décrire la chambre en elle-même comme spartiate, vide, un sol en pierre, des murs blanchis à la chaux, une chaise à barreaux et un simple crucifix en bois cloué au-dessus du lit. J'ai essayé de lire mon livre, mais je grelottais tant que j'ai finalement abandonné et me suis couchée, bien qu'il fût à peine huit heures. Les couvertures étaient tirées jusqu'en haut du lit mais je ne pouvais pas me réchauffer et je restais allongée en ne cessant de me retourner dans les draps rêches, de penser à tous ces

clichés à propos du manque de confort religieux et d'essayer de répandre de la chaleur corporelle au bout du lit où les couvertures, me semblait-il, étaient du ciment humide coulé sur mes pieds."

"Je crois comprendre que vous n'avez pas apprécié l'atmosphère monastique. Pas plus que sa neutralité."

"C'est exact. L'atmosphère semblait étouffée tout en étant incroyablement glacée, dépouillée au strict minimum comme si tout ce qui pouvait être touché par des mains humaines était suspect. Il est difficile de dormir dans une chambre qui est dénudée de toute couleur, de tout soupçon d'un coussin ou d'une veilleuse. Il n'y avait qu'une ampoule nue au plafond entourée d'un globe; c'est probablement la raison pour laquelle j'ai cessé d'essayer de lire, ai éteint la lumière et suis retournée à tâtons vers le lit où je me suis étendue en contemplant l'obscurité et en m'imaginant devoir m'endormir chaque soir dans un tel endroit dénué de stimulation sensorielle. Il faisait nuit noire, il n'y avait qu'une seule fenêtre placée très haut dans le mur et recouverte d'un rideau noir, j'aurais pu jurer qu'il était noir bien qu'aujourd'hui, je me demande si mon imagination ne s'est pas emballée, si l'impénétrabilité de la chambre était dûe à l'idée que je me faisais de l'obscurité ou à l'obscurité en elle-même."

"L'obscurité semblait peut-être plus intense parce que la chambre était si vide."

"Peu importe, j'ai dû m'endormir parce qu'un bruit m'a réveillée et dans un demi-sommeil, je pouvais distinguer des ombres dans le noir, la porte à droite, la fenêtre en haut à gauche, la chambre à peine perceptible. Sur l'oreiller, j'ai tourné la tête en direction de la porte et je fus certaine d'avoir vu la poignée tourner. D'habitude, dans un hôtel borgne, je coince une chaise sous le bouton de porte, mais à l'intérieur d'un monastère où le sens du décorum est figé, éternel? Je n'avais pas songé aux intrus, mais voilà que le bouton de porte tournait, que la porte s'ouvrait en grinçant, qu'une silhouette en soutane entrait et se dessinait contre la lumière jaune du couloir et que la porte se

refermait aussi silencieusement que si elle avait été huilée. Et un homme dans la chambre."

"Un moine?"

"J'en suis sûre. Il s'est déplacé en silence, bien que l'oreille tendue, je cherchais à discerner le bruissement de sa soutane et je m'imaginais l'entendre, je l'ai ensuite senti s'agenouiller au pied du lit. Je voulais retenir mon souffle mais j'ai alors pensé que cela indiquerait que j'étais éveillée, j'ai donc essayé de continuer à respirer régulièrement, comme si j'étais détendue, voire endormie."

"Que faisait-il? Priait-il?"

"Cela se peut."

"Qu'avez-vous fait?"

"Que pouvais-je faire? Moi étendue sur le lit, lui agenouillé au pied de celui-ci, tous deux essayant d'imaginer ce qui allait se passer. On aurait dit que ses lèvres bougeaient, mais je ne pouvais pas déchiffrer la nature de sa prière."

"Avez-vous dit quelque chose?"

"Non, allongée et parfaitement calme, j'attendais d'entendre ou de voir ce qu'il allait imaginer. Vous savez, tout en appréciant presque ce suspense. Jusqu'au moment où il s'est levé et s'est avancé le long du lit jusqu'à mon oreiller. Il s'est déplacé entre le lit et la fenêtre, masquant le filet de lumière qui pénétrait dans la pièce et soudain, il m'a serré le cou."

Derrick Atman me fixe du regard tout en serrant son verre.

"Ses mains entouraient parfaitement mon cou, comme un col de chemise, leur force était réconfortante, même douce. Mais je ne pouvais pas respirer. J'ai commencé à me débattre et à lutter, mon corps refusant involontairement son contact. J'ai de la force et il avait du mal à me maintenir dans cette position. Tout en le griffant, je suis parvenue à décoller ses doigts de ma gorge et l'ai repoussé, ma main sur son visage. Il n'avait que

peu d'expérience en tant que tueur, il ne s'attendait pas à ce que je lui plante mes doigts dans les yeux. Il a poussé un grognement, est tombé en arrière, tandis qu'allongée sur le dos, je gardais curieusement ma position, les couvertures alors toutes entremêlées et en désordre autour de moi, mais mon corps tout aussi calme et droit que quelques minutes plus tôt. Sa respiration n'était qu'halètements espacés mais il s'est ressaisi, c'était comme s'il lissait sa soutane, il a alors porté sa main à ma tête, gentiment cette fois, et l'a fait glisser le long de la couverture qui couvrait tout mon corps, le long de mon épaule, de mon bras, de mon ventre, de mes cuisses jusqu'à ce qu'il parvienne à mes pieds, à cette bosse au bout du lit. Tout comme s'il me bénissait. Il s'est alors tourné et a glissé hors de la pièce aussi discrètement qu'il était entré."

"Et qu'avez-vous fait?"

"Je me suis endormie."

"Vous plaisantez."

"Non, j'ai dormi d'un sommeil des plus crèmeux et des plus luxuriants et j'aurais pensé que cette nuit n'avait été qu'un mauvais rêve si, le lendemain, en me regardant dans le miroir, je n'avais aperçu des bleus discrets sur mon cou."

"Avez-vous dit quelque chose?"

"Que dire? Je n'avais pas sonné l'alarme, je n'avais pas couru dans ces couloirs en demandant de l'aide. Et j'étais toujours en vie, je me portais même relativement bien."

"Pouvez-vous expliquer cet acte?"

"Je n'y ai pas réfléchi. Peut-être l'obsession d'une personne chaste. Il ne semblait pas dangereux, tout simplement d'une compassion étrange. Faible cependant. Il n'a tué qu'une nuit alors qu'il aurait pu tuer une vie."

* * *

Nous buvons nos boissons à petites gorgées, observons les autres clients du bar, le long comptoir couvert de panneaux de bois derrière lequel s'affairent les serveurs.

"Êtes-vous heureux?" lui demandé-je.

"Heureux?"

"Ma théorie est que les hommes, une fois qu'ils atteignent la quarantaine, ne sont pas satisfaits des choix qu'ils ont fait."

"Et alors?"

"Eh bien, les femmes se transforment alors en banc d'essai, n'est-ce pas?"

"Je ne vous mets aucunement à l'épreuve."

"Mais nous sommes dans cette étrange situation. D'habitude, est-ce que vous..."

"Tuez des femmes?"

"Oui."

"En fait, vous seriez surprise. Les hommes sont supposés être les machos, ceux qui choisissent les départs impulsifs et violents, mais davantage d'hommes que de femmes ont recours à mes services."

"Peut-être que les femmes cherchent des complices féminins."

"Cela a-t-il été votre cas?"

"Non. Il me semble plus approprié d'avoir pour... assistant... un homme."

"Jugez-vous donc les hommes responsables de votre fébrilité?"

"Non, oh non. Ils aimeraient en être responsables, mais la plupart des hommes que j'ai rencontrés étaient des tueurs par accident."

"Inoffensifs."

"Oh, assez capables de faire du mal, mais incapables de traduire leur soif de pouvoir sur la vie et sur la mort autrement que par la rage. Une rage violente, mais rarement exacte ou efficace."

"Ah," dit-il en hochant la tête. "Je comprends. Des tueurs mais pas des tueurs; un

sentiment de haine mais pas de responsabilité."

* * *

J'ai longé la côte dalmatienne en voiture avec cette espèce d'assassin. C'était une route sauvage et rocailleuse qui suivait le tégument de pierre et de mer avec une détermination aussi déchiquetée que la sienne. C'est là que j'ai commencé à penser que je pouvais être une irrédentiste de la mort. Cet homme était journaliste, il retraçait une histoire, il mettait son nez dans la restitution par les alliés de certains cosaques à l'armée russe après la deuxième guerre mondiale. Bien sûr, les Russes les avaient tous exécutés et il était à la recherche des balles. Il désirait voir du sang, bien qu'environ quarante années plus tard, les taches de sang aient été quelque peu effacées. Un irrédentiste est quelqu'un qui vit sous la pression morale et la domination étrangère, une personne qui tente de se rallier à l'état auquel elle se sent affiliée en termes d'histoire et de culture. Tel était le sentiment qui émanait dans ces territoires annexés par les Austro-Hongrois lorsqu'ils désiraient ardemment rivaliser avec l'Allemagne dans l'édification d'un empire.

À cette époque, j'en étais arrivée à vouloir me rallier à la mort, me mettre sous rature. Je me trouvais à cet endroit avec cet assassin qui prétendait être la version d'un sauveur, et tout ce que je souhaitais faire était de sauter dans l'Adriatique. Il était dans un univers totalement différent du mien, prenait plaisir à sa recherche de la mort et de l'agonie et, alors que la mer écumait contre les rochers en-dessous de la route qui serpentait le long de la côte dalmatienne, j'ai décidé que j'étais une irrédentiste de la mort.

* * *

"Avez-vous parlé de votre décision à au moins l'un de vos tueurs incompétents?"

"Oh oui, mais ils n'ont pas entendu. Ils ne savent pas écouter. La plupart des hommes qui sont à la recherche de champs de bataille sont durs d'oreille. Les coups de feu, vous savez."

"Sont-ils toujours en vie, en avez-vous la moindre idée?"

"Oh, je suis certaine qu'ils sont voracement en vie, buvant encore à longs traits du jus d'orange et dévorant des côtelettes de veau. Quelle autre raison y aurait-il de rechercher des rencontres sanglantes avec une détermination si sinistre?"

"C'est ainsi que vous êtes devenue irrédentiste de la mort." Il réfléchit, répète mes pensées comme s'il cherchait à les goûter.

"Cette doctrine est préférable à tout autre mouvement politique. À tout autre royaume."

"Ça, c'est de l'amertume. Les gens n'y peuvent rien si l'on transforme leurs articulations en reliques."

"Non, mais pourquoi encourager de tels cultes? Mes propres articulations n'ont rien accompli d'exceptionnel, elles n'ont été qu'éraflées et mâchées."

* * *

Je décide que c'est à mon tour de le mettre sur la sellette. "Les gens choisissent-ils souvent de mourir la nuit?"

"La plupart. Une heure plus intime, semble-t-il."

"Quelle est la partie la plus horrible de votre travail?"

"Parfois tous ces gens morts me donnent envie de dormir."

Sa réponse me cloue le bec.

* * *

"Pourquoi donc ici?" demande-t-il. "Pourquoi un hôtel dans la ville-même où vous vivez déjà?"

"Je ne veux pas que ma maison se transforme en un univers macabre. Je ne veux pas que mes amis ou que Tante Katje me découvrent, au bout de plusieurs jours peut-être, dans un état de putréfaction et de pourriture. Je ne veux pas qu'ils aient à appeler la police, le coroner et l'entreprise de nettoyage, les horribles restes de ce qu'il reste."

"Mon rôle est-il de vous épargner ou de les épargner?"

"M'épargner principalement, je pense. Je devrais l'admettre."

"Mais vous désirez tout de même un cadre idyllique."

"J'ai appris que l'on ne peut jamais choisir au hasard le lieu où l'on va manger ou dormir. Lorsque je voyage, je rêve de trouver un endroit douillet, une bonne chambre dans laquelle je peux me retirer, un refuge contre la pluie étrangère qui tombe obliquement et la difficile barrière des langues que je dois m'efforcer de comprendre. Il n'y a pas beaucoup de vieux hôtels à Calgary."

"Je ne vois absolument rien de très vieux."

"Mais les traces de l'âge sont là, si vous savez où et comment regarder. Les gens de l'est prétendent que cette ville n'a pas grandi organiquement, qu'elle apparaît à peine

sur les cartes, des boîtes issues d'autres boîtes avec pour résultat quelque chose de froid et de repoussant. Mais il y a des endroits chaleureux ici, si vous savez où chercher."

"Vous recommencez à défendre Calgary."

"Bien sûr. C'est mon point d'attache, cela fait des années que je reviens ici, que je rentre et que je retrouve la cheminée de mon appartement, l'escalier qui mène à ma chambre tapissée de livres. J'habite ici, je suis consciente que c'est une ville qui n'éprouve aucun remords, trop adolescente pour être compatissante, mais c'est ma version d'un chez-soi, même si elle me donne le mal du pays."

"Est-ce la raison pour laquelle il fait bon y mourir?"

"Un endroit parfait pour mourir. Une ville qui refuse de se matérialiser, une ville qui a presque disparu avant d'apparaître, qui est née des harcèlements de la police montée et du chemin de fer, la jointure de la Bow et de l'Elbow, Calgary tape-à-l'oeil, chiqueuse et traîne-savate."

"Alors pourquoi avez-vous si envie de partir?"

"C'est une question de vie, pas d'endroit. Et vous recommencez à me questionner. N'êtes-vous pas censé éviter de demander à vos clients pourquoi ils vous ont engagé?"

"Cela a-t-il une quelconque importance? D'après vous à qui en parlerais-je?"

Il a raison, bien sûr. À qui pourrait-il parler de moi?

"Vous semblez tant aimer cette ville," dit-il. "La vie m'a appris que ceux qui veulent mourir se fichent de tout, ne défendent rien et transforment chaque espace et chaque émotion en vide."

"C'est simple. Je veux devenir une histoire de fantôme."

Il baisse la tête et pousse un gémissement. "Vous n'êtes pas sérieuse."

"Pourquoi pas? Nous avons besoin de davantage de fantômes."

"Tu me cites, ma chérie."

Nous sommes si absorbés, mon tueur et moi, que je ne peux croire qu'une autre

voix a parlé, et comme en plein rêve, nous nous tournons, changeons de posture et émergeons de notre conversation intense, interrompus par une personne on ne peut plus plausible. Un gnome statufié, elle porte son manteau de fourrure malgré le chinook et elle chancèle sur les talons de ces chaussures ridicules qu'elle appelle des bottes.

J'en ai le souffle coupé, je ressens un resserrement soudain autour de mon coeur. "Tante Katje! Que fais-tu ici?"

"Je pourrais te poser la même question."

"Eh bien, nous prenons un verre."

"Eh bien, moi aussi, là-bas, près de la fenêtre. Avec une amie qui avait besoin d'un petit verre d'alcool. Je t'ai vue entrer, mais tu ne te préoccupes pas de ce qui t'entoure."

"Je suis désolée... Je..."

Elle hoche la tête puis se perche sur le bord du troisième fauteuil sans nous demander si elle peut rester. "Je comprends. Vous parlez de choses importantes. Êtes-vous l'un des clients de ma nièce?"

" Clients?" Derrick Atman semble être tout aussi stupéfait par cette apparition que moi. Nous étions enfermés dans un cocon, si à l'écart de tout que jamais nous n'avions pensé pouvoir être interrompus. Je m'imaginais déjà partie.

"Laissez-moi vous présenter ma tante. M. Atman, voici ma Tante Katje, Tante Katje..."

Elle a déjà tendu la main, une main douce tachée par l'âge et marquée de quelques veines, mais dont les doigts sont toujours longs et les ongles manucurés. Elle a un côté vaniteux, ma tante, même si elle est tout aussi capable de taper un tapis que de servir du thé. Il se reprend rapidement et se lève, se courbant pour la saluer avec une civilité raffinée et naturelle qui la fait sourire. Je me rends compte qu'elle apprécie la compagnie des hommes et que je n'ai jamais ramené un homme à la maison afin de la lui présenter.

Elle n'a jamais rencontré mon très cher, bien que de temps en temps elle me fouille du regard et déclare que j'ai bonne mine. Elle ne va jamais jusqu'à dire qu'elle peut lire sur mon visage que je me fais sauter.

"Prendriez-vous un verre avec nous?"

Derrière son dos, je secoue la tête en le regardant, *non*, mais il prétend ne pas me voir et aide Tante Katje à se débarrasser de son lourd manteau de fourrure et à étendre cette peau bien huilée sur une chaise.

"Que bois-tu, *schattebout*?"

"Du thé à la Bénédictine."

"Oh, quelle bonne idée. Je vais prendre la même chose."

"Tu es en voiture?" lui demandé-je.

"Arrête donc de me sermonner. Bien sûr que je suis en voiture. Une petite boisson à la Bénéditine ne va pas me faire dépasser les limitations de vitesse."

"Je ne faisais pas allusion à tes excès de vitesse."

"Ils n'arrêtent pas les vieilles petites dames pour leur faire souffler dans un ballon d'alcootest ."

Des fossettes apparaissent sur le visage de Derrick Atman, elle l'a déjà conquis, et maintenant tous les deux vont prendre position contre moi, juste au moment où je pensais être en sécurité, où mon havre n'était qu'à quelques étages de distance.

"Je pense que si."

"*Ach*, toi. On ne m'a encore jamais arrêtée." Elle se retourne vers mon tueur. "N'est-ce pas un bel endroit ici? Si élégant."

Il hoche la tête, en espérant évidemment ne pas trop dévoiler, mais elle l'observe, tout en essayant rapidement de le définir, ce qui me donne un serrement de coeur. Qui sait à quelles conclusions elle parviendra?

"Et je n'ai pas entendu votre réponse. Êtes-vous un client de ma nièce?"

"Oui, c'est cela. Elle livre pour nous différentes prothèses médicales."

"Oh, ainsi vous en envoyez dans le monde entier, des bras et des jambes."

"Oui. Elles sont faites sur mesure, il faut donc les traiter avec soin." Il est malin, il a inventé quelque chose que je pourrais en fait faire.

"Ma nièce aussi," dit Tante Katje et je n'arrive presque pas à en croire mes oreilles, je ne peux pas en imaginer la signification. Elle a une bonne maîtrise de l'anglais, mais parfois, elle inverse l'ordre des phrases, ce qui en voile le sens. "N'est-ce pas, *schattebout*?"

"Oui." Je la regarde en hochant la tête, puis fait un geste à la serveuse qui vient de réapparaître. "Vous désirez?"

Tante Katje me désigne. "La même chose."

"En prendrez-vous un autre?" demande Derrick Atman.

"Si vous en prenez un aussi," dis-je. Je veux que lui et moi soyons tout aussi saoûls; de toute façon, il me semble que nous devrons rester assis jusqu'à ce que Tante Katje ait fini son verre.

"J'aime venir ici," confie Tante Katje lorsque la serveuse est partie. "J'imagine que tu loges tout le temps dans des hôtels de ce standing, mais moi, je n'en ai pas l'occasion parce que je ne voyage pas."

"N'avez-vous jamais été tentée d'accompagner votre nièce? Apparemment, elle voyage partout dans le monde."

"Oui. Elle m'a cité ce dicton bien à elle: 'Les gentilles filles vont au paradis, mais ce sont les mauvaises filles qui vont partout ailleurs.' Mais je ne ferais que la gêner, une vieille dame comme moi."

"Vous me semblez très capable de voyager à travers le monde."

"Oh, je le suis, mais je n'en ai pas envie, vous voyez. J'aime rester ici."

"N'aimeriez-vous pas voir votre famille?" Il vérifie que mon histoire concorde

avec sa version des faits.

"Ils seraient tous déçus. Je leur parle au téléphone une fois par mois. Cela suffit."

"Les vieux bâtiments, l'histoire européenne ne vous manquent-ils pas?"

"On idéalise tout cela. La plupart des vieux bâtiments ont été réduits à un tas de décombres pendant la guerre, et il y a beaucoup d'histoire ici. Regardez, les quatre grands fondateurs." Elle fait un geste en direction de la photo qui se trouve au-dessus du canapé sur lequel je suis assise. "Ils représentent l'histoire de cette ville, n'est-ce pas, ma petite?" Elle s'adresse à la serveuse qui dépose le petit verre et la théière de Tante Katje et un autre verre pour Derrick Atman.

La serveuse semble perplexe.

"Vous n'êtes donc pas de Calgary, ma petite?"

"Si, je le suis."

"Eh bien, les quatre grands fondateurs. Les hommes qui ont fondé le Stampede. Vous devriez les connaître!"

"Je pensais que ce n'était qu'une vieille image."

"Oh non, des hommes importants, ce sont probablement eux que vous devriez remercier pour tous vos pourboires au cours du Stampede."

La serveuse hausse les épaules. Cela dépasse les clauses de son contrat, elle désire qu'on la laisse filer. L'enthousiasme de Tante Katje me surprend, mais en fait, chaque année, elle va au Stampede au moins quatre ou cinq fois. C'est une fan des courses attelées.

Elle se plaint lorsque la serveuse s'éloigne: "Les jeunes, si peu perspicaces, ils ne savent rien du monde qui les entoure." Elle verse son thé alors qu'il est encore léger et déverse toute la Bénédictine dans la tasse. "Mis à part cela, un bon bar. As-tu logé dans de nombreux hôtels comme celui-ci, ma chérie?"

"Oui, plusieurs, Tante Katje."

"Ne préfères-tu pas ces vieilles dames du chemin de fer à ces demoiselles flambant neuves avec des ascenseurs vitrés et des piscines à l'extérieur?"

Je suis obligée de me moquer d'elle, ma tante insouciante, qui ajuste son savoir du monde. "Tu as raison, Tante. Il y a une tradition dans le lien ombilical entre une gare et un hôtel. Au tournant du siècle, lorsque les gens descendaient du train, ils voulaient être à proximité d'un bon endroit où loger."

Je ne parle pas de mon critère personnel selon lequel les voyageurs utilisent les hôtels afin de fuir les responsabilités familiales, les miettes de pain du côté sordide de la vie domestique. Les hôtels sont des lieux où les gens prolongent les lunes de miel et les anniversaires, où l'on déchire ou soude les familles, où se déroulent secrètement les affaires de coeur. Où un meurtre commis en douceur trouve sa place dans le décor.

"Oui," dit Tante Katje, "j'ai toujours pensé qu'il était important de choisir un hôtel dont la façade ressemblait à une douairière, un derrière large et rembourré. Les nouveaux hôtels sont trop nus pour moi, du verre et du métal scintillants, aucune personnalité. Je veux que les fauteuils soient un peu usés et patinés, que leur étoffe soit élimée et raplatie contre le rembourrage. Comme ici, grâce aux personnes qui s'y installent un verre à la main, qui croisent les jambes et s'y enfoncent. C'est ce qui distingue un bon hôtel d'un autre."

Elle a décrit le comportement que l'on adopte lorsque l'on attend, un comportement que je chéris tant, la séduction d'élégantes et de gigantesques pièces, éloquentes dans leur désir de vous accompagner. J'aime vraiment m'asseoir dans un endroit lumineux, où la lumière n'y est pas intense mais diffuse, comme pour vous apaiser. Le neuf est trop neuf, trop froid, sans aucune touche de confort vieux-jeu.

"Cependant, les choses ont un peu trop changé. Les hôtels avaient auparavant des tables où l'on pouvait lire le journal, de profonds fauteuils à côté de lampes couvertes d'abat-jours, des fougères à côté de fenêtres aux rideaux de brocart."

Elle a sa propre définition de l'élégance, et cela me touche. Je lui dois au moins une histoire.

"Tu sais, Tante Katje, il y a deux semaines, à Bruxelles, j'ai logé au Métropole."

"Le Métropole! Tu as dormi au Métropole? Tu ne me l'as pas dit. Oh, ça c'était l'endroit célèbre avant la guerre; tous les gens à la mode y allaient."

"Oui, et c'est toujours un endroit fantastique. Les murs sont incrustés de marbre tunisien, même les plafonds sont couverts de dorures et chaque colonne est faite de marbre gravé. Partout, on trouve des banquettes en cuir, vieilles et craquelées, mais profondes, et une galerie de lustres en fer forgé."

"Ah... petite veinarde."

Ce qu'elle croit être ma chance la ravit, bien que là-bas, j'aie eu l'impression d'étouffer dans un musée à créneaux, trop de dorures, les murs gonflés d'une suffisance passée. Tout l'excès du dix-neuvième siècle, davantage un palais qu'un hôtel du vingtième siècle, le temps échappant à l'interprétation. Ce dont je me souviens parfaitement aujourd'hui est un homme d'une exactitude parfaite dans la brasserie, avec une compagne trop maquillée, la précision de sa fourchette dans son assiette, les plis précis de sa cravate nouée. Il était évident qu'il avait fait appel aux services de cette femme, qu'elle était une diversion dans sa vie de graphite, quelqu'un avec qui baiser rapidement, quelqu'un qu'il laisserait derrière lui au milieu des vieilles femmes qui s'agrippent aux poignées de leurs sacs à main, des serveurs bien occupés qui cavalent derrière de longs tabliers blancs, alors qu'autour d'eux, les miroirs vacillent d'explications de marbre.

C'était un endroit archaïque pour prendre un verre de vin et manger un sandwich, mais j'étais assise sur une chaise tapissée et j'observais le verre gravé au-dessus de la porte et les plantes vertes groupées dans les coins, ressentant tout à coup la nostalgie de l'absence de tels palmiers au Canada, de l'absence de porte-manteaux dans nos

restaurants, de l'absence de lustres en fer forgé, de l'absence de fauteuils en cuir à rivets qui allongent les bras devant d'importantes cheminées, tous ces efforts pour collationner les singuliers échecs de l'histoire.

Bien que l'on n'observe jamais une absence d'assassins désireux d'acheter les sourcils d'une femme et du vernis à ongle.

Je savais que le Métropole serait un endroit magnifique pour mourir, au milieu de la fumée persistante de cigarettes anciennes, les braves bretelles des serveurs vieillissants, les silhouettes courbées sous le poids des assiettes et de leurs espérances en attente de la contraction du temps. Mais comment conclure une telle conclusion? Je n'avais apporté aucun somnifère, je n'avais même pas amené un rasoir. L'une ou l'autre de ces méthodes exigeait une autosuffisance sur laquelle je ne pouvais compter. Et un désordre.

Puis, dans l'ascenseur Edoux le deuxième matin, en descendant au foyer Renaissance française, j'ai reconnu la solution. Je pouvais me pendre à l'une de ces fioritures en fer forgé qui se trouvaient sur les barres de l'ascenseur, l'ascenseur dans lequel je montais et descendais avec un garçon d'ascenseur qui abaissait la porte de la cage d'acier et qui l'ouvrait en la faisant claquer. Comme si j'étais dans un film de Bertolucci. J'ai même testé cette alternative. Le deuxième matin, j'ai pris un foulard en soie et l'ai noué à la rangée extérieure en acier pour voir si le mouvement de l'ascenseur serait suffisamment fort. Il l'était; le foulard s'est déchiré en deux. Mais alors, j'ai commencé à m'inquiéter et à me demander si j'aurais assez de temps pour réellement m'étouffer, si l'on ne me sauverait pas trop rapidement. La direction de l'hôtel n'appréciait pas que les clients prennent l'ascenseur sans le liftier. Ils avaient peur que l'on endommage l'ascenseur Edoux.

Mais dans cet ascenseur Edoux, consciente de mon besoin d'un complice qui nouerait mon foulard autour du métal froid d'une rangée de barres art déco très recherchée, j'ai découvert que je portais en moi un mal du pays et un désir de mourir au

Canada, malgré les arbres bruxellois qui bourgeonnaient d'un vert hivernal aussi lent que la lumière, malgré la perfection lugubre du Métropole. L'ascenseur Edoux poussait des soupirs languides et, à cet instant et à cet endroit, me tenant dans l'ouverture de sa cage, j'ai su que je retournerais à Calgary, que je ferais mes adieux, que j'engagerais un tueur apte et que j'assisterais à ma propre exécution. J'agirais immédiatement, accomplirais ma tâche irrédentiste dans la quinzaine suivante.

"Vous savez," Tante Katje est fière de son ascendance européenne, même si elle ne remettra jamais les pieds sur le continent, "Sarah Bernhardt, Isadora Duncan... tous y ont logé. Göring, le Conseil de Sovey, Einstein, Madame Curie."

"Quel mélange!" s'exclame Derrick Atman.

"Voilà la vieille Europe pour vous. Et les gens ne comprennent pas pourquoi je refuse d'y retourner. Partout, des meurtriers qui dînent avec des actrices. Vous auriez dû voir l'Amstel à Amsterdam au cours de la guerre. Plein de nazis."

J'ai logé dans tant de ces endroits en dégradation, du papier-peint fleur-de-lys velouté et des repose-pieds ornés de franges, blottis tels des chiens dociles aux pieds de fauteuils peu confortables. D'épais tapis, des meubles en crin, des lustres poussiéreux. Des colonnes à n'en plus finir, comme si leur rôle était en vérité de soutenir les halls et les salles de bal que la tradition impose. Des miroirs dont les cadres témoignent de dynasties entières et les portraits encadrés d'aristocrates morts depuis longtemps, tout à fait prêts à se débarrasser des héritières. Les hôtels abritent des amants et des secrets financiers même lorsqu'ils succombent aux expositions. Leurs enceintes baroques promettent une sortie vers un autre monde, le tissu menant à l'extinction, la rature de la réalité du moi. Vous ne pouvez pas loger dans un hôtel-palais lorsque vous devez faire attention à votre budget. Ce sont des endroits où il est de rigueur de commander un verre de cidre de glace, un autre cognac et ce panier éloquent de gressins.

"Je pense que nous devrions faire revivre les salles de billard," dit Derrick Atman,

"mais tout cet univers romantique où l'on trouvait des cigares et des ventres corpulents a cédé la place à de jeunes hommes aux longues jambes maigres qui visent avec leurs queues de billard entre les mèches de cheveux qui leur tombent sur les yeux."

"Et les femmes," approuve Tante Katje. Qu'en sait-elle?

"Vous savez," dis-je, "dans le passé, quatre-vingt-dix pourcents des appels pour le service d'étage étaient pour que les grooms montent de la glace dans les chambres. L'eau glacée était un luxe. Cela explique la présence permanente du modeste seau à glace."

"Comment savez-vous cela?" me demande mon tueur. Nous corroborons chacun les connaissances des uns des autres, comme si cela allait nous donner une certaine crédibilité.

"Les voyages. Parfois, au beau milieu de la nuit, lorsque je ne peux pas dormir, je lis les prospectus qui traînent autour de moi, les publicités pour les hôtels, les descriptions d'établissements soeurs, et je tombe sur ces étranges statistiques coincées entre des discours qui vantent le confort des lits et l'élégance des rideaux." Je n'ajoute pas que j'arpente les couloirs, que j'examine les cages d'escaliers, que je suis l'odeur d'un parfum ou d'un cigare. "Et saviez-vous que la présence du journal du petit-matin signifie qu'ils ont rabotté la porte de trois centimètres?"

Tante Katje suit mon jeu. C'est toujours le cas et je comprends que c'est la raison pour laquelle nous ne nous sommes jamais disputées, la raison pour laquelle nous n'avons jamais eu un sérieux désaccord. Une fois de plus, son attention généreuse, sa volonté de ne pas trop me materner et de ne pas faire de moi sa fille me donnent un pincement au coeur.

Elle rit doucement. "Saviez-vous que Statler avait pour habitude de s'allonger dans la baignoire de chaque chambre pour s'assurer de ce que le client verrait dans cette position? Arrivez-vous à le concevoir? Et c'était un célèbre hôtelier."

"Tu le connaissais personnellement, Tante Katje?"

"Bien sûr que non. Et César Ritz a eu une dépression nerveuse à force d'errer pendant toutes ces années dans les couloirs de ses hôtels, une liste de contrôle à la main sur laquelle il inscrivait tout ce qui avait besoin d'être fait. Réparer le tapis usé et les boutons de porte désserrés, poser des rideaux plus fins, repeindre les murs. Cela a rendu le pauvre homme fou."

"Où avez-vous appris cela?" demande Derrick Atman.

"Oh, je lis aussi les histoires des hôtels. Très intéressant, ces gens qui veulent sous leur toit le monde entier. La plupart des hôteliers sont des joueurs ou des buveurs. C'est l'alcool dans le bar, les jeux dans les salles de jeux."

"Aujourd'hui," je l'interromps, "ils ne font que vous offrir un lit, avec les tarifs affichés, des lampes de chevet, des radio-réveils et des téléphones." Mais je vois ce qu'elle veut dire. Tout est à votre disposition dans un hôtel. Du papier armorié si je décide d'écrire un mot, un lit merveilleusement paré, une bonne lampe de chevet, une télévision avec une variété infinie de chaînes au cas où je déciderais que le monde n'est pas aussi banal que je ne le pensais, au cas où j'aurais besoin de me remémorer les bonnes raisons de le quitter.

"Un hôtel est un endroit où une personne ordinaire peut prétendre, tout en ignorant les petites humiliations d'un monde insouciant, qu'elle peut se permettre d'avoir des domestiques. Un groom, une femme de chambre, un homme responsable du garde-manger préparant quelque part des roses en sucre, un service de chambre, tout l'apparat sans avoir à engager des domestiques ou à en être responsable, sans rien faire d'autre que de décrocher le téléphone et de donner un pourboire. Et tout le reste aussi, un approvisionnement de nourriture et de boissons, les plaisirs de la table, du repos pour ceux qui sont épuisés et des titillations pour ceux qui s'ennuient, ceux qui sont repus d'aventures. Loger dans un hôtel offre un rite établi d'échanges, toujours prévisibles, toujours présents. Mais un chez-soi loin de chez soi? Jamais. Un hôtel n'est pas une

maison mais un endroit où il fait bon fantasmer, contempler le reflet des piscines, flâner dans les atriums, prendre l'ascenseur et monter vers des étages remplis de pièces en forme de boîtes qui abritent d'autres étrangers.

"Ne vous demandez-vous jamais," interroge Tante Katje, "qui apprend aux femmes de chambre à faire les lits de cette manière?".

Je ne l'imagine pas dans un hôtel, mais elle manisfeste une telle finesse des détails que je me dis qu'elle a dû y loger à un moment donné.

Elle est en plein élan. "Et qui a décidé de la manière de diriger un hôtel? On a besoin de coiffeurs, de grooms, de cuisiniers, de femmes de chambre, de serveurs. Un bar et un restaurant, un salon de beauté et un magasin de souvenirs."

Je songe à la chaleur de la pièce, quelques étages plus haut: les lumières allumées, la télévision où défilent les informations, les rideaux tirés et le lit avec ses couvertures rabattues. Tout à coup, j'ai immensément sommeil.

Mais Tante Katje ne veut pas s'arrêter et Derrick Atman lui accorde toute son attention. "Dans le sous-sol, il y a un tunnel fermé qui menait à la gare, vous savez. Les grooms avaient coutume d'aller à la rencontre des trains et de transporter les bagages sur une charrette le long du tunnel, pendant que les clients passaient par la rue. C'était à l'époque où l'on embauchait les grooms pour leur bonne conduite, où les chasseurs de l'hôtel traversaient le hall d'un pas vif en agitant d'importants messages de leurs mains couvertes de gants blancs. Et il y avait des normes pour la glace: elle devait être fendue en morceaux de trois centimètres carrés. Pouvez-vous concevoir toutes ces règles pour les employés, les manuels de service, la main de fer des chefs et le nez des intendants, les serveurs qui fermaient les yeux lorsque les clients versaient du whisky dans leur ginger ale pendant la prohibition? Ce bar avait la licence numéro 1 délivrée par la Régie des alcools, mais aucune femme n'y a été admise avant 1970."

Ma tante avait dû questionner une serveuse souffre-douleur maniant une grande

cafetière au Rimrock. Telle une pickpocket, elle subtilise ma mort parfaitement planifiée, une voleuse agile des doigts, une pie avide. Puis, tout aussi inopinément qu'elle était apparue, elle s'arrête, sort habilement un billet de dix dollars de son sac à main et le pose sur la table.

"Bon," dit-elle, "j'ai assez parlé et je dois défier la police qui va inévitablement, selon toi, me faire subir un alcootest. Bonne nuit, *schattebout*, et bonne nuit à vous aussi." Elle se lève, s'incline brièvement devant Derrick Atman et tend le bras pour prendre son manteau de fourrure luisant.

Il l'aide à en passer les manches, d'une façon un peu maladroite. Je m'aperçois qu'il est épuisé et je me demande s'il est trop las pour agir et si, sous le bandage, sa main lui donne des élancements.

"Merci beaucoup," dit Tante Katje, "et vous devriez très vite mettre cette main au lit. Bonne nuit, ma douce, et fais de bons rêves." Elle se baisse pour m'embrasser et me murmure, "Il est très gentil mais ne le retient pas trop longtemps." Puis elle s'éloigne, son corps métamorphosé en un vif raton laveur. Sur le point de quitter le hall, sachant que nous la regardons, elle se retourne et nous envoie un baiser, puis disparaît.

"Si vous voulez bien m'excuser," dis-je à mon compagnon, "je dois aller aux toilettes."

Je me dépêche et dans le coin, là où le groom de l'hôtel a son bureau, j'aperçois Tante Katje qui passe à ce même moment la porte principale. "Tante Katje!"

Elle ne semble pas m'entendre et confère de quelque chose avec le portier qui rit d'une plaisanterie qu'elle vient de faire.

Je la rappelle, "Tante Katje," et pousse la porte à tambour pour la rattaper.

Elle se tourne et écarquille les yeux, "J'ai oublié quelque chose?"

"Je... non, je voulais juste te souhaiter bonne nuit et te remercier."

"Oh, je t'ai laissé l'addition, ma douce. Je pense que ce gentil homme peut offrir

un verre à une vieille dame. Mais non, j'oubliais, j'ai laissé un *tientje*." Elle me fait un clin d'oeil. "Fais attention. Il a l'air marié."

Je hoche la tête. "D'accord. Et ne t'inquiète pas, tout va bien. Peut-être devrais-tu rester dans un hôtel, Tante Katje. Pas ce soir, mais un jour. Juste pour une nuit."

Elle sourit et me donne une petite tape sur le bras, puis disparaît, descendant la rue balayée par le vent en marchant aussi souplement que si elle était à un défilé de mode. Bien.

Personne ne souhaite que sa mort soit un adagio bureaucratique, mais à nouveau, elle me convainc qu'il est préférable que je conclue ici, en terrain neutre plutôt qu'à la maison. Elle saura immédiatement ce que j'ai fait et même, je crois qu'elle comprendra, qu'elle sera reconnaissante de ce dernier verre et de cet au-revoir non-consommé.

* * *

C'est là que reprend mon pèlerinage. Les voyageurs apprennent à observer les plafonds, les sols, ils s'habituent à examiner les objets qu'ils ont peut-être manqués, la signification des arrivées et des départs. Un bruit de talons claque dans le hall dans un écho spectral. Est-ce le dernier endroit que je traverserai, mes pas brûleront-ils d'une manière ou d'une autre sur ce sol de marbre?

J'ai passé une nuit ici, il y a longtemps, avec un autre assassin. Étendue, je pleurais mais une alerte au feu m'a sauvée, elle s'est avérée être très justifiée, une vieille installation électrique dans la Marquis Room. J'étais jeune. Je ne savais pas qu'il était un assassin, et je ne savais pas qu'il s'en était fallu d'un poil pour que je ne sois pas sauvée par les gémissements du vieil hôtel croulant sous le poids de son besoin de rénovations et

d'une nouvelle installation électrique. Ce n'est qu'aujourd'hui que je comprends, après tant d'années passées à évaluer les assassins. Il me semble donc approprié de revenir dans cet hôtel, dans une chambre où je sais que l'assassinat me sauvera au lieu de me grâcier.

* * *

Je vais vraiment aux toilettes, m'enferme dans un cabinet et m'assieds, le menton dans les mains. Les toilettes publiques des hôtels sont curieusement bénignes, dépourvues de publicités ou du piquant des graffitis. Elles prétendent être des toilettes pour dames plutôt que des WC, des remèdes plutôt que des infections.

Je me sens très molle, épuisée, incapable de penser clairement. Je me souviens des jours où j'ai obtenu le dernier lit dans une ville regorgeant de congrès ou de festivals. Vraiment le dernier, si sale que j'aurais dû avoir un mouvement de recul mais bien au contraire, j'étais extrêmement reconnaissante d'avoir réussi à trouver un lit. C'est ainsi que je me sens en ce moment, comme si je pouvais dormir à jamais.

J'entends un bruit de talons, la porte d'un cabinet claquer et la voix d'une femme, qui dit "Merde," alors qu'elle fait glisser le loquet. Elle a dû se coincer le doigt.

Je reste accroupie sur mon propre trône et écoute. J'entends le froissement de ses vêtements alors qu'elle se déshabille, elle fait ensuite bruyamment pipi et tire la chasse d'eau deux fois. J'attends, le silence finit par régner dans la pièce et il semble qu'elle soit partie; j'ai besoin de me retrouver seule face à la lignée de miroirs.

Mais lorsque j'ouvre la porte du cabinet, je la vois appuyée contre la rangée de lavabos, les bras croisés, son manteau en cuir et ses hautes bottes la faisant ressembler à une version de Nancy Sinatra, mais en plus belle, ses cheveux châtain roux entourant

négligemment son visage.

Je m'arrête, sa pose exige que je m'arrête. Il est impossible qu'elle sache que je l'ai observée de l'autre côté du E Chicago, que de ma propre fébrilité, j'ai surveillé la sienne.

"Je vous ai observée," dit-elle.

Est-ce une confession, une accusation? Un piège?

"Je vous ai observée," répète-t-elle. "Nos chambres se situent l'une en face de l'autre, au cinquième étage, et je peux vous voir."

"Je peux vous voir aussi." Je prononce ces mots à voix basse, presque en les chuchotant.

"Mais ma vie ne vaut pas la peine d'être observée. Alors que vous, vous êtes occupée à défaire, à refaire puis à redéfaire votre valise, vous arpentez le sol, vous vous étendez sur le lit puis vous vous levez d'un saut, vous faites les cents pas dans la chambre, vous pleurez, vous vous disputez avec cet homme, vous changez de vêtements. Essaie-t-il de vous persuader de faire quelque chose que vous n'avez pas envie de faire?"

"Non. C'est un ami. Il m'aide."

"Vous êtes sortis horriblement longtemps pour dîner, vous vous êtes disputés et vous avez même pleuré encore une fois."

"Comment...?"

"Je vous ai suivis... facile. Vous ne faites pas attention à ce qui vous entoure. J'étais assise dans le fond de Divino et vous ne m'avez même pas remarquée. Je vous ai ensuite suivie jusqu'à la rivière, jusqu'à Prince's Island puis sur le chemin du retour."

"Pourquoi?"

"Je m'inquiète pour les femmes que j'observe à travers les fenêtres. Particulièrement si elles ne tirent pas leurs rideaux. Une femme qui tire ses rideaux est en sécurité."

"Mais je vais bien. Ce n'est pas la peine de vous faire du souci."

"Non, une luminosité fébrile vous entoure, parfois verte, parfois indigo. J'ai remarqué votre appréhension au moment même où j'ai regardé par ma fenêtre, celle qui est en face de la vôtre. Vous êtes sur le point d'entreprendre quelque chose dont vous avez peur, vous êtes sur le point de sauter."

Elle est agressive, mais on remarque une tendresse pleine d'inquiétude dans ses yeux et autour de sa bouche. Ça alors, je pense, une anti-assassin pour mon parfait assassin. Que d'étranges coïncidences, que de sursis qui tombent accidentellement sur mon passage.

"Qu'écriviez-vous?" lui demandé-je, osant me déplacer devant elle en la frôlant, ouvrir les robinets et me passer les mains sous l'eau.

"Un mot pour vous. Je l'ai glissé sous votre porte."

"Je ne l'ai pas trouvé. Vous l'avez glissé sous la mauvaise porte."

"Non, la bonne porte, la bonne. Vous n'avez probablement rien remarqué. Il y est bien."

"Bon," je me sèche les mains avec du papier absorbant rêche roulé en boule. "Vous n'avez pas besoin de vous en faire. Je passe un très bon moment, un merveilleux moment. C'est la fatigue, c'est tout."

Elle ne répond rien mais me fixe, examinant de près mes yeux, ma bouche jusqu'à la position de mes oreilles.

"Merci de vous inquiéter." Je me déplace pour la contourner et pour me diriger vers la porte, mais elle m'attrappe brusquement par le bras et me retient. Je ne tente pas de me dégager mais attends, debout et docile.

"Etre fébrile n'est pas un péché," dit-elle. "Nous le sommes tous. Nous apprenons à vivre avec."

Et sans lâcher mon bras, elle me tire davantage à elle et m'embrasse

passionnément sur la bouche, ses lèvres aussi douces que les feuilles d'un trèfle, son haleine sentant la menthe, sa peau contre la mienne incroyablement douce.

Je l'embrasse à mon tour.

* * *

Les yeux levés vers les arcades victoriennes à Leeds, où j'étais allée livrer une mystérieuse boîte d'acier, j'ai trébuché et suis tombée, butant sur des pavés dont la surface n'était pas très plane. J'ai rapidement titubé et me suis retrouvée sur les genoux dans une épouvantable position de supplication, alors que deux ménagères du Yorkshire se précipitaient à mes côtés et, aux petits soins, me relevaient d'un mouvement rapide comme si être debout allait soulager ma peau égratinée.

"Vous ne vous êtes pas fait mal, *luv*?"

"Oh, ma pauvre petite, ces pavés ont une surface inégale."

"Non," ai-je répondu d'une voix éraillée, "je vais bien."

J'étais au bord des larmes, pas à cause de mes genoux ensanglantés, mais à cause de leur gentillesse, du contact de leurs mains, usées par le travail, sur mes bras. Leurs filets se balançaient au bout de leurs poignets, mais même si elles étaient occupées à faire leurs provisions par ce jour de marché, elles avaient pris le temps de s'émouvoir de ma chute, sachant bien qu'elles aussi pouvaient s'affaisser au sol sans s'y attendre.

C'est à cet instant que j'ai compris. Mon très cher peut me relever mais je ne cesserai de retomber.

* * *

Derrick Atman patiente sous la pose en noir et blanc des quatre grands fondateurs en faisant tourner le verre vide dans sa main non-bandée.

Je suis heureuse de le voir. La femme a rendu sa résurrection claire comme de l'eau de roche, et maintenant je désire avidemment conclure notre marché.

"Allons-y," dis-je. "Montons nous coucher."

"En êtes-vous vraiment sûre?" demande-t-il, "Vous savez que vous pouvez changer d'avis."

"Nous avons assez parlé. J'en suis sûre. Vous êtes la solution."

"Vous disiez que vous vouliez un tueur tendre."

"N'est-ce pas ce que nous souhaitons tous?"

"Eh bien, les gens pensent qu'il préfèrent quelqu'un de tendre. Mais certains préfèrent le drame associé à une mort brutale, les traces de pistolets ou de couteaux comme preuves. Cela dépend."

"Mais..."

"Je veux seulement que vous sachiez qu'exiger un tendre tueur est demander quelque chose de contradictoire."

"Un oxymoron?"

"Exactement. Vous ne pouvez pas attendre d'un tueur qu'il soit exceptionnellement tendre, si tel était le cas, il choisirait une autre profession."

"Mais vous me semblez tendre, digne de confiance." Je suis perplexe. Qu'essaie-t-il de me faire comprendre?

Il incline la tête. "Je fais de mon mieux. Mais j'ai mon côté professionnel."

Il se lève, récupère mon manteau puis le sien. Je cherche maladroitement de

l'argent, comme si j'avais déjà oublié les conditions d'une transaction. La note de l'hôtel. Qui va payer la note? Mon compte bancaire est fermé. Lui, bien sûr, Derrick Atman, cela est inclus dans les services qu'il offre, la note réglée avec précision et promptitude, aucun détail laissé de côté, il doit pourtant avoir des nerfs d'acier. La note est une preuve laissée derrière lui, d'autres indices qui permettront de remonter jusqu'à lui, malgré ses gants, malgré son comportement respectable.

"J'ai déjà payé," dit-il. "Votre tante avait laissé un billet de dix."

Nous nous dirigeons vers l'alcôve des ascenseurs, leur digne encadrement de cuivre. Un rappel de Tante Katje. Je suis nerveuse. "Saviez-vous," dis-je, en imitant la voix malicieuse de ma tante, "qu'il y avait un bar au dernier étage de l'hôtel mais que les femmes respectables refusaient d'y aller parce qu'il aurait semblé qu'elles montaient dans la chambre de quelqu'un."

Derrick Atman rit. "Nous montons dans une chambre et nous sommes des personnes respectables."

* * *

Il existe, les désespérés n'en sont que trop conscients, deux dimensions et deux palettes, la temporalité et la spatialité, toutes les deux dynamiques mais souvent invisibles l'une à l'autre, des énergies mystérieuses qui ne tiennent pas compte de l'interférence humaine, qui ne font pas attention aux gestes de curiosité et d'accaparement. Et ainsi, nous sommes sans espoir et voyageons vers le monde que nous espérons trouver en emmenant notre temporalité (l'interminable montre-bracelet, l'omniprésent réveil de voyage) et nous trouvons exactement ce que nous espérons trouver. Ou nous trouvons alors des nuits

blanches, le soleil faisant tourner un paysage bien particulier, les défis chronométriques affirmant une fois de plus que le voyageur est détemporalisé et désaccordé, abandonné aux heures et aux secondes, hissé sur l'aiguille des minutes, le temps étant quelque chose que nous espérons oublier sans toutefois y parvenir, sa tyrannie gardant notre gouvernail bien orienté et accroché aux basques de la pesanteur.

* * *

Nous nous tenons dans le Palliser Hotel, mon tueur et moi, un magnifique hôtel d'ancien style de la société de chemin de fer CP, rempli de lustres, de piliers et d'escaliers qui flottent en direction du paradis.

Cet hôtel a une histoire: d'étranges secrets et des fantômes ondoient dans les couloirs moelleusement rembourrés et planent au-dessus des voix étouffées du personnel. À l'étage au-dessus de la mezzanine, des pas arpentent continuellement le sol et parfois, il flotte dans les chambres des courants d'air froids. Les lions épaulant le balcon des musiciens bâillent tristement depuis environ quatre-vingts ans. On juge une communauté par la qualité de ses hôtels. Des ouvriers sont morts en construisant cet hôtel et Palliser était un homme qui pensait que les Prairies étaient une terre à l'abandon. Il disait que rien ne pouvait y pousser, que tout y périrait sûrement.

Si un immeuble va à l'encontre de cette ville âpre qu'est Calgary, c'est sans aucun doute le Palliser, avec ses lignes géométriques droites style Chicago, sa forme en E afin que toutes les chambres profitent de la lumière extérieure, la succession de portes en acajou qui donnent sur les chambres des clients, les lits à baldaquin en laiton, les fenêtres qui s'ouvrent afin de laisser entrer le vent. Un hôtel edwardien, le four à pain en briques

dans la cuisine souterraine rougeoyant d'une chaleur vive qui ne meurt jamais.

Anachronique, dirait la plupart, bien qu'aujourd'hui, au cours de cette ère anti-historique, nous ayons soif d'anachronismes, que nous les trouvions originaux et inspirants. C'est dans de tels hôtels que les gens veulent se marier, que les soirées dansantes côtoyent les négotiations boursières. Ces plinthes plâtrées assistent aux visites d'ambassadeurs et aux congrès de vendeurs de peignes, à des délégations officielles de l'élevage de bétail. Tout comme ses cousins, cet hôtel s'est transformé en un musée de cire, mais au lieu de s'y balader et d'observer ce qui les entoure, les clients s'imaginent, pendant une période de temps qui n'est que très brève, appartenir à une ère gracieuse et nantie, loin des rugissements et des attaques de la circulation, des horribles invectives des rues polluées, de l'agression des affiches publicitaires qui promeuvent le câble et la nudité de parfums. La vétusté délabrée est aussi importante au décor doré que les récents sols de mosaïque, les manières des portiers coiffés de haut-de-formes et habillés comme s'ils étaient sous le règne d'Edward.

Tout conspire en vue de ce drame. Mon désir de mourir, mon tendre complice, la résistance de mon double. Un tel spectacle exige une porte à tambour à l'entrée, le balayement du caoutchouc sur les bords annonçant qu'un visiteur est piégé un court instant dans une cage de verre. Pour entrer, vous devez vous faire tournoyer à travers la version d'un casse-tête, un cercle compartimenté, alléchant pour les queues des habits et avide de piéger les imprudents.

Le drame continue à se dévoiler sous une composition fébrile de lustres, un magnifique escalier en arrondi, du bois reluisant et dans la salle à manger, des panneaux muraux en cuir travaillé, la cheminée que l'on n'allume que par les journées les plus froides, mais dont la présence évoque un confort potentiel. Les colonnes s'élèvent telles des flûtes vers des plafonds infiniment hauts, la présence éventuelle de ventilateurs et de papillons de nuit aux plafonds, des tapisseries et des corniches en marbre. Ici pourrait

s'ériger un monument, un pilier de pierre, un reliquaire.

Toute gare ferroviaire pourvoyant aux fébrilités a besoin d'un hôtel attenant. C'est le principe directeur derrière la construction du Palliser. Chaque chambre fournit des appareils ingénus, une planche à repasser, un sèche-cheveux, des conduits de chauffage, des cintres rembourrés. À juste titre, la décoration a résisté à l'excès, pas trop de papier-peint à l'aspect de velours, mais une fraîche aura verte et du carrelage saumon.

J'ai essayé d'autres endroits. Le Frankfurterhof, duquel on s'approchait auparavant en traversant une cour à arcades qui s'est aujourd'hui transformée en un jardin d'hiver fermé, l'élégante fontaine devant le bâtiment réduite à un îlot au sein de la circulation, les fenêtres affectant un air de surprise sous leurs sourcils. C'était trop triste. Une fois devant les portes latérales, un portier aux cheveux clairsemés et au teint maladivement vert se refusait à transporter mes sacs. Je n'ai pas pu, non plus, succomber au Palais Impérial de Nice, miteux et râpé, le serveur tout de blanc vêtu entrant précipitamment chaque matin dans la chambre avec du café et des croissants, peu importe si j'étais allongée nue dans mon lit.

Tout ce qu'une personne souhaite est l'acte intime d'une clef, la banalité du savon neuf déposé près d'épaisses serviettes pliées. Nous tous, les touristes, les délégués de conférences, les membres du gouvernement, les hommes d'affaires, les personnes à la recherche d'un travail, les amis difficiles, les frères disparus depuis longtemps, les rock stars, les gens mariés ayant des liaisons et surtout les suicidés éventuels, nous voulons tous la même chose. Un terrain neutre.

Ainsi l'hôtel se métamorphose en ce qu'il suggère, un endroit où la passion peut éclater, où le pouvoir peut être négocié, où les étrangers peuvent se rencontrer, la vie dans une capsule, des plateaux présentant de la nourriture sans aucune tache de confiture ou l'odeur de brûlé qui règne dans la cuisine à la maison, l'acquisition de la déférence, les subtiles frictions du monde extérieur adoucies ou effacées. Parmi ce qui est à notre

disposition, des édredons en duvet, des robes de chambre en tissu éponge, du savon et du shampooing parfumé, de l'eau minérale de marque, des bonnets de douche, des chocolats sur l'oreiller le soir, des corbeilles de fruits, une balance dans la salle de bains, des porte-serviettes chauffés, quelqu'un qui vient préparer le lit, les *clefs d'or,*[4] en réponse à vos besoins, on peut se livrer à la mort.

Bref, un théâtre, avec l'invitée qui devient la vedette de son propre drame. Et c'est là que se trouve le mien. Je vais monter dans ma chambre avec mon tueur. En dépit de la présence du fantôme de Robert Barr, tué par cette même cage d'ascenseur en chute libre, je vais entrer dans l'ascenseur, prête pour mon propre lever du rideau.

* * *

La porte de l'ascenseur s'ouvre avec hésitation et qui vois-je, mon personnage féminin, dans le coin de cette petite pièce, le visage rougi par les vestiges de l'heure.

"Vous montez?" demande-t-elle.

Derrick Atman ne bronche pas, bien que, j'en suis sûre, il la reconnaisse. "Le cinquième," dit-il. "Vous avez déjà appuyé dessus."

Elle fait un mouvement de la tête, me regarde fixement, un implacable regard fixe qui ne marchandera pas le temps, alors que la porte de l'ascenseur se ferme.

* * *

---

[4] En français dans le texte.

Je songe aux rites des hôtels, le langage de l'hospitalité. Les clients sans réservations, ceux qui ne se présentent pas, les réservations, ceux qui partent plus tôt que prévu, les formalités de départ, les arrivées et les départs. J'étais auparavant l'une de ces personnes haïes par les hôtels. Pas celles qui font des réservations et ne se présentent pas, les infidèles. Non, je suis quelqu'un qui part perpétuellement plus tôt que prévu, qui réserve deux nuits mais part au bout d'une, qui demande trois nuits et part au bout de deux, quelqu'un qui ne désire pas poser ses propres pieds fébriles. C'est ridicule, bien sûr, parce que cette nuit supplémentaire est presque toujours payée, et lorsque je quitte un hôtel, je me mets à la merci de mon compte bancaire. Mais ma fébrilité prend le dessus. Je désire tester un autre endroit, différents ascenseurs, le tour de poignet d'un autre barman lorsqu'il secoue le shaker à cocktails. Je suis la raison pour laquelle les hôtels sur-réservent.

Je ne m'attends pas à un lit à baldaquin. Un simple matelas sur lequel flotte un édredon me suffit, une tête de lit rembourrée, des oreillers qui adoptent la forme du corps, une fenêtre qui s'ouvre. Une fois passée la porte, je glisserai dans cette réserve de confort et de dissimulation, le lieu de mon dernier souffle. Selon la légende, lorsqu'une personne entre dans un ascenseur, son humeur triste s'allège. L'esprit de Robert Barr élévera-t-il le mien? Et est-ce que je désire que ma tristesse soit entravée? Est-ce que je veux laisser partir mon charmant complice sans qu'il ait conclu son affaire?

Les hôtels cherchent à faire en sorte que leurs clients se sentent à l'aise, mais préfèrent un court séjour à toute une vie. Je les ai tous essayés. Les hôtels de Berlin froncent les sourcils. Les hôtels de Vienne étincèlent. Les hôtels de Londres se campent, comme s'ils essayaient d'impressionner Dickens, comme si le dix-neuvième siècle allait revenir sur ses propres pas. Mais cet hôtel, dans l'ouest sauvage, à Calgary au Canada, est discret, voire doux, malgré ses rassemblements de vendeurs et de marchands de bétail, les nouveaux riches mélangés à ceux qui sont installés dans la routine. Quiconque peut y

loger, demander n'importe quoi. Un bouquet de bruyère californienne, un cigare égyptien, une serviette de bain supplémentaire, une assiette d'amandes, tout caprice naissant du chant lugubre des derniers plaisirs. Y compris les tueurs de sang-chaud ou de sang-froid et leurs antidotes.

Le concierge avec ses clefs emmêlées sur le revers de sa veste est censé répondre à vos demandes, vous renvoyer vers l'agent des Postes travaillant au noir comme serveur, le chauffeur de taxi qui passe ses soirées à concocter des boissons au bar. Les employés de l'hôtel m'ont toujours réconfortée, me rappelant que je ne suis pas la seule à effectuer des livraisons. Ils passent au crible l'étrange musique des noms, descendent couloir après couloir, une chambre n'étant qu'un morceau d'un puzzle attaché à un autre.

Et les hôtels recèlent des nightclubs, des salles de danse, des bureaux, des blanchisseries et des chambres de service, des salons de coiffure et de beauté, des cabines téléphoniques, des salles frigorifiques, des salles d'incinération, des salles de chauffage, tout cela au-delà des chambres des clients où défilent les gens, une chambre avec des lits jumeaux, une suite avec un grand lit, une chambre ordinaire pour deux personnes, la fermeté du matelas normale ou extra, un matelas d'un mètre quatre-vingt sur deux mètres dix, monté sur une plate-forme, le sommier conçu de telle façon qu'un lit de camp sur roulettes y est occasionnellement accollé. Et la sécurité... La porte se ferme-t-elle à clef? Les fenêtres peuvent-elles être forcées? Une carte électronique remplace la clef métallique, le petit coffre personnel, le judas, la pancarte "Ne pas déranger."

J'additionne ces détails, je passe tout en revue comme si je cherchais à empêcher les yeux de cette femme de trop deviner ce que je désire.

* * *

Cet ascenseur doit être le plus lent que je n'aie jamais pris, et je ne peux pas m'empêcher de citer *Dog Sleeps,* le livre qui repose dans ma valise. "La nuit dernière, alors que je me promenais dehors, j'ai aperçu un hôtel en feu."

"Un hôtel en feu," dit-elle. "Un bon rêve. Ces hôtels devraient brûler périodiquement, bien que nous soyons assez snobs pour vouloir rester dans ces vieux édifices aux sols en marbre et aux escaliers de grande classe. Bien sûr, nous exigeons les équipements d'un hôtel neuf, des salles de bains aussi fonctionnelles que des livres, avec des douches bien réglées et une baignoire assez grande pour pouvoir s'y allonger. Les contradictions des logements temporaires. Une fois la clef en main, c'est à nous que la chambre appartient, elle n'est plus un espace neutre que nous n'avons acquéri que pour quelques heures."

Derrick Atman et moi la regardons fixement, mais elle continue, comme si elle avait planifié, répété ce soliloque. Comme si nous étions son public et avions payé pour l'entendre.

"Eh bien, un corps doit bien se loger quelque part, et les hôtels sont préférables au manque de confort d'une visite inquisitoriale chez l'une de vos connaissances. Mes amis font en sorte que leurs chambres d'invités soient froides et humides et que les lits aient des édredons qui glissent par terre la nuit. Les sols de leurs salles de bains sont étrangement froids, leurs volets grincent interminablement. Rester chez des amis est soit un remède pour votre amitié soit un acte de piété et croyez-moi, il est de l'avantage de tous ceux qui sont concernés de ne jamais succomber au voyeurisme informatif de la découverte de préservatifs dans l'armoire à pharmacie, du test du shampooing qui se trouve au bord de la baignoire ou de la fouille des tiroirs où les couverts sont cachés."

"Je suppose que vous être une invitée idéale," dit sèchement Derrick Atman.

"Non, je m'adapte à l'endroit où je me trouve. L'invité calme peut être une présence menaçante, entraînant ses hôtes dans des arias volubiles remplies de détails sur

les choses à faire et à voir, l'épreuve du guide touristique. L'invité volubile, celui qui se lève à sept heures pour réveiller tous ceux qui souhaitent ne pas se presser et profiter de la matinée est encore pire, il amène ses hôtes à le souhaiter encore au lit, à l'inviter à faire la grasse matinée, à lire un livre ou à faire une petite balade prolongée dans les ruelles avoisinantes. Je peux être l'une ou l'autre de ces invitées. Je fais ce qui me plaît."

Elle a dû tomber sur un ouvrage de référence pour les voyageurs en herbe, ceux qui chérissent le mouvement irrépressible, comme si toute destination était le fil d'Ariane, comme si toute destination était possible. Je supplie l'ascenseur de bouger, les contre-poids hydrauliques de se dépêcher, mais on ne peut pas arrêter cette femme.

"Loger chez des amis, qu'ils soient de bons amis ou non, est quelque chose de contestable, bien que certains voyageurs ne jurent que par cela et affirment que la voie des initiés est le chemin le plus rapide vers le centre névralgique d'un endroit, voir les sites touristiques *en famille*[5] plutôt qu'en *carte blanche.*[6] Mais je déteste devoir m'efforcer à supporter des enfants mignons, les entendre jouer les côtelettes au piano à six heures du matin et les laisser vous coller des sucettes dans les cheveux. Comme leurs parents sont déçus s'ils ne peuvent s'excuser de rien!"

"Je n'imagine pas," dit Derrick Atman, "qui pourrait souhaiter vous faire une telle chose." Son aversion pour cette femme est évidente, aussi transparente que le vent.

Elle l'ignore. "Mais loger dans un petit hôtel, la pension, le bed and breakfast, cet endroit douillet, est aussi un peu risqué. Vous êtes enclin à ce que l'on vous pose toute une série de questions, à ce que l'on vous identifie, à ce que l'on vous reconnaisse, à ce que l'on vous expose à un interrogatoire sur votre passé et votre destination, ce qui peut s'avérer désagréable si vous voyagez avec un compagnon plus anonyme que chaste. Les

---

[5]En français dans le texte.

[6]En français dans le texte.

motels sont la solution à ce problème, la variété occidentale, le huis clos, vous enregistrez dans l'anonymat, payez et fuiez. Le matelas arborera une protection en plastique, tout comme le savon et les verres, et la télévision sera probablement fixée à un support, mais un motel est imbattable quant à l'anonymat, pour l'incognito. Et les chaînes d'hotels, avec leurs femmes de chambre impersonnelles et leurs lignes téléphoniques terribles, leurs matelas gris et tassés, témoins de si nombreuses tristes erreurs, ne sont pas une alternative. L'odeur fétide du désinfectant plane dans les couloirs, ces couloirs avec des chambres à n'en plus finir que Kafka maudit."

"Que recommandez-vous alors?" Derrick Atman cherche à la tester. Je remarque qu'elle met sa patience à dure épreuve alors que jusque là, il avait été très patient.

"Un hôtel de taille moyenne qui refuse de s'affilier à une chaîne mais qui toutefois est assez grand pour ne pas connaître ses clients. Assez grand pour encaisser des chèques de voyage mais assez petit pour que vous n'entendiez pas le sol craquer sous vos pas, assez grand pour avoir un ascenseur, mais pas plus de cinq étages; avec des femmes de chambre qui sourient mais pas d'un air entendu, se souvenant des plis des draps ou de la forme de vos sous-vêtements virant au gris que vous aviez fait sécher sur le porte-serviette. Ce sont dans ces endroits que le voyeurisme est pratiqué discrètement et que le touriste et le voyageur ouvertement cupide peuvent s'accrocher à un minimum de connaissances intérieures, qu'ils peuvent prétendre que les gens qui prennent leur petit-déjeuner, cet étrange rituel de prendre le premier repas de la journée dans une grande salle commune où d'autres personnes froissent leurs journaux et mangent leurs oeufs durs à la petite cuillère, ne sont pas seulement des touristes comme eux mais des habitants qui restent en ville pour les affaires ou même pour le plaisir. Le choix d'une initiée."

Ce sont les plus longues minutes que j'aie passées dans un ascenseur.

Cette femme et mon tendre tueur se disputent à propos de quelque chose, mais je ne parviens pas à imaginer quoi ou pourquoi. Ils ne se connaissent pas, ils sont de parfaits

étrangers.

Et je suis fatiguée, si fatiguée.

* * *

Pourquoi cet ascenseur met-il tant de temps? La femme se tient devant la porte et raconte des histoires d'hôtels en faisant de grands gestes pour rendre la conversation plus explicite.

Derrick Atman enfile ses gants.

* * *

Lorsque nous arriverons au cinquième étage, la sonnerie de l'ascenseur tintera avant même que les portes ne s'ouvrent.

"Cinquième étage," dira la femme. "C'est là que nous nous arrêtons." Mais elle ne s'arrêtera pas de parler. "Vous voyez," dira-t-elle, "comme c'est facile de parler comme un guide ou un agent touristique, un vade-mecum, un expert. Vous voyez comme il est tentant de prendre le rôle du personnage principal de *Le voyageur malgré lui* de Anne Tyler, rempli d'une compilation de restaurants avec la description de leurs plats d'accompagnement, le sérieux de l'architecture, les fenêtres des bus spéciaux tachées par des empreintes de nez."

Nous sortirons de l'ascenseur avec elle, mais emprunterons le premier couloir

alors qu'elle s'enfoncera dans l'aile suivante où elle entrera dans cette chambre qui fait face à la nôtre, où elle allumera à nouveau le carré de sa fenêtre. Où elle attendra.

"Bonne nuit," lui criera Derrick Atman. Et est-ce mon imagination ou y aura-t-il une touche de finalité dans sa voix?

"Bonne nuit," criera-t-elle, déjà au fond du couloir. "Bonne chasse. Et n'oubliez pas, je vous observe."

"Au revoir," dirai-je doucement tout en observant ses cheveux auburn flotter et sa longue foulée. "Au revoir."

Elle s'en sortira, elle trouvera un moyen pour vivre avec. Demain matin, elle se réveillera, fixera nos rideaux tirés, notre fenêtre toujours légèrement entre-ouverte. Elle hésitera, puis jettera ses vêtements dans son sac et prendra un taxi jusqu'à l'aéroport, vers le prochain hôtel, vers une autre livraison, vers une autre ville imaginaire.

* * *

Mon assassin, celui que j'ai soigneusement choisi, ouvrira la porte et nous entrerons dans notre chambre avec autant de lente politesse que si l'on n'avait pas fait le tour du monde ensemble. Beaucoup plus bas, sur les rails derrière l'hôtel, on entendra la course précipitée et le crissement d'un train de marchandises du matin (comment peut-il être si tôt si tard?), son sifflet résonnera à travers les rues ralenties de la ville, ses voitures chargées de blé, de bois et de brise.

Derrick Atman suspendra la pancarte "Ne pas déranger," puis fermera la porte et, d'un bruit sec, la verrouillera.

"Vous savez," dirai-je, "en Espagne, on utilise l'expression *No Molesten*. "Ne pas

molester."

Peut-être me posera-t-il une devinette pour me faire comprendre que mes attentes sont trop liées aux trains, aux hôtels, aux restaurants, aux musées, aux villes et à leurs attractions touristiques. Peut-être dépliera-t-il pour moi une carte de voyage afin d'en dévoiler le scénario.

Derrick Atman se baissera pour enlever ses chaussures et de ses doigts gantés ramassera une feuille de papier rigide qui se trouvera sur le sol, pliée, près de la porte.

"Cela doit être le mot qu'elle disait avoir laissé," dirai-je en tendant la main.

"Non," dira-t-il. "C'est pour moi."

J'insisterai. "Elle a dit qu'elle avait laissé un mot pour moi. Donnez-le moi."

Il hésitera, plissera les yeux puis haussera les épaules et passera le mot que je déplierai de mes doigts engourdis et maladroits.

Quand il lira ceci, il vous tuera. Soyez prudente.

Je ferai un mouvement de la tête. Bien sûr. C'est ce que je veux qu'il fasse. Pourquoi pense-t-elle devoir m'avertir?

Je tiendrai ce papier entre mes doigts et oui, je lirai l'écho de ce premier mot que j'ai écrit, la lettre que j'ai envoyée à mon très cher. *Quand tu liras ceci, tu me tueras. Sois prudent de ne pas me haïr, s'il te plaît.*

Je lancerai le mot de cette femme sur le meuble de télévision, près de l'inattendue composition florale, puis irai dans la salle de bain, ferai pipi et me brosserai les dents sans me donner la peine de fermer la porte. Je connais assez bien ce Derrick Atman maintenant.

Il continuera à parler, comme si les théories de la femme sur les hôtels défilent encore et encore. "Si je n'avais pas suspendu la pancarte à la porte, elle serait ici même à nous donner une conférence sur cet hôtel; les raisons pour lesquelles on a l'impression qu'il fait chaud dans cette chambre, combien les oreillers sont invitants au lieu de n'être

que des morceaux de mousse. Voici un plafond que l'on peut fixer du regard." Puis il s'effondra sur le lit, mettra ses mains gantées derrière sa tête et fixera le plafond.

Je n'écouterai pas. Je relèverai mes cheveux, me laverai le visage et m'humecterai le front avec de l'eau froide. Je penserai au chinook qui fera pleuvoir le givre en agitant les arbres. Je penserai à acheter des cartes. Je les achète même si je n'ouvrirai jamais leurs rabats ondulés pour essayer de m'orienter à l'intérieur d'un quelconque enchevêtrement énigmatique de rues. Dans de nombreuses chambres que je loue ou dans lesquelles je séjourne, les cartes se déplient d'un côté à l'autre de mon lit et je ne me donne pas la peine de les ôter lorsque je peux me décider à me glisser entre les draps ou sous les couvertures. Alors que je cherche le sommeil, elles répandent leurs noms tenaces à travers un réseau de lignes. Je les ramène à la maison avec moi à Calgary, je les fourre dans une bibliothèque qui déborde de plans de villes, de pays ou d'îles tout aussi distants les uns que les autres. Elles suggèrent que je pourrai me trouver, découvrir une destination. Jusqu'alors, elles n'ont été d'aucune utilité. Mais me voilà.

Il ne cessera de discourir, comme s'il se parlait à lui-même. "Non, cet hôtel a de l'expérience. Il est possible de mourir ici parce que la mort s'y est déjà trouvé."

J'entendrai ces mots et dirai assez fort, "Et votre but est de vous en assurer."

"Exactement. Je suis tenu de faire ce que vous me dites de faire."

Je rirai. Il est si différent des autres assassins, avec leurs bonnes intentions maladroites, leur terrible manque de finesse.

Lorsque je sortirai de la salle de bains, il aura le mot de cette femme dans sa main bandée, à laquelle je suis habituée maintenant, la gaze blanche tout contre la chaleur de sa peau, les gants enlevés, cachés quelque part, dans sa poche peut-être.

En face, la femme rousse se tiendra dans l'encadrement de la fenêtre de sa chambre et les mains sur les hanches, elle nous observera. "Pensez-vous," demanderai-je, "qu'elle est le fantôme d'une femme qui s'est tuée ici?"

"Vous la connaissez?" demandera-t-il.

"Non, mais il me semble que je l'ai déjà vue quelque part."

Je regarderai dans sa direction et lui ferai signe.

Elle me répondra puis commencera à se déshabiller, lentement, en déboutonnant ses vêtements et en défaisant les fermetures éclairs avec le pouvoir de séduction d'une strip-teaseuse.

"Nous leur rendons service," spéculerai-je, la serviette dans la main, la regardant faire un pas sur le côté pour se débarrasser de sa jupe, faire glisser le même collant que je l'avais vue mettre et se dévêtir jusqu'à ce qu'elle n'ait plus que d'élégants sous-vêtements de dentelle sur la peau, "mourir ici afin que nous puissions hanter l'endroit, apporter un peu d'éclat à l'immeuble. Tout hôtel qui se respecte a besoin d'un fantôme qui tourbillonne et voltige dans le hall et dans les salles de réunion, une brise fraîche qui souffle entre le monde corporel et le monde spirituel."

Et sans me retourner, je sentirai sa présence derrière moi. Il bougera dans un silence vaporeux, la regardant aussi, mais sévèrement.

"Cela suffit maintenant," dira Derrick Atman en fermant les rideaux d'un coup sec. "Cela suffit. Est-ce que cette chambre vous plaît? Y êtes-vous à l'aise? Vous serez traitée comme une personne, quoique révèlent les conclusions du médecin légiste, vous serez manipulée avec douceur."

"C'est une chambre agréable," dirai-je avant de m'effondrer sur le bord du lit.

* * *

Je ne le lui dirai pas, mais certaines chambres m'ont choquée, la chambre à New York qui

n'avait pas été nettoyée, les rideaux arrachés et attachés aux colonnes du lit, trois bouteilles de champagne à moitié vides, leurs goulots ouverts et inclinés indolemment sur le bois de lit et la coiffeuse, les couvertures entremêlées et les draps froissés et tachés, les oreillers torturés et transformés en traversins. Je ratais les occupants de quelques secondes. Probablement le couple soigné qui descendait dans l'ascenseur, les coudes serrés contre les côtes comme pour contenir le plaisir qu'ils avaient échangé. Sentant leur haleine persistente, je voulais m'évanouir dans les draps de lit tachés et encore chauds, les couvertures entremêlées raillant ma solitude, mon propre rendez-vous avec le mal du pays.

* * *

Voyager est devenu ma version de l'autopunition.

Le chagrin me torture, je revis mes pertes colériques. Je voyage pour éviter de me pardonner. Pour éviter mon très cher dont l'amour me ramènerait à la vie.

Mon très cher. Je lui ai demandé de me tuer, mais il a refusé.

Mon très cher que je quitte. Mais en douceur.

* * *

Je m'étirerai sur le lit et soupirerai. Je suis fatiguée. Il m'a fait parler longuement.

Et Derrick Atman, mon assassin, celui que j'ai choisi avec soin, s'assiéra à mes

pieds, prendra mon pied droit dans sa main, ôtera ma fine chaussette de coton et commencera à me frictionner la plante des pieds, ses pouces travaillant la voûte plantaire, descendant vers le talon et remontant ensuite vers la partie intérieure de la plante, ses doigts serrant mes orteils comme s'il cherchait à me transmettre par sémaphore un quelconque message.

Je m'étirerai en gémissant.

Et il ne dira rien, ses mains constantes, comme son écoute l'a été tout au long de la nuit, son étrange transcendance du gène de surdité qui affecte les assassins maladroits.

"Mmmm, c'est merveilleux," murmurerai-je. "Je voyage depuis si longtemps que j'ai mal aux pieds.

"Chut."

"Mais votre main," dirai-je à voix basse. "Est-ce que ça ne vous fait pas mal à la main?"

"Chut."

À travers mes pieds vibrera le désir lent et croissant dont mon très cher m'a fait don, une diffusion languide qui pourrait ressembler à la lumière qui se lève à l'aube, à une bouche veloutée qui s'ouvre, à la large ouverture d'un genou qui pivote.

Il n'y a aucune similitude entre le sexe et la mort.

* * *

Pourquoi est-ce que tout tueur est convaincu que sa méthode à lui ou à elle est originale, que c'est une totale invention qu'il ou elle suit un sentier qu'aucune autre savate n'a jamais foulé, un chemin pas encore découvert? Bien sûr, les sentiers des amants et des

tueurs sont remarquablement les mêmes, une voie migrée dans le sol, supportant le poids de nombreux pieds, les traces et leurs sarcasmes les transformant en une vraie file de fourmis.

Où s'engréneront les désirs ambigus de l'amour et du voyage? L'un d'entre eux peut-il être stoppé ou déclenché? Quand le voyage est-il un plaisir et quand est-il torture? Le mouvement peut-il éplucher jusqu'à la chair la parabole d'une orange sanguine à plusieurs épaisseurs? L'amour est la perte du voyage, une secousse causée par l'absence de carte, la plaisanterie iconique de l'expérience évidée. Pas même l'écho d'un Alhambra ne peut remplir cet espace.

* * *

Dans un état d'exaltation, je serai allongée sur ce lit et refuserai de penser à des réponses ou à des questions. Je tournerai rapidement les feuillets de mon prochain billet d'avion, imaginerai un tram qui peut me renvoyer au dix-neuvième siècle, inventerai un itinéraire impossible à suivre, remplirai une valise de cartes d'endroits disparus.

Mes pires destinations furent des assassins avides de départ, murmurant une mantra secrète pour détourner tout voyage ressemblant à l'amour.

Allez-vous-en.

* * *

J'arriverai enfin. J'entrerai avidemment dans de nouveaux endroits, tendrai l'oreille pour déchiffrer une langue nouvellement entendue. Peut-être mon mystique-pyramide était-il prescient, la destination idéale m'assourdira.

* * *

Les guides. Derrick Atman me prêtera un guide. J'ai essayé d'utiliser des guides pour me trouver un chez-moi, pour découvrir un endroit où je peux m'installer, permettre à mes os de se reposer comme en ce moment, autoriser mes pieds à émerger de leurs chaussures de marche. Mais les guides sont un peu trop malins, trop déterminés à peindre leurs sujets en une minable couleur fluorescente, à exposer l'exaltation en termes de vie nocturne.

Il devrait exister un guide pour les suicides, quelques cartes pour nous pousser vers les ponts isolés et les saillies tentatrices. Sans la ternissure des canettes de bière et du vieux cellophane, sans le murmure sourd des mégots de cigarette laissés par ceux qui faisaient vraiment semblant d'admirer la vue plutôt que d'analyser la distance et le temps qu'il faudrait pour sauter.

Peut-être en inventerai-je un.

* * *

Je lui dirai la vérité.

"Je voulais aimer Trieste et je n'y suis pas parvenue. J'ai erré dans cette ville à la

recherche de modèles ou de prisonniers. Tout comme Sir Richard Burton lorsqu'il était consul de l'Angleterre à Trieste, se remémorant ses propres traductions. Il a passé mille et une nuits les yeux ouverts à ré-écrire ce conte interminable, avec sa narration interminable, tout cela pour éviter une mort. Schéhérazade, vous voyez, ne voulait pas mourir. Moi, je le veux."

"Chut," murmurera-t-il. "Chut."

* * *

Il me fera oublier l'indéchiffrable compilation de la vie, comment les évènements et les gestes s'imbriquent par nécessité et par habitude, chaque comportement provoqué par une source particulière.

Y a-t-il alors un motif répétitif? Est-il possible de porter à la lumière les années de la vie et d'y voir un motif kaléidoscopique? Un médecin peut-il extraire l'humiliation d'un coeur et l'utiliser comme baume pour calmer ce même coeur si blessé?

Quelle est la substance d'une vie? La naissance qui mène à la mort, ces simples parenthèses?

Je demeurerai fugitive, clandestine, croyant que ce qui m'a le plus blessée peut me guérir. Si ma vie a été étouffée par des soi-disants assassins, il sera alors temps pour moi de choisir mon propre assassin. Et il fera du bon travail. Je ne suis pas son premier cas.

Il essayera de me dissuader en m'obligeant à lui raconter des histoires à propos de mes voyages, mes impressions itinérantes sur le monde, comment ayant désespérément besoin de danger, j'ai traîné dans les mauvais quartiers des villes, comment on me souriait mais on ne posait pas un doigt sur moi, on ne me molestait pas quand je mourais

d'envie d'être dérobée, quand je désirais me retrouver affalée dans le caniveau.

Trop d'assassins potentiels m'ont vue, m'ont regardée et m'ont souri, mais mon visage les mettait en garde et les faisait s'éloigner.

* * *

Le goût d'une madeleine. Ce n'était qu'un biscuit.

Devrais-je avouer que le nom le plus courant pour un arrangeur de mariage est Tombe? Mes fébrilités insatiables me transformeront en un hôtel, des allées et venues personnifiées.

Le chinook soufflera et se calmera, la voûte sombre du ciel se déchirera et le soleil froid et brillant gèlera à nouveau le monde. Mais je n'aurai plus besoin de m'inquiéter ou de m'en faire.

* * *

Je suis une voyageuse qui fait route vers le lit afin de dormir, rêver peut-être.

* * *

La mort est-elle une fin heureuse?

* * *

REMERCIEMENTS

Du fond de mon coeur, j'exprime toute ma gratitude à
Nicole Markotic, pour sa mise au point incisive;
Brian Stanko, pour sa ténacité de chercheur;
Dennis Johnson, pour sa patience et sa vision;
Suzette Mayr, pour ses dîners suicides;
Rosemary Nixon, pour sa suggestion du silence;
Robert Sharp, pour un soutien infini.

Je tiens à remercier Fred Wah, Pauline Butling, Pamela McCallum, Yasmin Ladha, Jeanne Perreault, Elizabeth Flagler, Adrienne Kertzer, Maggie Osler, Tamara Pianos, Anna Rutherford, Katja Pfrommer, Leona Gom et Christl Verduyn qui m'ont apporté leur aide de la parfaite manière et au parfait moment, qui m'ont fait rire et m'ont encouragée à continuer d'écrire.

Heather Macaulay, directrice des relations publiques à l'hôtel Palliser, qui s'est montrée très obligeante et qui m'a fourni de nombreux renseignements. L'hôtel Palliser ne pourvoit à aucun suicide, fictif ou non.

L'ouvrage de Harry M. Sanders sur l'hôtel Palliser, *The Castle by the Tracks,* a fourni un arrière-plan historique inestimable.

Un remerciement spécial à Steve Dearden et à Yorkshire and Humberside Arts pour le temps que j'ai passé dans le Yorkshire en tant qu'écrivain en résidence.

Le brillant livre de Monty Reid, *Dog Sleeps: Irritated Texts*, a été une source de réconfort et d'inspiration, le livre parfait pour accompagner mon personnage.

BIBLIOGRAPHIE

Arrojo, Rosemary. "Fidelity and the Gendered Translation" dans TTR 7.2, 1994.

Bannerji, Himani. Language in her Eye: Views on Writing and Gender by Canadian Woman Writing in English, Ed. Libby Scheier, Sarah Sheard, Eleanor Wachtel. Toronto: Coach House Press, 1990, p.26-40.

Barthes, Roland. Le plaisir du texte. Paris: Éditions du Seuil, 1973.

Bassnett-McGuire, Susan. Translation Studies. London and New York: Methuen, 1980.

Bednarski, Betty. Autour de Ferron: littérature, traduction, altérité. Toronto: Éditions du GREF, 1989.

Bjornson, Richard. The Picaresque Hero in European Fiction. Madison: University of Wisconsin Press, 1977.

Brossard, Nicole. L'Amèr, ou le chapitre effrité. Montréal: Quinze, 1977.

Chambers, Iain. Migrancy, Culture, Identity. London and New York: Routledge, 1994.

Couillard, Marie et Francine Dumouchel. "Symphonie féministe" dans Gynocritics, Feminist Approaches to Canadian and Quebec Women's Writing. Ed. Barbara Godard. Toronto: ECW Press, 1987, p.77-85.

Francis, Daniel, ed. Imagining Ourselves. Vancouver: Arsenal Pulp Press, 1994.

Godard, Barbara. "Theorizing Feminist Theory / Translation" dans Susan Bassnett et A. Lefevere, eds. Translation: History and Culture. London: France Pinter, 1990, p.87-96.

Hoffman, Eva. Lost in Translation, a Life in a New Language. New York: Penguin Books, 1989.

Hofstadter, Douglas R. Le Ton beau de Marot, In Praise of the Music of Language. New York: BasicBooks, HarperCollins Publishers, 1997.

Homel, David et Sherry Simon. Mapping Literature. The Arts and Politics of Translation.

Montréal: Véhicule Press, 1988.

Huston, Nancy. Pour un patriotisme de l'ambiguïté. Montréal: Centre d'études québécoises, Éditions Fides, 1995.

Hutcheon, Linda. The Canadian Postmodern, A Study of Contemporary English-Canadian Fiction. Toronto, New York, Oxford: Oxford University Press, 1988.

Kamboureli, Smaro, ed. Making a Difference: Canadian Multicultural Literature. Toronto, New York, Oxford: Oxford University Press, 1996.

Kristeva, Julia. Au commencement était l'amour: psychanalyse et foi. Paris: Hachette, 1985.

Lotbinière-Harwood, Susanne de. Re-belle et infidèle: la traduction comme pratique de réécriture au féminin. Montréal: Les éditions du remue-ménage; Toronto: The Women's Press, 1991

Moss, Jo. "Luggage optional in literary excursion" dans University of Calgary Gazette. 30 nov. 1998. Online. 17 jan. 1999.

Neuman, Shirley et Smaro Kamboureli, eds. Amazing Space. Edmonton: Longspoon/News Press, 1989.

Le Nouveau Petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Paris: Dictionnaires Le Robert, 1993.

The Online Bible software, Actes 9. Online. 21 mars 2000.

Le Petit Robert des noms propres alphabétique et analogique. Paris: Dictionnaires Le Robert, 1999.

Rakusa, Ilma et Rada Ivekovik. "The Translator Being Translated" dans Tessera 6, 1989, p.59-62.

Reid, Monty. Dog Sleeps: Irritated Texts. Edmonton: NeWest Publishers, 1993.

The Seventh-day Adventist Bible Commentary. Washington, DC: Review and Herald Publishing Association, 1978.

Tostevin, Lemire Lola. Frog Moon. Dunvegan: Cormorant Books, 1994.

Tostevin, Lemire Lola. Kaki. Trans Robert Dickson. Sudbury: Prise de parole, 1997.

Van Herk, Aritha. A Frozen Tongue. Coventry & Sydney: Dangaroo press, 1992.

- - - . Interview avec Gyrid Jerve dans Kunapipi, vol 8.3, 1986, p.71.

- - - . In Visible Ink, Crypto-frictions. The Writer as Critic: III. Edmonton: NeWest Press, 1991.

- - - . Judith. Toronto: McClelland and Stewart, 1978.

- - - . Judith et les cochons. Trans. Marie-Louise Deleuze. Paris: Éditions R. Laffont, 1982.

- - - . No Fixed Address: an Amorous Journey. Toronto: McClelland and Stewart, 1986.

- - - . Places Far From Ellesmere. A Geografictione: Explorations on Site. Re Deer: Red Deer College Press, 1990.

- - - . Restlessness. Red Deer: Red Deer College Press, 1998.

- - - . The Tent Peg. Toronto: McClelland and Stewart, 1981.

Venuti, Lawrence. The Translator's Invisibility, a history of translation. London and New York: Routledge, 1995.

Vergine, Lea. "Paesaggio con rovine" dans La città e l'immaginario, ed. Donatella Mazzoleni. Rome: Officina, 1985.

Vinay J.P. Vinay et J. Darbelnet. Stylistique comparée du français et de l'anglais: méthodes de traduction. Paris: Didier, 1977.

Von Flotow, Luise. Translation and Gender: Translating in the "Era of Feminism". Manchester & Ottawa: St Jerome Publishing & University of Ottawa Press, 1997.

Webster's Third New International Dictionary of the English Language Unabridged. Springfield Massachusetts: G.& C. Merriam Company Publishers, 1976.

Wilcox, Alana. "Brief Reviews" dans Books in Canada. 27.8, 1998, p.45.